

DASHIELL HAMMETT



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

**Dashiell Hammett**



**La clé de verre**

*Roman*

*Traduit de l'américain par P.J. Herr,  
Renée Vavasseur et Marcel Duhamel*

*1932*



**KOTOBONLINE**  
Livres pour Tous

**Bibliothèque numérique Ali Ben Salah**

# I

## LE CADAVRE DE CHINA STREET

### I

Les dés roulèrent sur le drap vert du plateau, atteignirent ensemble le rebord et rebondirent. L'un s'immobilisa aussitôt, montrant six points blancs en deux rangées parallèles de trois. L'autre trébucha jusqu'au centre avant de s'arrêter à son tour. Sa face supérieure ne portait qu'un seul point blanc.

Ned Beaumont poussa un grognement et les gagnants raflèrent les enjeux.

Harry Sloss ramassa les dés et les secoua dans sa grande main blanche et poilue.

— Je vous fais ça en deux coups.

Il laissa tomber sur la table un billet de vingt-cinq dollars et un de cinq.

Ned Beaumont s'écarta de la table.

— Ne le lâchez pas, les enfants ! Il faut que je refasse des fonds.

Pour gagner la porte, il fallait traverser la salle de billard. En chemin, il rencontra Walter Ivans qui entraît.

— Hello, Walt !

Il allait continuer, mais Ivans lui saisit le bras et le força à se retourner.

— A-avez-vous pa-parlé à P-paul ?

Quand Ivans prononça « P-paul » une nuée de postillons jaillit de ses lèvres.

— Je monte le voir à l’instant.

Les yeux d’Ivans, couleur de porcelaine bleue, s’illuminèrent dans son visage rose de blond. Le regard de Ned Beaumont devint soucieux.

— Ne te monte pas la tête... Si tu pouvais attendre...

Le menton d’Ivans se mit à trembler.

— Mai-ais elle va a-avoir un bé-bébé, la semaine prochaine.

Un éclair de surprise éclaira les yeux bruns de Ned Beaumont. Il dégagea son bras de l’emprise du petit homme et recula. Un coin de sa bouche frémit sous sa moustache noire et il dit :

— C’est un mauvais moment, Walt, et tu t’épargneras une désillusion en n’espérant pas trop avant novembre.

Ses yeux étaient redevenus sombres et attentifs.

— Mai-mais si vous lui di-disiez...

— Je vais le chauffer autant que je pourrai et tu sais bien qu’il ne rechignerait pas, mais il est dans une sale passe.

Il haussa les épaules et son visage s'assombrît, mais ses yeux restaient vigilants.

Les yeux d'Ivans clignotèrent rapidement à plusieurs reprises. Il passa la langue sur ses lèvres, avala une longue gorgée d'air et caressa de ses deux mains l'épaule de Ned Beaumont.

— A-allez-y tout de suite, dit-il d'une voix suppliante. Je vais-ais attendre i-ici.

Tout en montant l'escalier, Ned Beaumont alluma un long et mince cigare ocellé de taches vertes. Parvenu au palier du premier – celui où était accroché le portrait du gouverneur – il tourna vers les pièces situées sur le devant de la maison et frappa à une vaste porte de chêne, à l'extrémité du couloir.

La voix de Paul Madvig cria : « Entrez. » Il ouvrit la porte.

Paul Madvig était seul dans la pièce. Debout devant la fenêtre, les mains dans les poches, il tournait le dos à la porte et regardait à travers le store dans l'obscurité qui envahissait China Street.

Il se retourna lentement.

— Ah ! te voilà !

C'était un homme de quarante-cinq ans, de la même taille que Ned Beaumont et, bien qu'il fût sans un atome de graisse, plus lourd que lui de vingt kilos. Ses cheveux blonds et lisses étaient séparés par une raie médiane. Son visage aux traits épais n'était pas dénué d'une certaine beauté et ses vêtements échappaient au mauvais goût par leur qualité et son élégance naturelle.

Ned Beaumont ferma la porte et dit :

— Avance-moi un peu d'argent.

De la poche intérieure de son veston, Madvig sortit un vaste portefeuille brun.

— Combien veux-tu ?

— Deux cents.

Madvig lui donna un billet de cent dollars et cinq de vingt puis il interrogea :

— Les dés ?

— Merci.

Ned Beaumont empocha l'argent.

— Oui, répondit-il.

— Il y a une paie que tu n'as rien gagné, j'ai l'impression, constata Madvig en replongeant les mains dans ses poches.

— Pas si longtemps que ça... un mois, six semaines...

Madvig sourit.

C'est long quand on est en perte.

— Pas pour moi !

La voix de Ned Beaumont révélait un peu d'irritation.

Madvig fit sonner la monnaie qu'il avait dans sa poche.

— Une partie intéressante, ce soir ?

Assis sur un coin de table, il contemplait ses souliers fauves bien cirés.

Ned Beaumont fixa l'homme blond d'un regard aigu et secoua la tête.

— Des picaillons !

Il s'avança jusqu'à la fenêtre. Au-dessus des édifices qui bordaient l'autre côté de la rue, le ciel était noir et lourd. Il passa derrière Madvig pour prendre le téléphone et demanda un numéro.

— Allô, Bernie ? Ici, Ned. À combien donnes-tu *Peggy O'Toole* ?... C'est tout ?... Bon, prends-moi deux fois cinq cents à cheval... J'te le dis... Je parie sur la pluie parce que s'il pleut, elle battra *Incinerator*... Bon, eh bien, donne-moi une meilleure cote, alors... Parfait !

Il raccrocha le récepteur et revint se placer devant Madvig.

— Pourquoi ne laisses-tu pas glisser un moment, quand tu tombes dans une série noire comme celle-ci ? s'enquit Madvig.

Ned Beaumont fronça les sourcils.

— Ça ne sert à rien qu'à la faire durer. J'aurais dû risquer mes quinze cents dollars gagnants, au lieu de les lâcher par petits paquets. Autant encaisser sa punition d'un seul coup.

Madvig se mit à rire et releva la tête.

— À condition de pouvoir tenir le coup..., dit-il.

La bouche de Ned s'incurva ; les coins de sa moustache suivirent le mouvement.

— Je tiens toujours le coup... quoi qu'il arrive, fit-il en s'avançant vers la porte.

Il avait déjà la main sur la poignée lorsque Madvig déclara en toute sincérité :

— Je t'en crois capable.

Ned Beaumont fit demi-tour et interrogea nerveusement :

— De quoi ?

Madvig détourna son regard vers la fenêtre.

— De tenir le coup... en toute occasion..., fit-il.

Ned Beaumont scruta le visage détourné de Madvig.

L'homme blond remua d'un air gêné et recommença à faire tinter la monnaie dans sa poche. Le regard de Ned Beaumont s'éteignit.

— Qui ça ? insista-t-il.

Sa voix était empreinte d'une curiosité affectée.

La face de Madvig s'empourpra. Il se leva de la table et fit un pas vers Ned Beaumont.

— Va au diable ! dit-il.

Ned Beaumont se mit à rire.

Madvig eut un sourire confus et s'essuya le visage avec un mouchoir bordé de vert.

— Pourquoi n'es-tu pas venu à la maison ? Man disait encore hier au soir qu'elle ne t'avait pas vu depuis un mois.

— Je passerai probablement un soir de cette semaine.

— Tu devrais bien. Tu sais qu'elle t'aime beaucoup. Viens dîner.

Madvig remit son mouchoir dans sa poche.

Lentement, Ned Beaumont gagna la porte. Il guignait l'homme blond du coin de l'œil.

— C’était ça que tu avais à me dire ? demanda-t-il, la main sur le bouton.

Madvig fronça les sourcils.

— Ah ! oui !... (Il toussa pour s’éclaircir la gorge...) Non... euh... il y avait autre chose.

Soudain sa gêne sembla disparaître, le laissant calme et maître de lui.

— Tu t’y connais mieux que moi pour ces trucs-là. C’est mardi, l’anniversaire de Miss Henry. Que crois-tu que je doive lui offrir ?

La main de Ned Beaumont abandonna le bouton de la porte. Lorsqu’il fut revenu devant Madvig, il lâcha une bouffée de fumée et dit :

— Ils donnent une réception à cette occasion ?

— Oui.

— Tu es invité ?

Madvig secoua négativement la tête.

— Non, mais j’y vais dîner demain.

Ned Beaumont baissa les yeux sur son cigare, puis les releva vers le visage de Madvig.

— Tu as l’intention de soutenir le sénateur, Paul ?

— Je pense que oui.

Lorsqu’il posa la question suivante, le sourire de Ned Beaumont n’avait rien perdu de sa douceur.

Pourquoi ?

Madvig sourit aussi.

— Parce qu’avec notre aide il écrasera Rogan et qu’avec la sienne nous passerons toute notre liste comme une lettre à la poste.

Ned Beaumont remit son cigare dans sa bouche. D’un ton toujours placide, il insista :

— Sans toi – et il accentua le pronom – sans *toi*, le sénateur serait-il réélu, cette fois-ci ?

— Il n’aurait pas une seule chance de passer, déclara Madvig avec une tranquille certitude.

Il y eut une courte pause. Ned Beaumont reprit :

— Et il s’en rend compte ?

— Il devrait le savoir mieux que personne. Et s’il ne le sait pas... Mais qu’est-ce qui te prend, bon Dieu ?

Ned Beaumont eut un rire ironique.

— S’il ne le savait pas, déclara-t-il, tu n’irais pas dîner chez lui demain soir.

Le front de Madvig s’assombrit.

— Mais enfin, qu’est-ce que tu as ? répéta-t-il.

Ned Beaumont retira son cigare de sa bouche. Le bout en était complètement déchiqueté.

— Je n’ai rien, dit-il.

Son visage devint pensif.

— Tu ne crois pas que le reste de la liste ait besoin de son appui ?

— Une liste n'est jamais trop forte, répondit Madvig d'un ton évasif, mais je crois que nous pourrions nous en tirer sans son aide.

— Tu lui as déjà promis quelque chose ?

Madvig fit la moue.

— C'est tout comme...

Les joues de Ned Beaumont blêmirent. Il fixa sur son interlocuteur un regard en dessous et s'exclama d'une voix âpre :

— Laisse tomber, Paul... Coule-le !

Madvig mit les poings sur les hanches et murmura doucement d'un ton incrédule :

— Eh bien, merde alors !

Ned Beaumont repassa devant Madvig et écrasa le bout de son cigare dans un cendrier de cuivre avec des doigts qui tremblaient.

Les yeux de Madvig restèrent fixés sur le dos du jeune homme jusqu'à ce qu'il se fût redressé et retourné. L'homme blond eut alors un rictus à la fois affectueux et exaspéré.

— Qu'est-ce qui te démange, Ned ? s'enquit-il d'un ton de reproche. Tout allait bien depuis un certain temps et voilà que tu te remets à ruer dans les brancards. Je veux être pendu si je te comprends...

Ned Beaumont exprima sa répugnance par une grimace.

— Très bien, n'en parlons plus, dit-il.

Néanmoins, il revint à l'attaque, sceptique :

— Crois-tu qu'il se laissera mener, quand il sera réélu ?

— Je le ferai marcher droit, dit Madvig.

— Peut-être... mais n'oublie pas que rien ni personne n'a jamais pu avoir sa peau.

Madvig inclina la tête en signe d'approbation.

— D'accord... C'est la meilleure raison de marcher avec lui.

— Pas du tout, Paul, dit Ned Beaumont avec gravité, c'est son pire défaut, au contraire. Essaie d'y réfléchir, même si ça doit te faire mal à la tête. Jusqu'à quel point sa grande évaporée de fille t'a-t-elle mis le grappin dessus ?

— Je vais épouser Miss Henry.

Les lèvres de Ned Beaumont s'arrondirent comme s'il allait siffler. Il cligna des yeux et questionna :

— C'est ta part du marché ?

Madvig eut un rire bon enfant.

— Personne n'en sait rien encore, excepté toi et moi.

Deux plaques rouges apparurent sur les joues maigres de Ned Beaumont. Il arbora son plus charmant sourire et déclara :

— Tu peux être sûr que ce n'est pas moi qui irai le crier sur les toits et, si tu veux un petit conseil, écoute :

Si c'est là ce que tu cherches, fais-le-toi promettre noir sur blanc avec un dédit à la clé, ou mieux encore exige que le mariage ait lieu avant le scrutin. De cette façon tu seras sûr de toucher ton dû – ta « livre de chair » pour parler comme Shakespeare.

Madvig changea de posture et protesta en évitant le regard de son interlocuteur.

— Je ne sais pas pourquoi tu tiens à toute force que le sénateur soit une fripouille, Ned ! C'est un gentleman et...

— Jusqu'au bout des ongles, absolument. J'ai lu ça dans le *Post* : « L'un des derniers aristocrates du monde politique américain ». Sa fille aussi est une aristocrate ! C'est pourquoi je te conseille de mettre un cadenas à ta chemise quand tu vas les voir. Pour eux, tu n'es qu'un animal d'espèce inférieure avec qui on ne joue pas le jeu.

— Oh ! bon Dieu, ne sois donc pas...

À ce moment, Ned Beaumont parut se remémorer quelque chose. Ses yeux brillèrent de malice.

— Il ne faut pas oublier non plus que le jeune Taylor Henry est aussi un aristocrate, interrompit-il. C'est même probablement pour ça que tu as interdit à Opal de frayer avec lui. Comment tout ça va-t-il s'arranger lorsque tu auras épousé sa sœur et que Taylor sera devenu l'oncle de ta fille ou Dieu sait quoi ? Est-ce que ça lui confèrera le droit de recommencer à la fréquenter ?

Madvig bâilla avec ostentation.

— Tu ne m'as pas bien compris, Ned, observa-t-il d'une voix douce, je t'ai simplement demandé ton avis sur le cadeau que je devais offrir à Miss Henry.

Toute animation disparut du visage de Ned Beaumont.

— Où en es-tu avec elle ? demanda-t-il d'une voix inexpressive.

— Je n'en suis nulle part. Je suis peut-être allé chez eux une dizaine de fois ; toujours pour parler au sénateur. Quelquefois je la rencontre et quelquefois je ne la vois pas, mais ce n'est jamais

que pour se dire « bonjour » et « bonsoir » et toujours devant les autres. Jusqu'ici, je n'ai jamais eu l'occasion de lui parler.

Un éclair amusé brilla un instant dans l'œil de Ned Beaumont puis s'éteignit. Il passa l'ongle de son pouce sur un côté de sa moustache et questionna :

— Alors, tu dînes demain là-bas pour la première fois ?

— Oui, mais je ne crois pas que ce sera la dernière.

— Et tu n'es pas encore invité au dîner d'anniversaire ?

Madvig hésita.

— Pas encore, dit-il enfin.

— Alors, ma réponse ne te plaira pas.

Madvig resta impassible.

— Je t'écoute.

— Ne lui fait aucun cadeau.

— Oh... sans blague, Ned !...

Ned Beaumont haussa les épaules.

— Fais comme tu l'entends, je t'ai donné mon avis.

— Mais pourquoi ?

— On ne doit rien offrir aux gens avant d'être sûr qu'il leur sera agréable de recevoir quelque chose de vous.

— Mais tout le monde aime à...

— Ça va plus loin, reprit Ned. Quand on donne quelque chose à quelqu'un, c'est comme si on criait sur les toits qu'on sait qu'il vous aime assez pour...

— J'ai saisi, fit Madvig.

Il se caressa le menton avec les doigts de la main droite.

— J'imagine que tu as raison, murmura-t-il en fronçant les sourcils.

Puis son visage s'éclaira.

— Mais du diable si je ne profite pas de l'occasion !

— Alors, n'envoie que des fleurs, se hâta de spécifier Ned Beaumont. Ou quelque chose du même genre. Ça peut passer...

— Des fleurs ? Bon Dieu, j'aurais voulu...

— Bien sûr, bien sûr ! Tu aurais voulu lui donner une torpédo grand sport ou un collier de perles de deux mètres. Ne t'inquiète pas. Tu en auras l'occasion plus tard. Pour l'instant, vas-y à petites doses.

Madvig fit une grimace dépitée.

— Tu as sans doute raison, Ned ; tu t'y connais mieux que moi. Va pour des fleurs.

— Et encore, pas trop ! admonesta une dernière fois Ned Beaumont.

Puis sans transition :

— Walt Ivans raconte à qui veut l'entendre que tu devrais faire relâcher son frère.

Madvig tira sur les revers de son veston.

— Il ferait aussi bien de se mettre tout de suite dans la tête que Tim restera à l'ombre jusqu'après les élections.

— Tu vas le laisser passer en jugement ?

— Parfaitement, répliqua Madvig.

Et il ajouta, s'échauffant :

— Tu sais bougrement bien que je ne peux rien faire, Ned. Avec ces élections qui mettent toute la ville sens dessus dessous et les clubs de femmes sur le sentier de la guerre, ce serait un suicide d'essayer d'arranger l'affaire de Tim.

Ned Beaumont fixa l'homme blond en ricanant légèrement et dit d'un ton traînard :

— Les clubs de femmes nous inquiètent beaucoup depuis que nous fréquentons l'aristocratie.

— Tout change, dit Madvig.

Son regard était devenu lourd.

— La femme de Tim attend un gosse le mois prochain.

Madvig siffla avec impatience :

— C'est le bouquet ! Pourquoi ne pensent-ils pas à ça avant de se mettre dans le pétrin ? Ils n'ont rien dans le crâne, ni les uns ni les autres !

— Non, mais ils votent.

— C'est bien le chiendent, grogna Madvig.

Il fixa un instant son regard sur le plancher d'un air exaspéré, puis releva la tête.

— Je m'occuperai de lui tout de suite après l'affichage des résultats, mais il n'y a rien à faire avant.

— Ça ne va pas te rendre populaire auprès de nos bonshommes, remarqua Ned Beaumont en glissant un regard

oblique vers son interlocuteur. Ils sont peut-être idiots mais ils sont habitués à ce qu'on s'occupe d'eux.

Le menton de Madvig s'avança d'un air agressif. Ses yeux ronds, d'un bleu métallique, se fixèrent sur ceux de Beaumont.

— Et alors ? interrogea-t-il à mi-voix.

Sans cesser de sourire, d'un air toujours aussi détaché, Ned Beaumont poursuivit :

— Tu sais qu'il n'en faudra pas beaucoup plus pour leur faire dire que ça ne se passait pas comme ça avant ton alliance avec le sénateur ?

— Oui ?

— Et tu sais qu'il ne leur en faudrait pas beaucoup non plus pour leur faire dire que Shad O'Rory prend toujours soin de ses hommes, lui.

Madvig l'avait écouté avec la plus grande attention. Ce fut d'une voix volontairement douce qu'il lui répondit :

— Je sais que ce n'est pas toi qui leur mettras cette idée en tête, Ned. Et je sais aussi que je peux compter sur toi pour couper court à ce genre de canards.

Un instant, ils demeurèrent silencieux, – s'affrontant du regard – Ned Beaumont reprit du même ton précis :

— Ce ne serait pas une mauvaise idée de prendre soin de la femme de Tim et de son gosse.

Madvig abandonna son air agressif et ses yeux s'éclairèrent.

— C'est ça ! Occupe-t'en, veux-tu ? Veille à ce qu'ils aient tout ce qu'il faut...

## II

L'œil brillant d'espoir, Walter Ivans attendait Ned Beaumont au pied de l'escalier.

— Que-que-qu'est-ce qu'il a dit ?

— Je t'avais prévenu : rien à chiquer. On s'occupera de Tim tout de suite après les élections, mais ça ne peut pas se goupiller avant. La tête d'Ivans se courba sur sa poitrine et il poussa un grognement étouffé.

Ned Beaumont posa sa main sur l'épaule du petit homme.

— C'est vache, déclara-t-il, et personne ne le sait mieux que Paul, mais il ne peut pas faire autrement. Il veut que tu dises à la femme de Tim de ne rien payer et de lui envoyer toutes ses factures... loyer, épicier, docteur et clinique.

Walter Ivans releva brusquement la tête et saisit la main de Ned Beaumont entre les siennes.

— Bon-bon-bon Dieu ! Ça-ça c'est chic de sa part !

Ses yeux de porcelaine bleue brillaient de larmes.

— Tout-tout de même, je vou-oudrais bien qu'il sorte Tim de là !

Ned Beaumont dit :

— Il peut se produire du nouveau. Il dégagea sa main et ajouta en passant derrière Ivans pour gagner l'entrée de la salle de billard : Plus tard.

La pièce était déserte.

Il prit son chapeau et son pardessus. Les longues raies glauques de la pluie barraient obliquement China Street. Il sourit et les apostropha à mi-voix :

— Tombez, tombez, mes petites beautés. C'est trois mille deux cent cinquante dollars que vous me rapportez...

Puis il téléphona pour demander un taxi.

### III

Ned Beaumont ôta ses mains de dessus le cadavre et se releva. La tête du mort chut légèrement vers la gauche, dépassant la bordure du trottoir, ce qui exposa son visage à la pleine lumière du réverbère. Ce visage était jeune. Son expression irritée était comme soulignée par l'ecchymose sombre qui traversait obliquement le front depuis le sourcil gauche jusqu'en haut de la tempe droite.

Ned Beaumont examina China Street dans les deux sens. Aussi loin que la vue pouvait porter, il n'y avait personne. Deux pâtés de maisons plus bas, en sens contraire, deux hommes descendaient d'une automobile devant le Log Cabin Club. Ils laissèrent leur voiture tournée en direction de Ned Beaumont, devant le Club, et entrèrent.

Après avoir regardé l'auto pendant plusieurs minutes, Ned Beaumont tourna soudain la tête pour examiner de nouveau le haut de la rue. Puis, avec une rapidité telle que tous ses gestes semblèrent n'en faire qu'un, il pivota sur lui-même et sauta sur le trottoir dans l'ombre de l'arbre le plus proche. Il haletait et, bien que de minces gouttes de sueur eussent scintillé sur le dos de sa

main lorsque la lumière avait éclairé celle-ci, il frissonna et releva le col de son pardessus.

Pendant peut-être une demi-minute, il demeura immobile, dans l'ombre, une main sur le tronc de l'arbre. Puis, il se redressa et se mit en marche vers le Log Cabin Club. Il allait de plus en plus vite, le corps penché en avant. Il courait presque lorsqu'il repéra un homme qui venait à sa rencontre, de l'autre côté de la rue. Il ralentit aussitôt le pas et se contraignit à se redresser. Mais l'homme pénétra dans une maison avant d'être arrivé à sa hauteur.

Quand Ned Beaumont atteignit le Club, il avait cessé de haleter, mais ses lèvres n'avaient pas encore retrouvé leur couleur. Il jeta en passant un coup d'œil à l'auto vide et escalada le perron qu'éclairaient les deux lanternes de l'entrée.

Venant du vestiaire, Harry Sloss et un autre individu traversaient le vestibule du Club. Ils s'arrêtèrent.

— Hello ! Ned ! dirent-ils ensemble.

Sloss ajouta :

— On m'a dit que tu avais joué *Peggy O'Tool* aujourd'hui.

— Oui.

— Ramassé gros ?

— Trois mille deux.

Sloss se passa la langue sur les lèvres.

— Joli. Tu es bon pour une petite partie, alors ?

— Plus tard, peut-être. Paul est là ?

— Sais pas. Nous ne faisons qu'arriver. Ne viens pas trop tard, j'ai dit à la petite que je rentrerais de bonne heure.

Ned Beaumont répondit : « Entendu », et gagna le vestiaire.

— Paul est là ? demanda-t-il au chasseur.

— Oui, depuis une dizaine de minutes.

Ned Beaumont consulta sa montre-bracelet. Il était dix heures et demie.

Au premier sur la façade, il trouva Madvig en smoking, assis à sa table et la main tendue vers le téléphone.

Madvig retira sa main de l'appareil et fit :

— Comment va, Ned ?

Son large visage aux traits agréables était coloré et placide.

Ned Beaumont répondit : « Ça a déjà été plus mal », et ferma la porte.

Il prit une chaise près de Madvig.

— Comment s'est passé le dîner chez les Henry ?

De petites rides malignes plissèrent les yeux de Madvig.

— J'en ai connu de pires, répondit-il.

Ned Beaumont était en train de couper l'extrémité d'un long cigare dont le brun pâle se marbrait de taches vertes. Le tremblement de sa main contrastait avec le calme de sa voix quand il demanda :

— Taylor y était ?

Il regarda Madvig par en dessous.

— Pas au dîner. Pourquoi ?

Ned Beaumont étendit ses jambes croisées, s'enfonça plus profondément dans son fauteuil et fit décrire à la main qui tenait son cigare un geste insouciant.

— Je l'ai trouvé mort dans le caniveau, un peu plus haut dans China Street.

Madvig ne se démonta pas.

— Vraiment ? fit-il.

Ned Beaumont se pencha. Les muscles de son visage étroit se durcirent. La pression de ses doigts fit craquer son cigare. Il insista d'une voix irritée :

— Tu as compris ce que je viens de dire ?

Madvig abaissa lentement la tête.

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— On l'a tué.

— J'ai compris, dit Madvig. Tu tiens absolument à ce que je pique une crise ?

Ned Beaumont redressa le buste.

— Faut-il prévenir la police ?

Madvig leva légèrement les sourcils.

— Tu ne les as pas encore prévenus ?

Ned Beaumont n'avait pas lâché l'homme blond des yeux. Il répliqua :

— Il n’y avait personne avec moi quand je l’ai découvert. Je tenais à te voir avant de faire quoi que ce soit. Tu ne vois pas d’inconvénient à ce que je dise que c’est moi qui l’ai trouvé ?

Les sourcils levés de Madvig s’abaissèrent.

— Pourquoi donc ? répondit-il avec indifférence.

Ned Beaumont fit un pas vers le téléphone, s’arrêta et fit face à l’homme blond.

— Son chapeau n’était pas près de lui.

Il parlait lentement, en détachant ses mots.

— Il n’en aura plus besoin, fit Madvig. Puis il se rembrunit et dit :

— Tu es un fier imbécile, Ned. Ned Beaumont répliqua :

— Il y a sûrement l’un de nous qui en est un, et décrocha le téléphone.

## IV

ASSASSINAT DE TAYLOR HENRY  
ON DÉCOUVRE DANS CHINA STREET  
LE CADAVRE DU FILS DU SÉNATEUR HENRY

*Le cadavre de Taylor Henry, fils du sénateur Ralph Bancroft Henry, a été découvert cette nuit, quelques minutes après dix heures, au coin de Pamela Avenue et de China Street. On croit qu’il a été victime d’une agression. Il était âgé de vingt-six ans.*

*M. William J. Hoops, coroner, déclare que la mort du jeune Henry a été causée par une fracture du crâne. Celle-ci serait due au choc de la tête contre le trottoir, à la suite d'une chute consécutive à un coup de matraque ou d'un instrument contondant quelconque. Le coup a été porté diagonalement, en travers du front.*

*Le chef de la police, M. Frederick M. Rainey, a immédiatement ordonné une rafle de tous les individus suspects de la ville et a déclaré qu'aucun effort ne serait épargné pour assurer l'arrestation du ou des meurtriers.*

*La famille de Taylor Henry déclare qu'il avait quitté la maison de Charles Street aux environs de neuf heures et demie pour...*

Ned Beaumont posa son journal, avala ce qui restait de café dans sa tasse, reposa tasse et soucoupe sur la table à côté de son lit et se renfonça dans ses oreillers. Il avait le visage fatigué et le teint plombé. Il remonta les couvertures jusqu'à son cou, se croisa les mains derrière la nuque et fixa d'un regard maussade une gravure qui pendait entre les deux fenêtres.

Il resta ainsi pendant une demi-heure. Seules ses paupières bougeaient. Puis il ramassa le journal et relut l'article consacré au meurtre de Taylor Henry. Pendant qu'il lisait, une expression de mécontentement envahit tous ses traits. Il lâcha le journal et sortit du lit. Ses mouvements étaient lents et pesants. Il enveloppa son corps maigre, vêtu d'un pyjama blanc, d'une robe de chambre à petits dessins bruns et noirs, glissa ses pieds dans des mules de cuir rouge et, en toussotant, il gagna le salon...

C'était une grande pièce l'ancienne mode, haute de plafond et de fenêtres, garnie de meubles tendus de peluche rouge et dont le dessus de cheminée s'ornait d'un énorme miroir. Prenant un

cigare dans une boîte placée sur la table, il s'assit dans un vaste fauteuil. Ses pieds gisaient au milieu d'un carré de soleil attardé et la fumée qu'il rejetait se matérialisait brusquement en passant dans le rayon de lumière. Quand il retirait le cigare de sa bouche, il fronçait les sourcils et se mordillait les ongles. On frappa à la porte. Il se redressa, l'œil vif et les muscles tendus.

— Entrez ! cria-t-il.

C'était un garçon vêtu d'une veste blanche.

Ned Beaumont dit : « Ah ! bon ! » d'un ton désappointé et se rassit.

Le garçon entra dans la chambre et en ressortit avec le plateau du déjeuner. Ned Beaumont jeta le bout de son cigare dans la cheminée et pénétra dans la salle de bain.

Quand il reparut, baigné, rasé et habillé, sa démarche semblait moins lourde et son teint s'était éclairci.

Il n'était pas encore midi lorsque Ned Beaumont quitta son appartement. Il parcourut à pied la longueur de huit pâtés de maisons jusqu'à un immeuble assez morne de Link Street. Ayant pressé un bouton dans le vestibule, il pénétra dans le bâtiment et se fit transporter au cinquième étage par un ascenseur exigü.

Il pressa un petit bouton près de la porte marquée 611. Celle-ci s'ouvrit, révélant une petite bonne femme qui ne pouvait guère avoir plus de seize ans. Dans son visage livide, convulsé de fureur, ses yeux noirs brillaient farouchement.

— Oh ! bonjour ! dit-elle avec un vague geste et un sourire destiné à excuser l'irritation de son visage.

Sa voix aiguë avait des résonances métalliques. Elle portait un manteau de fourrure de couleur brune mais elle n'avait pas de

chapeau. Ses cheveux presque noirs et coupés très court recouvraient sa tête d'une calotte brillante et comme laquée. Des boucles d'oreilles en cornaline serties d'or s'agitaient à chaque mouvement de sa tête.

Elle recula, tirant la porte avec elle.

Ned Beaumont entra.

— Bernie est levé ?

La colère enflamma le visage de la femme.

— Le sale pignouf ! s'écria-t-elle.

Ned Beaumont poussa la porte sans se retourner. La fille se colla contre lui, saisit ses bras à la hauteur du coude et tenta de le secouer.

— Savez-vous tout ce que j'ai fait pour ce feignant-là ? J'ai abandonné les meilleurs des parents : un père et une mère qui me prenaient pour un petit ange du bon Dieu. Ils m'avaient pourtant bien dit que c'était un propre à rien ! Tout le monde me le disait d'ailleurs, mais j'ai été trop bête pour les croire. Eh ben, je vous promets que maintenant je suis fixée sur son compte, à ce...

Le reste de la phrase n'était qu'une suite d'obscénités.

Immobile, Ned Beaumont écoutait gravement. Ses yeux avaient pris un aspect bilieux. Quand elle s'interrompit, hors d'haleine, il questionna :

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Ce qu'il a fait ? Il m'a laissée tomber, c't'espèce de...

La phrase s'acheva en de nouvelles obscénités.

Ned Beaumont fit une grimace douloureuse ; il se força à sourire.

— Il n'a rien laissé pour moi ? demanda-t-il.

Elle approcha son visage de celui de Ned Beaumont et ses yeux s'agrandirent.

— Il vous doit quelque chose ?

— J'ai gagné... (Il s'interromptit pour tousser...) Je suis censé avoir gagné, hier, trois mille deux cent cinquante dollars sur *Peggy O'Toole*, dans la quatrième course.

Elle lâcha son bras et eut un rire sarcastique.

— Vous pouvez toujours attendre !

Elle tendit ses mains, la paume en dessous et les doigts écartés.

— Regardez... Une seule bague.

Un anneau portant une cornaline était passée à son petit doigt. Elle indiqua ses boucles d'oreilles.

— C'est tous les foutus bijoux qui me restent et il ne m'aurait même pas laissé ceux-là si je ne les avais pas eus sur moi.

Ned Beaumont s'enquit d'un ton curieusement détaché :

— Quand c'est arrivé ?

— La nuit dernière, mais je ne m'en suis aperçue que ce matin. Mais vous pouvez être tranquille que je vais m'arranger pour que cet enfant de salaud se morde les doigts d'avoir jamais fait ma connaissance.

Elle plongea sa main dans son corsage et la ressortit fermée. L'ayant tendue jusque sous le nez de Ned Beaumont, elle ouvrit

les doigts. Trois bouts de papier chiffonnés apparurent. Mais quand il voulut les prendre, elle referma la main et recula.

Ned Beaumont tordit nerveusement les lèvres et laissa retomber ses bras.

— Avez-vous vu ce que les journaux de ce matin racontent au sujet de Taylor Henry ? dit-elle d'un air excité.

Ned Beaumont répondit : « Oui », d'un ton calme, mais sa poitrine se leva et s'abaissa rapidement.

Elle exhiba de nouveau les trois bouts de papiers.

— Savez-vous ce que c'est que ça ?

Ned Beaumont secoua la tête, mais ses yeux brillaient derrière ses paupières mi-closes.

— C'est des billets à ordre de Taylor Henry, déclara-t-elle d'un ton triomphant ; il y en a pour douze cents dollars.

Ned Beaumont fit mine de parler, puis se ravisa. Finalement, il observa d'un ton indifférent :

— Ils ne valent plus un kopeck.

Elle les replaça dans son corsage et se rapprocha de lui.

— Ils n'ont jamais rien valu, dit-elle, et c'est pour ça qu'il est mort.

— C'est une supposition ?

— C'est tout ce que vous voudrez, répliqua-t-elle, mais laissez-moi vous dire ceci : Bernie a téléphoné à Taylor vendredi dernier et l'a prévenu qu'il lui laissait trois jours pour raquer.

Ned Beaumont passa l'ongle de son pouce sur un côté de sa moustache.

— Ce n'est pas seulement la colère qui vous fait parier ?

Elle fit une grimace méprisante.

— Naturellement que c'est la colère. Je suis même tout juste assez en colère pour aller porter ça à la police. Et si vous ne croyez pas que c'est arrivé comme ça, vous êtes plus bête que je ne le pensais.

Il parut demeurer incrédule.

— Où les avez-vous trouvés ?

— Dans le coffre-fort...

Elle montra d'un signe de tête l'intérieur de l'appartement.

— À quelle heure a-t-il filé ?

— Je ne sais pas. Je suis rentrée à neuf heures et demie et j'ai passé une partie de la nuit à l'attendre. Ce n'est que ce matin que j'ai commencé à me méfier de quelque chose et que j'ai jeté un coup d'œil pour m'apercevoir qu'il avait raflé tout le fric et tous les bijoux que je n'avais pas sur moi.

Il lissa de nouveau sa moustache et questionna :

— Vous ne savez pas où il est allé ?

Elle se mit à trépigner, maudissant le fugitif d'une voix aiguë et furieuse en brandissant les poings.

— Fermez ça ! dit Ned Beaumont.

Il lui saisit les poignets et la maîtrisa.

— Si vous ne savez rien faire d'autre que brailler, donnez-moi ces billets, je saurai m'en servir.

Elle arracha ses poignets de son étreinte et se remit à crier :

— Je ne vous donnerai rien ! Je les donnerai à la police et à personne d'autre, nom de Dieu !

— Très bien, faites-le. Où croyez-vous qu'il soit parti, Lee ?

Elle répondit qu'elle ne savait pas où il était mais qu'elle savait fichtre bien où elle voudrait le voir.

— C'est ça, remarqua Ned Beaumont avec ennui. Faites de l'esprit, ça nous avancera beaucoup. Croyez-vous qu'il soit retourné à New York ?

— Est-ce que je sais !

Les yeux de la jeune femme révélèrent sa méfiance.

Ned Beaumont rougit d'irritation.

— Qu'est-ce que vous avez, maintenant ?

Elle prit un air innocent :

— Rien. Pourquoi ?

Il se pencha vers elle. Sa voix était devenue pesante et il soulignait chacune de ses paroles d'un mouvement de tête.

— Oui ? Eh bien, n'allez pas vous figurer que vous ne porterez pas ces billets à la police, Lee, car vous allez y aller.

— Bien sûr que je vais y aller ! fit-elle.

## VI

Dans le drugstore qui occupait une partie du rez-de-chaussée de l'immeuble, Ned Beaumont donna un coup de téléphone.

Ayant obtenu le numéro de la police il réclama le lieutenant Doolan. Quand celui-ci fut au bout du fil, Ned Beaumont dit :

— Allô, le lieutenant Doolan ? Je téléphone de la part de Miss Lee Wilshire. Elle se trouve dans l'appartement de Bernie Despain, 1666 Link Street. Il paraît qu'il a filé la nuit dernière en laissant derrière lui quelques billets à ordre signés de Taylor Henry... Oui, parfaitement, et elle prétend l'avoir entendu menacer Taylor Henry il y a deux ou trois jours... Oui, et elle désire vous voir aussitôt que possible... Non, vous feriez mieux de venir tout de suite ou d'envoyer quelqu'un... Oui... Ça n'a pas d'importance, vous ne me connaissez pas. Je téléphone de sa part parce qu'elle ne veut pas téléphoner de chez Despain...

Il écouta encore un instant, puis raccrocha le récepteur sans rien ajouter et sortit dans la rue.

## VII

Ned Beaumont sonna à la porte d'une petite maison en briques rouges, toute neuve, située au milieu d'une rangée de petites maisons semblables tout en haut de Thames Street. Une jeune Nègresse ouvrit la porte. Quand elle le vit, elle sourit de toutes ses dents :

— Comment allez-vous, monsieur Beaumont ?

— Hello ! June ! répondit-il. Il y a quelqu'un ?

— Oui, monsieur. Ils sont encore à table.

Il entra dans la salle à manger. Paul Madvig et sa mère y étaient assis l'un en face de l'autre, à une table recouverte d'une

nappe à carreaux blancs et rouges. Il y avait trois couverts sur la table mais l'un d'eux n'avait pas été utilisé et la chaise placée devant était inoccupée.

La mère de Paul Madvig était une grande femme osseuse dont la blondeur n'avait pas encore complètement disparu malgré ses soixante-dix et quelques années. Ses yeux bleus étaient demeurés aussi clairs et aussi jeunes que ceux de son fils – ils parurent même soudain plus jeunes quand ils se posèrent sur Ned Beaumont. Cependant, elle fronça légèrement les sourcils et lui dit :

— Vous voilà enfin ! Vous êtes un méchant garçon de négliger ainsi une vieille femme.

Ned Beaumont sourit d'un air moqueur :

— Oh ! man... je suis un grand garçon, maintenant. Vous savez ce que c'est, les affaires...

Il fit un signe de la main à Madvig. June trouvera bien un fond de plat quelque part.

Ned Beaumont se courbait sur la main amaigrie que Mme Madvig lui avait tendue. Elle la retira.

— Je me demande où vous apprenez toutes ces singeries !

— Je vous ai déjà dit que j'étais devenu un grand garçon, Man.

Puis, s'adressant à Madvig :

— Merci, je viens à peine de finir mon petit déjeuner.

Il tourna les yeux vers la chaise vide et s'enquit :

— Où est Opal ?

Mme Madvig répondit :

— Elle est allée se reposer, elle ne se sentait pas bien.

Ned Beaumont hocha la tête, fit une pause, puis questionna poliment : Rien de sérieux ? Il fixait Madvig.

Celui-ci secoua négativement la tête.

— Migraine ou je ne sais quoi. Je crois qu'elle danse trop.

— Tu peux te vanter d'être un drôle de père pour ne même pas savoir quand ta fille a ses maux de tête ! dit Mme Madvig.

De petites rides plissèrent les yeux de Paul.

— Voyons, Man, ne sois pas indécente ! Il se retourna vers Beaumont :

— Quelles bonnes nouvelles ?

Ned Beaumont passa derrière Mme Madvig pour gagner la chaise vide et s'assit.

— Bernie Despain a mis les voiles la nuit dernière en emportant mon gain sur *Peggy O'Toole*, annonça-t-il.

L'homme blond écarquilla les yeux. Ned Beaumont ajouta :

— Lee prétend l'avoir entendu téléphoner à Taylor vendredi dernier et lui donner trois jours pour payer ses dettes.

Madvig se passa le dos de la main sur le menton.

— Qui est Lee ?

— La femme de Despain.

— Ah !

Puis voyant que Beaumont se taisait, il interrogea :

— Il a dit ce qu'il ferait au cas où Taylor refuserait de les allonger ?

— Elle ne m'en a pas parlé.

Ned Beaumont posa l'avant-bras sur la table et se pencha vers Madvig :

— Paul, fais-moi nommer shérif adjoint ou quelque chose de ce genre-là.

— Oh ! bon sang ! s'écria Madvig en clignant des yeux, à quoi ça pourra bien te servir ?

— Ça me facilitera les choses. Je m'en vais lui donner la chasse, à mon zèbre, et un insigne m'évitera des ennuis.

Madvig examina le jeune homme d'un air soucieux.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? questionna-t-il lentement.

— Mes trois mille deux cent cinquante dollars.

— C'est possible, observa Madvig de la même voix traînante, mais il y avait déjà quelque chose qui te tracassait la nuit dernière, avant que tu saches que Bernie t'avait refait.

Ned Beaumont agita le bras avec impatience.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je bute dans un cadavre sans sourciller ? rétorqua-t-il. Mais passons. La seule chose qui compte c'est qu'il faut que j'aie ce type-là. Il le faut.

Son visage avait pâli, ses mâchoires s'étaient serrées et il s'exprimait d'un ton terriblement sérieux.

— Écoute, Paul, il ne s'agit pas seulement d'argent. Trois mille deux cent cinquante dollars, ça fait une jolie somme, mais pour un dollar ce serait pareil. Il y a deux mois que je n'ai pas

gagné un pari Ça me flanque le noir. À quoi suis-je bon si la chance me lâche ? Et voilà que je gagne – ou que je crois avoir gagné – et je suis remonté à bloc. Je peux enfin cesser de me traîner la queue basse comme un corniaud à qui on vient de filer une correction, et me sentir de nouveau quelqu'un ! L'argent a bien son importance, mais ce n'est pas tellement ça. C'est de perdre et de perdre sans arrêt qui me démolit. Comprends-tu ? Ça me détruit le moral. Et voilà que lorsque je crois avoir conjuré le mauvais œil, ce gars-là me fait marron. Je ne peux pas accepter ça ! Si je me laissais faire, je serais un type fini. Mais je ne le supporterai pas, je l'aurai. Je vais foncer tête baissée, mais tu peux me faciliter grandement les choses en faisant ce que je te demande.

Madvig tendit sa main grande ouverte et donna une poussée amicale au visage de Ned Beaumont.

— Oh ! Ned ! dit-il. Bien entendu que je vais arranger ça. Ce que j'en disais, c'est parce que je n'aime pas te voir embarqué dans des histoires, mais... si c'est comme ça... Je crois que te mieux serait de te bombarder détective auxiliaire attaché au bureau de l'attorney de district. Comme ça tu ne dépendras que de Farr et ce n'est pas lui qui ira mettre le nez dans tes histoires.

Mme Madvig se leva. Elle tenait une assiette dans chacune de ses longues mains osseuses.

— Si je n'avais pas pour règle de ne jamais me mêler des affaires des hommes, dit-elle d'une voix pleine de reproches, je vous prie de croire que j'aurais quelque chose à vous dire à tous les deux pour vous apprendre à vous fourrer dans toutes sortes de chinoiserie qui ne peuvent aboutir qu'à vous mettre dans Dieu sait quel pétrin !

Ned Beaumont eut un large sourire qui ne s'effaça que lorsqu'elle eut quitté la pièce. Ses traits reprirent alors leur sérieux et il questionna vivement.

— Tu peux m'arranger ça pour cet après-midi ?

— Bien sûr, répondit Madvig en se levant. Je vais téléphoner à Farr. Et s'il y a autre chose que je puisse faire pour toi, tu sais...

Ned Beaumont secoua la tête et Madvig sortit.

June, la Négrresse, entra et commença à desservir.

— Croyez-vous que Miss Opal dorme en ce moment ? demanda Ned Beaumont.

— Oh ! non, monsieur ! Je viens juste de lui monter du thé et des toasts.

— Courez lui demander si je peux lui faire un bout de visite, June.

Quand la bonne fut sortie, Ned Beaumont se leva de table et commença à parcourir la pièce de long en large. Des plaques rouges échauffaient ses joues pâles. À l'entrée de Madvig, il s'arrêta.

— O.K., annonça ce dernier. Si Farr n'est pas là, vois Barbero. Il arrangera ça sans que tu aies besoin de lui donner d'explications.

— Merci, fit Ned Beaumont.

Il regarda la Négrresse qui s'était arrêtée sur le seuil.

— Miss Opal vous fait dire de monter.

## VIII

La couleur dominante de la chambre d'Opal Madvig était le bleu. Adossée à ses oreillers, la jeune fille était elle-même vêtue d'une camisole bleu et argent. Ses yeux étaient bleus comme ceux de son père et de sa grand-mère. Comme eux aussi elle était grande, avec des muscles allongés. Ses traits réguliers et nets s'accompagnaient d'une carnation claire et rose comme celle d'un enfant. Mais pour le moment, elle avait les yeux rougis.

Elle laissa tomber le fragment de toast qu'elle tenait sur le plateau posé sur ses genoux, tendit la main à Ned Beaumont, lui montra ses fortes dents blanches dans un sourire et dit :

— Hello ! Ned !

Sa voix était mal assurée.

Il ne lui prit pas la main, mais en frappa légèrement le dos de ses doigts.

— Salut, Snip.

Puis il s'assit sur le pied du lit, croisa ses longues jambes et sortit un cigare.

— La fumée vous incommode ? questionna-t-il.

— Oh ! non !

Il hocha la tête d'un air entendu, remit le cigare dans sa poche et abandonna son air insouciant. Il se tourna légèrement pour mieux la voir. Ses yeux devinrent humides et compatissants, sa voix un peu rauque.

— Je sais, petite, dit-il ; c'est dur !

Elle ouvrit tout grands ses yeux de bébé.

— Oh non ! Vraiment ce n'est pas si terrible que ça. Mon mal de tête est presque parti.

Elle parlait d'une voix plus ferme.

Il eut un mince sourire.

— Alors, je suis un intrus, maintenant ?

Elle fronça légèrement les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Ned ?

Ce fut d'un ton aussi dur que son sourire qu'il répondit :

— Je veux dire : Taylor...

Bien que le plateau posé sur ses genoux eût légèrement frémi, le visage de la jeune fille ne s'altéra pas.

— Oui, dit-elle ; mais... vous savez, je ne l'avais pas vu depuis des mois, depuis que papa...

Ned Beaumont se leva.

— Très bien, lança-t-il par-dessus son épaule en gagnant la porte.

La jeune fille étendue dans le lit ne prononça pas une parole.

Il sortit de la pièce et descendit l'escalier. Dans l'entrée, il trouva Paul Madvig qui enfilait son manteau.

— Il faut que j'aille au bureau pour ces contrats de drainage. Je te dépose chez Farr si tu veux.

Ned Beaumont venait d'accepter lorsque la voix d'Opal leur parvint de l'étage supérieur.

— Ned... Ned !

— Voilà ! répondit-il. (Puis, à Madvig) : Ne m'attends pas si tu es pressé.

Madvig consulta sa montre.

— Il faut que je file. Je te verrai au Club, ce soir ?

Ned Beaumont murmura un assentiment et remonta.

Opal avait poussé le plateau contre le pied du lit.

— Fermez la porte, dit-elle. (Puis elle s'écarta du lit pour qu'il puisse s'asseoir près d'elle.) Pourquoi me traitez-vous ainsi ? questionna-t-elle.

— Ce n'est pas bien de me mentir, déclara-t-il gravement.

— Mais, Ned...

Les yeux bleus scrutèrent les siens.

— Quand avez-vous vu Taylor pour la dernière fois ?

— Vous voulez dire pour lui parler ? demanda-t-elle innocemment. Ça fait des semaines et des...

Il se releva d'un bond, lança : « Très bien » par-dessus son épaule et gagna la porte. Il n'en était plus qu'à un pas lorsque la jeune fille s'écria : Oh ! Ned, ne me rendez donc pas les choses si difficiles !

Il se retourna, le visage impassible.

— Nous ne sommes donc pas amis ? fit-elle.

— Mais si, répondit-il sans enthousiasme, mais quand on se ment l'un à l'autre, il est difficile de s'en souvenir.

Elle se détourna, posa la joue contre l'oreiller et se mit à pleurer doucement. Ses larmes firent une tache grisâtre sur le blanc.

Il se rassit sur le lit à côté d'elle et attira sa tête sur son épaule. Des lèvres pressées contre le revers de son veston, des paroles jaillirent...

— Vous saviez... Vous saviez que je le voyais ?

— Oui.

Elle se redressa, alarmée :

— Et papa ?

— Je ne sais pas... mais je ne le crois pas.

Elle cacha de nouveau son visage au creux de son épaule et sa voix reprit un son étouffé.

— Oh ! Ned, j'étais encore avec lui tout l'après-midi d'hier... tout l'après-midi !

Il ne répondit rien, mais resserra l'étreinte du bras qu'il avait passé autour d'elle.

Elle se tut un instant puis demanda :

— Qui... qui est-ce qui l'a tué ?

Il fit la grimace.

— Qui ? répéta-t-elle furieusement.

Il hésita, s'humecta les lèvres et, dérochant son regard, formula lentement une question :

— Voulez-vous me promettre de le garder pour vous jusqu'au bon moment ?

— Oui.

Mais quand elle le vit sur le point de parler, elle l'arrêta, empoignant son épaule à deux mains :

— Attendez ! Je ne le promets que si vous me garantissez qu'ils ne s'échapperont pas, qu'ils seront pris et qu'ils paieront !

— Je ne peux pas vous promettre ça... personne ne le pourrait.

Elle se mordit les lèvres, ses yeux rivés sur lui.

— Très bien, dit-elle alors, je promets ; qui est-ce ?

— Il ne vous a jamais dit qu'il devait de l'argent à un bookmaker, à un nommé Bernie Despain ? Plus d'argent qu'il ne pouvait en payer ?

— C'est... c'est Despain ?

— Je le crois... mais ne vous a-t-il jamais parlé de ses dettes ?

— Je savais qu'il était embêté, il me l'avait dit, mais il ne m'avait pas expliqué pourquoi, sinon que son père et lui s'étaient querellés pour une question d'argent et qu'il était « au bout de son rouleau ». Ce sont ses propres paroles.

— Il n'a pas parlé de Despain ?

— Non, pourquoi ? Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est Despain ?

— Il avait des reçus de Taylor pour plus de mille dollars et il ne pouvait pas arriver à se faire payer. Hier soir, il a quitté la ville à l'improviste. La police le recherche.

Il baissa la voix en la regardant de biais.

— Feriez-vous quelque chose pour les aider à lui mettre le grappin dessus ?

— Oui, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Je veux dire quelque chose d'un peu... enfin, d'un peu... insolite. Comprenez-vous, il sera difficile de le faire condamner, mais s'il est coupable, seriez-vous prête à faire quelque chose pour rendre sa condamnation plus certaine ?

— N'importe quoi !

Il soupira et sa bouche eut un pli spéculatif.

— Que voulez-vous que je fasse ? interrogea-t-elle avidement.

— Je voudrais que vous me procuriez un chapeau de Taylor.

— Quoi ?

— Je voudrais un chapeau de Taylor, répéta-t-il. (Son visage avait rougi.) Pouvez-vous m'en procurer un ?

Elle parut stupéfaite.

— Mais pourquoi, Ned ?

— Pour être sûr de poisser Despain. C'est tout ce que je puis vous dire. Pouvez-vous m'avoir le chapeau, oui ou non ?

— Je... je crois pouvoir. Mais je voudrais...

— Quand ?

— Cet après-midi, je pense... mais je...

Il l'interrompit de nouveau.

— Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus long. Moins vous en saurez et mieux ça vaudra, surtout à propos du chapeau.

Il l'entoura de son bras et lui dit :

— Vous l'aimiez vraiment, mon petit, ou bien c'était seulement parce que papa...

— Je l'aimais réellement, sanglota-t-elle. J'en suis sûre... j'en suis absolument sûre !

## II

# LE COUP DU CHAPEAU

### I

Coiffé d'un chapeau trop petit pour sa tête, Ned Beaumont suivit le porteur chargé de ses valises qui se dirigeait à travers la gare du Grand Central vers une sortie de la Quarante-deuxième Rue. Le porteur le conduisit à un taxi marron. Il lui tendit un pourboire, grimpa dans le taxi, donna au chauffeur l'adresse d'un hôtel de Broadway et se rencoigna en fumant un cigare. Tandis que le taxi se traînait dans l'embouteillage classique de Broadway à l'heure des spectacles, il mâchonnait son cigare plus qu'il ne le fumait.

Dans Madison Avenue, un taxi vert virant à contresens rentra en plein dans le taxi marron, le culbutant sur une voiture rangée le long du trottoir, et projetant Ned Beaumont dans un coin sous une pluie d'éclats de verre.

Il s'extirpa de la voiture au milieu d'une foule rapidement grossissante et déclara qu'il n'avait rien. Après avoir répondu aux questions d'un policeman, il fit transporter ses bagages dans un autre taxi. Il avait soigneusement remis sur sa tête le chapeau qui ne lui allait pas. Pendant le reste du parcours, il resta tassé au fond du véhicule, le visage blême, frissonnant.

Une fois inscrit à l'hôtel, il réclama son courrier et se vit remettre deux messages téléphoniques et deux enveloppes non affranchies. Il se fit apporter une bouteille de whisky par le chasseur qui l'avait conduit à sa chambre. Lorsque celui-ci fut parti, il donna un tour de clé à la serrure et lut les messages téléphoniques. Tous les deux étaient datés du jour même, l'un de 16 h 50, l'autre de 20 h 5. Il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Elle marquait 20 h 45. Le premier message portait : « Suis à *La Gargouille* » ; le second : « *Chez Tom et Jerry* ; téléphonerai plus tard. » Tous deux étaient signés : *Jack*.

Il ouvrit la première enveloppe. Elle contenait une feuille de papier datée de la veille et couverte d'une écriture masculine hardie. « Elle loge au *Matin*, chambre 1211. Inscrite sous le nom d'Eileen Dale, Chicago. Elle est allée à la poste donner des coups de téléphone et s'est mise en rapport avec un homme et une femme qui habitent la Trentième Rue Est. Ils ont visité un grand nombre d'endroits, surtout des *speakies*<sup>1</sup> probablement dans l'espoir de le retrouver mais sans succès. Ma chambre est le 734. L'homme et la femme s'appellent Brooks. »

La feuille incluse dans la seconde enveloppe était de la même main et datée du jour.

« J'ai vu Deward ce matin, mais il affirme ignorer la présence de Bernie en ville. Téléphonerai plus tard. »

Les deux messages étaient signés : *Jack*.

Ned Beaumont fit sa toilette et mit du linge frais. Il tira ensuite une chaise devant la fenêtre et s'y installa, verre en main, en attendant la sonnerie du téléphone.

— Allô ! dit-il. Oui, Jack, à l'instant... Où ?... Bien sûr... Entendu, j'arrive.

Il but une dernière rasade d'alcool, coiffa le chapeau qui lui allait mal, ramassa le manteau qu'il avait posé sur le dos d'une chaise, l'endossa, palpa l'une des poches, éteignit et sortit. Il était neuf heures dix.

À proximité de Broadway, Ned Beaumont poussa une porte battante vitrée située sous une enseigne lumineuse et pénétra dans un étroit corridor. L'enseigne portait : *Tom and Jerry*. Au bout du corridor, une porte vitrée à un seul battant s'ouvrit sur un petit restaurant.

Un homme, assis à une table de coin, se leva pour lui faire signe. Il était de taille moyenne et avait un visage fin, brun et plutôt attrayant.

— Hello ! Jack ! dit Ned Beaumont en lui serrant la main.

— La fille et les Brooks sont en haut, dit Jack. Vous pouvez tranquillement vous asseoir ici, le dos tourné à l'escalier. Je les repérerai s'ils sortent et je verrai Bernie s'il entre. Il y a assez de monde pour qu'on ne vous remarque pas.

— Ils l'attendent ? interrogea Ned Beaumont en s'asseyant.

Jack haussa évasivement les épaules.

— Je ne sais pas, mais ils doivent bien avoir une raison pour s'incruster comme ça. Vous voulez manger ? On ne sert pas à boire au rez-de-chaussée.

— Je veux boire quelque chose, dit Ned Beaumont. Nous trouverons un coin là-haut où ils ne nous verront pas ?

— Ce n'est pas grand, ici, protesta Jack, il n'y a que deux ou trois stalles. On sera à l'abri, mais si Despain vient, il a des chances de nous voir.

— Courons-en le risque. Je veux boire quelque chose et, s'il arrive, je peux aussi bien lui parler tout de suite.

Jack jeta un regard perplexe sur Ned Beaumont puis se détourna.

— C'est vous que ça regarde... Je vais voir s'il y a une stalle vide.

Il hésita, haussa les épaules et quitta la table.

Ned Beaumont pivota sur sa chaise pour suivre des yeux l'élégant jeune homme. Il surveilla le pied de l'escalier jusqu'à son retour. Jack lui fit signe de la dernière marche.

— La meilleure stalle est vide et la fille nous tourne le dos. Jetez un coup d'œil aux Brooks en passant, dit-il quand Ned l'eut rejoint.

Ils gravirent l'escalier. Les boxes, avec leurs bancs et leurs cloisons de bois à mi-corps, se trouvaient à droite de l'escalier. Il leur fallut obliquer pour y arriver. Quant à la salle à manger, ils pouvaient l'apercevoir à travers une arche s'ouvrant à l'extrémité du bar.

Le regard de Ned Beaumont rencontra le dos de Lee Wilshire. Elle était vêtue d'une robe feuille morte sans manches, et coiffée d'un chapeau marron. Son manteau de fourrure fauve pendait sur le dos de sa chaise. Un homme d'une quarantaine d'années, pâle, au nez crochu et au menton proéminent, était assis à sa gauche, l'air taciturne. En face d'elle, une jeune femme rousse et potelée, aux yeux très écartés, riait de toutes ses dents.

Ned Beaumont rejoignit Jack à leur stalle. Pour mieux utiliser l'abri de la cloison, il s'assit au fond, le dos tourné à la salle. Il avait ôté son chapeau mais garda son pardessus.

Un garçon s'approcha.

— Whisky, dit Ned Beaumont.

Jack commanda un gin-Rickey.

Puis il ouvrit un paquet de cigarettes, en prit une, la contempla longuement et dit :

— C'est votre affaire et pas la mienne ; je travaille pour vous. Mais permettez-moi de vous dire que l'endroit est mal choisi pour l'accoster, pour peu qu'il ait des amis dans la maison.

— Il en a ?

Jack inséra sa cigarette dans un coin de sa bouche où elle dansa au rythme de ses paroles.

— C'est probablement une de ses planques puisqu'ils l'attendent ici.

Le garçon apportait leurs consommations. Ned Beaumont avala son verre d'un trait.

— C'est de la bibine, grogna-t-il.

— Ça ne m'étonne pas, dit Jack en buvant une gorgée du sien.

Il alluma sa cigarette avant d'en avaler une seconde.

— Je l'entreprendrai aussitôt qu'il entrera, dit Ned Beaumont.

Le visage de Jack ne révéla rien de ce qu'il pensait.

— Et moi ? Qu'est-ce que je fais ?

Ned Beaumont fit signe au garçon.

— Vous n'avez qu'à me laisser opérer.

Il commanda une double mesure de whisky et Jack un autre Rickey.

Ned Beaumont vida son verre d'un seul coup. Jack avait laissé remporter son premier verre à demi plein ; il ne fit qu'effleurer le second. Il n'avait pas encore eu le temps de le finir que Ned Beaumont avait déjà commandé et lampé deux autres whiskies.

C'est alors que Bernie Despain fit son apparition.

Jack, qui surveillait l'escalier, vit le bookmaker et posa son pied sur celui de Beaumont sous la table. Celui-ci leva les yeux de son verre. Son visage se durcit. S'appuyant des deux mains sur la table, il se leva, sortit de sa stalle et se trouva nez à nez avec Despain.

— Je veux mon argent, Bernie.

L'homme qui suivait Despain contourna celui-ci et frappa Beaumont à l'estomac. Il était de petite taille, mais avec des épaules épaisses et des poings massifs.

Ned Beaumont fut projeté contre la cloison de la stalle. Il se courba, ses genoux, fléchirent mais il ne tomba pas. Il resta ainsi un moment, les yeux vitreux, le visage livide. Puis il marmonna quelques paroles inintelligibles et gagna l'escalier.

Tête nue, il descendit les marches en chancelant. Traversant la salle à manger, il sortit sur le trottoir et vomit. Puis il s'approcha d'un taxi arrêté à quelques mètres de là et donna au chauffeur une adresse dans Greenwich Village.

## II

Ned Beaumont sortit de son taxi devant un immeuble dont une porte, au sous-sol, au pied d'un escalier de pierre brune, laissait filtrer lumière et bruit jusqu'à la rue. Par cette porte, il pénétra dans une salle étroite où deux barmen en veste blanche, derrière un comptoir de vingt pieds, servaient une douzaine d'hommes et de femmes. Deux garçons circulaient entre les tables où d'autres consommateurs étaient assis.

Le plus chauve des deux barmen s'écria :

— Bonté divine ! C'est Ned... (et posant la mixture rose qu'il était en train de secouer, il lui tendit par-dessus le bar une main mouillée).

Ned Beaumont répondit :

— Hello ! Jack ! et secoua la main humide.

L'un des garçons vint à son tour serrer la main de Ned. Il fut suivi d'un Italien rondelet et jovial que Beaumont appela Tony.

Ces saluts échangés, Ned Beaumont déclara qu'il payait une tournée.

— Je voudrais bien voir ça ! répliqua Tony.

Il se retourna et frappa sur le bar avec un verre à cocktail vide.

— Ce soir, ce gars-là n'a le droit de rien payer ici, même pas un verre d'eau, dit-il lorsqu'il eut attiré l'attention du personnel. Tout ce qu'il demandera, c'est au compte de la maison.

— Compris, dit Ned Beaumont, un double whisky.

Deux filles assises à l'autre extrémité de la salle se levèrent et crièrent ensemble :

— You-ou ! Ned !

— Je reviens, dit-il à Tony.

Il gagna leur table. Elles l'embrassèrent, le questionnèrent, le firent asseoir et le présentèrent à leurs compagnons.

Il s'assit et répondit qu'il ne faisait que passer à New York et qu'il prendrait un double whisky.

Un peu avant trois heures, ils quittèrent leur table et l'établissement de Tony pour aller trois rues plus loin dans un autre en tous points semblable.

À trois heures et demie, l'un des deux hommes s'en alla sans dire adieu et sans que les autres y prêtassent attention. Dix minutes plus tard, Ned Beaumont, l'autre homme et les deux filles partirent à leur tour. Ayant pris un taxi, ils se firent conduire à un hôtel voisin de Washington Square où l'une des filles et l'autre homme descendirent. Celle qui restait emmena Beaumont – elle s'appelait Fedink – dans un appartement de la Soixante-treizième Rue. Le local était surchauffé ; lorsqu'elle ouvrit la porte, l'air chaud les enveloppa. Elle fit trois pas dans la pièce, poussa un soupir et s'affaissa.

Ned Beaumont ferma la porte et essaya de la ranimer, en vain. Il la traîna alors dans l'autre pièce et la déposa sur un lit de repos recouvert de chintz. L'ayant dévêtue en partie, il trouva des couvertures, la recouvrit et ouvrit une fenêtre. Il alla ensuite voir dans la salle de bain. Finalement, il revint dans le salon, s'étendit tout habillé sur le sofa et s'endormit.

### III

Une sonnerie de téléphone, toute proche de Ned Beaumont, le réveilla. Il ouvrit les yeux, posa les pieds sur le sol et jeta un coup d'œil autour de lui. Quand il aperçut le téléphone, il ferma les yeux et s'étendit de nouveau.

La sonnerie continuant, il poussa un grognement, se tortilla sur sa couche jusqu'à ce qu'il eût dégagé son bras gauche et, approchant son poignet de ses yeux, regarda sa montre en clignant des paupières. Le verre avait disparu et les aiguilles marquaient onze heures cinquante.

Il recommença à se tortiller sur son sofa et, s'accoudant sur son bras gauche, posa la tête au creux de sa main. La sonnerie persistait. Les yeux qu'il promenait sur ce qui l'entourait étaient misérablement vides. La lumière électrique brillait toujours et, à travers la porte ouverte, il apercevait les pieds de Fedink dépassant des couvertures.

Il poussa un nouveau grognement, s'assit, fourragea dans sa chevelure noire emmêlée et serra ses tempes entre ses mains. Ses lèvres sèches étaient recouvertes d'une croûte brune. Il y passa la langue et fit une grimace de dégoût. Puis il se leva en toussotant, enleva ses gants et son manteau qu'il lâcha sur le canapé et gagna la salle de bains.

Quand il en sortit, il s'approcha du lit de repos dans l'autre pièce et considéra Fedink. Elle dormait d'un sommeil pesant, le nez dans les coussins. Un de ses bras, dans sa manche bleue, était replié au-dessus de sa tête. Le téléphone avait cessé de sonner. Il rajusta sa cravate et revint au salon.

Sur une table, entre deux chaises, une boîte contenait trois cigarettes « Mourad ». Il en prit une, murmura « Nonchalante... » sans sourire, trouva un carnet d'allumettes en papier, alluma sa cigarette et se dirigea vers la cuisine. Là, il pressa quatre oranges dans un grand verre et but. Il se fit ensuite deux tasses de café.

Comme il sortait de la cuisine, Fedink demanda d'une voix pâteuse :

— Où est Ted ?

On ne voyait d'elle qu'un seul œil et il était à peine entrouvert.

Ned Beaumont s'approcha :

— Qui est Ted ? interrogea-t-il.

— Le type avec qui j'étais.

— Vous étiez avec quelqu'un ? Je ne m'en serais jamais douté.

Elle ouvrit la bouche et fit un bruit affreux en la refermant.

— Quelle heure est-il ?

— Je n'en sais rien non plus. Il fait jour, c'est tout ce que je peux dire.

Elle se frotta la figure contre le chintz du coussin et dit :

— C'est du propre ! Hier j'ai promis à Ted de l'épouser et voilà que je l'ai lâché pour ramasser le premier clochard venu.

Ses mains s'agitèrent au-dessus de sa tête :

— Je suis bien chez moi ?

— Vous aviez la clef du logement, en tout cas, répondit Ned Beaumont. Voulez-vous du jus d'orange et du café ?

— Je voudrais claquer, c'est tout ! Vous ne voulez pas vous en aller, Ned, et ne plus jamais revenir ?

— Ça me sera dur... répondit-il, d'un ton sardonique, mais je vais essayer.

Il enfila son pardessus, mit ses gants, tira de sa poche une casquette de couleur sombre toute chiffonnée et sortit.

## IV

Une demi-heure plus tard, Ned Beaumont avait regagné son hôtel et frappait à la porte du numéro 734. Au bout d'un instant la voix ensommeillée de Jack retentit à l'intérieur.

— Qui est là ?

— Beaumont.

— Ah ! fit une voix sans enthousiasme : Je viens. Jack ouvrit la porte. Il était vêtu d'un pyjama à pois verts et avait les pieds nus. Son regard était vague et son visage bouffi de sommeil. Il bâilla, salua de la tête et retourna à son lit où il s'étendit, les yeux fixés au plafond. Puis il s'enquit sans beaucoup d'intérêt :

— Comment ça va, ce matin ?

Ned Beaumont avait fermé la porte. Il se tenait debout à mi-chemin du lit, fixant d'un air maussade l'homme étendu.

— Que s'est-il passé après mon départ ? interrogea-t-il.

— Rien.

Jack recommença à bâiller.

— À moins que vous ne vouliez dire : Qu'est-ce que *moi* j'ai fait après votre départ ?

Il n'attendit pas la réponse et continua :

— Je suis sorti et je me suis posté de l'autre côté de la rue pour attendre qu'ils sortent. Despain, sa poule et le type qui vous a sonné sont partis ensemble. Ils sont allés au Buckman, dans la Quarante-huitième Rue. C'est là que Despain crèche – appartement 938 – sous le nom de Barton Dewey. Je suis resté là jusque vers trois heures. S'ils n'ont pas filé par une autre porte, ils y sont toujours.

D'un geste de la tête, il indiqua un coin de la pièce :

— Votre chapeau est sur la chaise, là-bas. J'ai pensé que je ferais aussi bien de vous le rapporter.

Ned Beaumont s'approcha de la chaise et saisit le chapeau qui ne lui allait pas. Ayant fourré sa casquette dans sa poche de son pardessus, il le remit sur sa tête.

— Si vous voulez boire un coup, il y a du gin sur la table, dit Jack.

— Merci, répondit Ned Beaumont. Vous avez un revolver ?

Les yeux de Jack cessèrent de contempler le plafond. Il se mit sur son séant, s'étira, bâilla encore et demanda :

— Qu'est-ce que vous mijotez ? Cependant sa voix n'exprimait qu'une curiosité polie.

— Je vais voir Despain.

Jack était assis, les jambes repliées, les mains croisées autour des genoux, le dos un peu courbé et les yeux fixés sur le pied du lit.

— Je ne crois pas que ce serait sage..., déclara-t-il lentement, du moins pas en ce moment.

— C'est maintenant qu'il faut que je le voie, répliqua Ned Beaumont.

Sa voix fit lever les yeux à Jack. Le teint de Ned Beaumont était d'un gris plombé, malsain. Ses yeux troubles, aux paupières enflammées, étaient à demi fermés. Ses lèvres sèches et blanchies paraissaient enflées.

— Debout toute la nuit ? s'enquit Jack.

— J'ai dormi un peu.

— Biture ?

— Oui... Et alors, le revolver ?

Jack libéra ses jambes des draps et s'assit sur le bord du lit.

— Pourquoi ne dormez-vous pas un peu d'abord ? Vous n'êtes pas suffisamment d'aplomb.

— J'y vais maintenant.

— Très bien, mais vous avez tort, dit Jack. Vous savez que ce sont des clients avec qui il ne fait pas bon plaisanter !

— Où est le revolver ? demanda Ned Beaumont.

Jack se leva et commença à déboutonner la veste de son pyjama.

— Donnez-moi le revolver et recouchez-vous, dit Ned Beaumont. J'y vais.

Jack reboutonna le bouton défait et se glissa de nouveau dans les draps.

— Le revolver est dans le tiroir du haut, dit-il. Il y a aussi des cartouches si vous en voulez.

Puis il se tourna de côté et ferma les yeux.

Ned Beaumont prit le revolver et le glissa dans sa poche arrière.

— À plus tard, dit-il en éteignant la lumière.

La porte se referma sur lui.

## V

L'hôtel Buckman était un énorme immeuble cubique d'appartements meublés. Ned Beaumont demanda M. Dewey. Quand on s'enquit de son nom, il répondit : « Ned Beaumont. »

Cinq minutes après, il sortait d'un ascenseur et enfilait un long corridor vers une porte ouverte sur le seuil de laquelle se tenait Bernie Despain.

Despain était un petit homme court et débile. Avec une tête trop grosse pour son corps. De longs cheveux épais et bouffants exagéraient ce défaut jusqu'à la difformité. Son visage basané aux traits grossiers ne se rachetait que par les yeux qui étaient assez beaux. Des rides profondes sillonnaient son front et les alentours de sa bouche. Une de ses joues portait une cicatrice rosâtre. Son costume bleu était soigneusement repassé et il n'arborait aucun bijou.

Debout dans le cadre de la porte, il reçut son visiteur avec un sourire sardonique.

— Bonjour, Ned, dit-il.

— J'ai à vous parler, Bernie, déclara Ned Beaumont.

— Je m'en doutais ! Dès qu'on m'a téléphoné votre nom, je me suis dit : « Je parie que ce type-là veut me parler ! »

Ned Beaumont ne répondit rien et garda les lèvres serrées.

Le sourire de Despain s'accentua.

— Eh bien, mon vieux, ne restez pas là, entrez donc...

Il s'effaça.

La porte ouvrait sur un petit vestibule. Dans l'autre pièce, par une porte ouverte, on apercevait Lee Wilshire et l'homme qui avait frappé Beaumont. Ils s'étaient arrêtés de remplir deux valises pour regarder Ned.

Despain était entré derrière celui-ci, après avoir refermé la porte du corridor. Il reprit :

— Le Kid est un peu vif et lorsque vous m'avez accosté, il a cru que vous me cherchiez des crosses, comprenez ? Je lui en ai dit de toutes les couleurs et, si vous lui demandez, peut-être qu'il vous fera des excuses.

Le Kid grommela quelques mots indistincts à Lee Wilshire qui foudroyait Ned Beaumont du regard. Elle répondit au Kid par un petit rire moqueur et acquiesça :

— Oui, il est sport jusqu'à l'os.

— Entrez, monsieur Beaumont, dit Bernie Despain. Vous connaissez tout le monde, je crois.

Ned Beaumont pénétra dans la pièce où se trouvaient Lee et le Kid.

— Comment va le buffet ? demanda ce dernier.

Ned Beaumont ne répondit rien.

— Bon Dieu ! s'exclama Bernie Despain, pour un type qui vient pour me parler, il n'est pas bavard !

— J'ai à vous parler, dit Ned Beaumont, mais est-ce qu'on a besoin de le faire devant tout ce monde ?

— Moi, ça me va, répliqua Despain, mais pas vous peut-être ? S'ils vous gênent, la porte est derrière vous. Vous êtes parfaitement libre d'aller à vos affaires.

— C'est ici que j'ai affaire.

— Ah ! oui ! C'est vrai. Affaire d'argent ?

Despain ricana en regardant le Kid.

— Il était question d'argent, n'est-ce pas, Kid ?

Celui-ci s'était posté dans l'entrée par laquelle Ned Beaumont avait pénétré dans la pièce.

— Quelque chose comme ça, dit-il d'une voix éraillée, mais je ne m'en souviens plus très bien.

Ned Beaumont dépouilla son pardessus qu'il posa sur le dos d'un fauteuil. Il s'assit sur le même siège et glissa son chapeau derrière lui.

— Ce n'est pas ça qui m'amène aujourd'hui, dit-il. Aujourd'hui je suis... hum !... voyons... (Il prit un papier dans sa poche intérieure de son veston, le déplia et lut :) Je suis ici en qualité d'enquêteur attaché au bureau de l'attorney de district.

Pendant une fraction de seconde, le regard de Despain vacilla mais il se reprit aussitôt.

— Vous montez en grade, dites donc ! La dernière fois que je vous ai vu, vous n'étiez encore que l'homme à tout faire de Paul...

Ned Beaumont plia le papier et le replaça dans sa poche.

Despain continua :

— Eh bien, allez-y ! Montrez-nous comment travaille un enquêteur. (Il prit place en face de Beaumont et secoua sa grosse tête.) Vous n'allez pas me dire que vous avez fait le voyage de New York exprès pour me poser des questions sur le meurtre de Taylor Henry ?

— Si.

— Dommage ! J'aurais pu vous épargner le dérangement... (Il indiqua du doigt les valises posées sur le plancher.) Aussitôt que Lee m'a dit de quoi il retournait, j'ai fait mes paquets pour retourner là-bas démolir votre petit traquenard.

Ned Beaumont écoutait confortablement enfoncé dans son fauteuil. Une main derrière son dos.

— Si quelqu'un a préparé un traquenard, c'est Lee, remarqua-t-il. C'est elle qui a affranchi la police.

— Oui ! cria-t-elle, furieuse, parce que vous m'y avez obligée en m'envoyant les bourres, espèce de...

— D'accord, reprit Despain, Lee est une pocheteée, c'est sûr, mais les billets ne signifiaient rien. Ils...

— Ah ! je suis une pocheteée ? s'écria Lee d'un ton indigné. Est-ce que je ne suis pas venue ici pour te prévenir quand tu

avais filé avec tous mes...

— Oui. acquiesça Despain d'une voix douce, et en venant ici tu as bien montré quelle pochetée tu fais, car tu as ouvert le chemin à ce type-là.

— Si tu le prends de cette façon, je t'avoue que je suis joliment contente d'avoir donné les billets à la police ! Qu'est-ce que tu as à répondre à ça ?

— Tu le sauras tout à l'heure quand notre visiteur sera parti.

Il se retourna vers Ned Beaumont.

— Et alors ? L'honnête Paul Madvig vous a fait cadeau de nia peau.

Ned Beaumont sourit.

— Il n'y a pas de traquenard, Bernie, et vous le savez bien. C'est Lee qui nous a mis sur la voie et le reste des indices concorde.

— Il y a autre chose que les billets ?

— Un tas d'autres choses...

— Quoi ?

Ned Beaumont sourit encore.

— Je pourrais vous en raconter pas mal en tête à tête, que je ne dirai pas devant des tiers.

— Des blagues ! s'exclama Bernie.

La voix rauque du Kid s'éleva.

— Foutons-le à la porte et filons !

— Attendez... (Despain fronça les sourcils.) Est-ce qu'il y a un mandat d'arrêt lancé contre moi ?

— Ma foi, je...

— Oui ou non ?

— Pas que je sache, dit lentement Ned Beaumont.

Despain se leva en repoussant sa chaise.

— Alors, débinez-vous en vitesse ou je laisse le Kid vous caresser les côtes.

Ned Beaumont se leva. Il ramassa son pardessus et sortit sa casquette de sa poche. Sa coiffure à la main et son manteau sur le bras, il déclara gravement :

— Vous le regretterez.

Puis il partit d'un air digne. Le rire grossier du Kid et les ricanements de Lee accompagnèrent sa sortie.

## VI

Hors du Buckman, Ned Beaumont descendit rapidement la rue. Ses yeux étincelaient dans son visage fatigué et un sourire irréprouvable retroussait les coins de sa moustache noire.

Au premier croisement, il se trouva nez à nez avec Jack.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? interrogea-t-il.

— Je travaille toujours pour vous, si je ne m'abuse, répliqua l'autre. Alors je suis venu voir si je pouvais vous être utile.

— Épatant ! Dégotez un taxi en vitesse. Ils déménagent.

Jack répondit « Bon » et remonta la rue.

Ned Beaumont l'attendit sur place. De là on pouvait en effet surveiller les deux entrées du Buckman.

Au bout d'un instant, Jack revint avec un taxi. Ned Beaumont y monta et montra au chauffeur où se ranger.

— Qu'est-ce que vous leur avez fait ? questionna Jack.

— Des choses.

Dix minutes s'étaient écoulées quand Jack dit : « Regardez » en désignant un taxi qui venait de faire halte devant l'entrée de l'hôtel Buckman.

Le Kid sortit le premier, portant les deux valises. Lorsqu'il se fut installé, Despain et la fille le rejoignirent en courant. Le taxi démarra.

Jack se pencha en avant et donna rapidement ses instructions à leur chauffeur. Leur taxi bondit sur les traces de l'autre. Ils enfilèrent des rues qu'illuminait un soleil matinal pour gagner par une route détournée une maison sombre et délabrée de la Quarante-neuvième Rue.

Le taxi de Despain s'arrêta. Là encore, le Kid fut le premier à sortir. Il jeta un coup d'œil circulaire dans la rue, puis marcha rapidement jusqu'à la maison et en ouvrit la porte. Puis il revint au taxi. Despain et la fille sautèrent à terre, coururent vers la maison et s'y engouffrèrent. Le Kid suivit avec les bagages.

— Restez dans le taxi, dit Ned Beaumont à Jack.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Tenter ma chance.

Jack secoua dubitativement la tête.

— Encore un mauvais endroit pour s’attaquer à eux, dit-il.

— Si je ressors avec Despain, vous partirez. Prenez un autre taxi et filez surveiller le Buckman. Si je ne ressors pas... faites ce que vous jugerez bon.

Il ouvrit la portière et descendit. Il frissonnait. Ses yeux luisaient. Jack se pencha à la portière pour lui dire quelque chose mais il n’y prêta pas attention et se précipita vers la maison où la femme et les deux hommes étaient entrés.

Il escalada le perron et posa la main sur le bouton de la porte qui tourna sous ses doigts ; la porte n’était pas fermée. Il la poussa et, après avoir jeté un rapide coup d’œil à l’intérieur, il entra.

La porte claqua en se refermant derrière lui et le poing du Kid mal dirigé, arrachant sa casquette, lui effleura la tête obliquement et le projeta contre le mur. Il s’affaissa, étourdi, et le second coup de poing du Kid atterrit contre le mur au-dessus de lui.

Les lèvres de Ned Beaumont se retroussèrent et d’un geste court et rapide, il lança son poing dans le ventre du Kid qui grogna et recula et ce bref répit permit à Ned de se redresser.

Un peu plus loin, dans le corridor, Bernie Despain, appuyé au mur, les lèvres serrées, les yeux luisants, répétait sans arrêt, d’une voix assourdie :

— Descends-le, Kid, descends-le !

Lee Wilshire avait disparu.

Les deux poings du Kid frappèrent la poitrine de Ned Beaumont, le collant de nouveau contre le mur. Ned, toussant, réussit à esquiver le troisième coup, dirigé contre son visage. De son avant-bras appuyé contre la gorge du Kid, il parvint à l'écartier et il lui lança un coup de pied dans le ventre. Le Kid hurla furieusement et revint à la charge, les poings en avant. Mais Ned Beaumont avait eu le temps de sortir le revolver de Jack. N'ayant pas le loisir de viser, il tint le canon de l'arme vers le sol et tira. Atteint à la cuisse droite, le Kid poussa un gémissement et s'effondra. Il demeura immobile, fixant Ned Beaumont de ses yeux terrifiés, injectés de sang.

Ce dernier recula, mit la main gauche dans la poche de son pantalon et interpella Bernie Despain :

— Sortons. J'ai à vous parler. Son visage était sombre et résolu. Quelque part au-dessus de leurs têtes on entendit des bruits de pas. Une porte claqua. Des voix excitées s'élevèrent au fond du corridor, mais personne ne se montra.

Pendant un instant, Despain contempla Ned Beaumont avec des yeux horrifiés et fascinés. Puis, sans prononcer un mot, il enjamba l'homme tombé à terre et passa devant Ned pour en sortir.

Ned Beaumont remit le revolver dans la poche de son veston, mais sa main ne le quitta pas.

— Au taxi, dit-il à Despain en indiquant la voiture d'où Jack était en train de sortir.

Quand ils atteignirent la voiture, il commanda au chauffeur de « faire un tour jusqu'à ce que je vous dise où aller ».

Despain ne retrouva sa voix que lorsque la voiture se fut ébranlée.

— C'est un guet-apens ! déclara-t-il. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, car je n'ai pas envie d'être tué, mais ça n'est pas autre chose qu'un guet-apens !

Ned Beaumont eut un rire sarcastique et secoua la tête.

— N'oubliez pas que j'ai monté en grade et que je suis enquêteur attaché à l'attorney de district.

— Mais il n'y a pas de mandat d'arrêt contre moi ; vous me l'avez dit...

— J'ai dit ça pour vous avoir, Bernie ; j'avais mes raisons. On vous recherche.

— Pourquoi ?

— Comme meurtrier de Taylor Henry.

— Quoi ? Merde alors, je rentre affronter ça ! Qu'est-ce que vous avez contre moi ? Que j'avais ses billets ? D'accord ! Que je suis parti la nuit où il a été tué ? D'accord ! Et que je l'ai engueulé parce qu'il ne voulait pas me payer ? D'accord ! Mais tout ça n'est rien pour un bon avocat. Enfin, bon Dieu ! Si j'ai laissé les billets dans mon coffre-fort ce soir-là, d'après l'histoire de Lee, ça prouve bien que je n'avais pas l'intention d'essayer de les toucher, non ?

— Pas du tout... Et ce n'est pas seulement ça qu'on a contre vous.

— C'est tout ce qu'il peut y avoir, déclara Despain d'un ton convaincu.

Ned Beaumont ricana :

— Erreur ! Vous vous souvenez que je portais un chapeau lorsque je suis venu vous voir ce matin ?

— Peut-être... Oui, je crois.

— Vous vous souvenez que j'ai sorti une casquette de ma poche quand je suis parti ?

La stupéfaction et la peur firent vaciller le regard du petit homme basané.

— Bon Dieu ! À quoi voulez-vous en venir ?

— Aux preuves relevées contre vous. Vous vous souvenez que le chapeau ne m'allait pas très bien ?

La voix de Bernie Despain s'étrangla.

— Je n'en sais rien, Ned. Au nom du Ciel ! Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire qu'il ne m'allait pas parce que ce n'était pas le mien. Vous vous souvenez qu'on n'a pas retrouvé le chapeau que portait Taylor Henry quand il a été assassiné ?

— Je n'en sais rien... Je ne sais rien de tout ça.

— Eh bien, j'essaie de vous faire entendre que le chapeau que j'avais sur la tête, ce matin, était le chapeau de Taylor et qu'il est maintenant caché entre le dossier et le coussin du fauteuil marron, dans l'appartement que vous occupiez au Buckman. Vous ne croyez pas que ça, ajouté au reste, suffirait pour vous envoyer au gril ?

Si Ned Beaumont ne lui avait appliqué sa main sur la bouche, Despain aurait hurlé de terreur. Des gouttes de sueur perlaient sur son visage basané. Il se jeta sur Ned Beaumont, s'accrocha aux revers de son veston. Il balbutiait :

— Ned, ne me faites pas ça... Je vous donnerai ce que je vous dois jusqu'au dernier sou, avec intérêt, mais ne me faites

pas ça ! Je n'ai jamais eu l'intention de vous voler, Ned, parole ! Mais j'ai été pris de court et j'ai considéré ça comme un emprunt. Devant Dieu, Ned ! Je n'ai pas grand-chose en ce moment, Ned, mais je me suis arrangé pour bazarder les bijoux de Lee. Avec ça, je vous donnerai votre pognon jusqu'au dernier centime. Combien c'était, Ned ? Je vous donnerai tout, tout de suite, ce matin même...

Ned Beaumont le repoussa et dit :

— Trois mille deux cent cinquante dollars.

— Trois mille deux cent cinquante dollars ? Bon. Vous allez les avoir tout de suite, ce matin... (Despain regarda sa montre.) Oui... dès qu'on arrivera là-bas. Le vieux Stein doit déjà être sur place... Mais dites que vous me relâchez, Ned, en souvenir du bon vieux temps !

Ned Beaumont se frotta les mains d'un air songeur.

— Je ne peux pas vous relâcher tout de suite. On vous recherche. La seule chose qu'on peut arranger, c'est l'histoire du chapeau. Voici ma proposition : donnez-moi mon argent et je me débrouille pour être seul lorsque je le découvrirai. Sinon... la moitié de la police de New York sera avec moi... et vous êtes fait. À prendre ou à laisser.

— Bon Dieu ! s'exclama Bernie Despain à mi-voix. Dites au chauffeur de nous conduire chez Stein. C'est dans la...

### III

## LE COUP DU LAPIN

### I

Le Ned Beaumont qui descendit du train de New York était un Ned Beaumont transfiguré. Sa taille s'était redressée, son regard éclairci. Seule sa poitrine plate témoignait d'une certaine faiblesse congénitale. Ses traits respiraient l'énergie et la vigueur. Il marchait d'un pas allongé, élastique. Lentement, il escalada l'escalier de ciment qui menait à la salle d'attente, salua de la main quelqu'un de connaissance au guichet des Informations et sortit de la gare. En attendant son porteur, il acheta un journal. Dans le taxi qui le ramenait à Randall Avenue avec ses bagages, il le déplia et tomba en arrêt sur une demi-colonne en première page.

LE SECOND DES FRÈRES WEST EST ASSASSINÉ  
LA MORT DE FRANCIS F. WEST

*Pour la seconde fois en moins de quinze jours, la famille West, 1342 N. Achland Avenue, a été victime d'un drame. Francis F. West, trente et un ans, a été tué à coups de revolver non loin de l'endroit où il avait lui-même assisté à la mort de son*

*frère Norman, écrasé par une voiture que l'on croit appartenir à une bande de bootleggers. Francis F. West, qui était employé comme garçon au Rockaway Café, rentrait de son travail un peu après minuit, lorsque, au dire des témoins, il fut dépassé par une grande limousine à carrosserie noire. Juste à ce moment, la voiture obliqua brusquement vers le trottoir et plus de vingt coups de revolver en partirent. Atteint de huit balles, West s'écroula. Il rendit le dernier soupir avant que personne ait pu lui porter secours. La voiture des meurtriers qui, toujours au dire des témoins, avait à peine ralenti son allure, accéléra et disparut au tournant de Bowman Street. Les recherches se trouvent compliquées par le fait que les témoins ne peuvent donner de la voiture que des descriptions contradictoires et qu'aucun d'eux n'a pu distinguer les passagers. Boyd West, seul survivant des trois frères et qui, le mois dernier, avait également assisté au meurtre de Norman, ne peut suggérer aucun mobile à l'assassinat de son frère. Il affirme que celui-ci n'avait aucun ennemi. Miss Marie Shepperd, 1917 Baker Avenue, que Francis West devait épouser la semaine prochaine, s'est également déclarée incapable de citer le nom d'aucun ennemi de son fiancé.*

*Questionné dans sa cellule de la prison municipale où il a été écroué en attendant le jugement, Timothy Ivans, le prétendu chauffeur de la voiture qui a causé la mort de Norman West le mois dernier, s'est refusé à toute déclaration.*

Ned plia soigneusement le journal et le glissa dans la poche de son pardessus. Ses lèvres s'étaient pincées et ses yeux brillaient. Mais son visage restait calme. Il se rencogna dans le taxi, jouant distraitement avec un cigare non allumé.

Arrivé chez lui, il saisit le téléphone sans même prendre le temps de quitter son manteau, et appela successivement quatre numéros. Il s'enquit de la présence de Paul Madvig et du lieu où on pourrait le trouver. Après la quatrième tentative, il renonça à le joindre.

Il raccrocha le téléphone, ramassa son cigare, l'alluma, le reposa sur le bord de la table, reprit le téléphone et demanda la préfecture. Là, il se fit brancher sur le bureau de l'attorney de district. En attendant la communication, il attira une chaise du pied et, une fois assis, se remit à fumer.

On lui répondit enfin.

— Allô, dit-il. M. Farr est là ?... Ned Beaumont... Oui, Merci. (Il aspira une bouffée de fumée qu'il rejeta lentement.) Allô, c'est Farr ?... Oui, à l'instant... Oui... je peux vous voir maintenant ?... C'est ça... Paul vous a-t-il dit quelque chose au sujet du meurtre de West ?... Vous ne savez pas où il est, par hasard ? Je voudrais vous parler de quelque chose à ce sujet... Oui, dans une demi-heure. Parfait.

Il repoussa l'appareil, se leva et traversa la pièce pour jeter un coup d'œil à son courrier, sur une table près de la porte. Il comprenait neuf lettres et quelques revues. Après avoir rapidement regardé les enveloppes, il les laissa retomber intactes sur la table puis passa dans sa chambre pour se déshabiller et, de là, dans la salle de bains.

## II

L'attorney de district, Michael Fair, était un gros homme d'une quarantaine d'années dont la tignasse hérissée couronnait un visage couperosé et combatif. La table de son vaste bureau en palissandre, complètement nue, ne supportait qu'un téléphone et une volumineuse garniture en onyx représentant une femme nue en équilibre sur un pied et brandissant un aéroplane. Deux porte-plume, noir et blanc, fichés obliquement de chaque côté, complétaient cette architecture.

Farr prit la main de Beaumont entre les siennes et le poussa dans un fauteuil de cuir, puis il regagna son propre siège où il se balançait.

— Fait bon voyage ?

La cordialité de son visage déguisait mal sa curiosité.

— Pas mauvais, répondit Ned Beaumont. À propos de ce Francis West... Maintenant qu'il a disparu, les poursuites contre Tim Ivans vont-elles continuer ?

Farr sursauta, puis affecta de se mieux caler dans son fauteuil pour essayer de donner le change.

— Oh ! ça ne change pas grand-chose..., dit-il, ou du moins, pas tellement, puisqu'il reste toujours l'autre frère pour témoigner contre Ivans.

Il tenait les yeux fixés sur le coin de son bureau. Son souci d'éviter le regard de Ned Beaumont était évident.

— Pourquoi ? Vous avez une idée derrière la tête ?

Ned Beaumont fixait gravement l'homme qui ne le regardait pas :

— Je me demandais... Je suppose que tout va bien, du moment que l'autre frère est toujours capable et... désireux... d'identifier Tim Ivans.

Les yeux toujours baissés, Farr acquiesça :

— Bien sûr.

Il imprima de nouveau à son siège un mouvement de bascule. Les muscles de ses mâchoires se serrèrent puis se détendirent. Il toussa pour s'éclaircir la gorge et se leva. Ses yeux avaient fini par poser sur Ned Beaumont un regard amical.

— Voulez-vous m'excuser une minute ? dit-il. J'ai quelque chose à voir. Quand je ne suis pas sur leur dos, ils oublient tout. Mais ne partez pas. Je voudrais vous parler de Despain...

Ned Beaumont murmura :

— Prenez votre temps, et attendit patiemment un bon quart d'heure.

Farr réapparut, les sourcils froncés.

— Désolé de vous avoir fait attendre, dit-il en s'asseyant. Nous sommes positivement débordés. Si ça continue...

Un geste de découragement compléta sa pensée.

— Ne vous excusez pas. Rien de nouveau sur le meurtre de Taylor Henry ?

— Rien, je voulais justement vous en parler... Ce Despain ?...

Son regard évitait de nouveau celui de Ned Beaumont.

Il ne vit pas le mince sourire ironique qui passa sur les lèvres de son interlocuteur.

— Il n’y a pas grand-chose à relever contre lui quand on y regarde de près, fit Ned.

Farr hocha lentement la tête en direction du coin de son bureau.

— Peut-être, mais le fait d’avoir filé le soir même du meurtre est plutôt suspect...

— Il avait une autre raison, dit Ned Beaumont, et une bonne.

Son ironique sourire reparut, furtif.

Farr hocha encore la tête mais, cette fois, comme un homme disposé à se laisser convaincre.

— Alors, vous ne croyez pas qu’il l’ait tué ?

Ce fut d’une voix indifférente que Ned répondit :

— Je ne le crois pas, mais on ne sait jamais et vous en avez toujours assez contre lui pour le coffrer pendant quelque temps si ça vous fait plaisir.

L’attorney de district releva la tête et regarda Ned Beaumont avec un mélange d’indécision et de cordialité.

— Dites-moi d’aller au diable si vous trouvez que ça ne me regarde pas, déclara-t-il, mais pourquoi Paul vous a-t-il envoyé à New York après Despain ?

Ned Beaumont réfléchit un instant avant de répondre puis il eut un léger haussement d’épaules :

— Il ne m’y a pas envoyé, il m’a laissé y aller.

Farr ne répliqua pas.

Ned Beaumont aspira largement la fumée de son cigare, la rejeta et expliqua :

— Bernie a filé pour éviter de me payer l'argent d'un pari. Il s'est trouvé que Taylor Henry a été assassiné justement ce soir-là ; le soir du jour où *Peggy O'Toole* a passé le poteau en tête avec quinze cents dollars à moi sur son dos.

— Bon, bon, dit vivement Farr. Ce que vous faites, Paul et vous, ne me regarde pas. Je suis... comprenez... je ne suis pas certain que Despain n'ait pas rencontré Taylor Henry par hasard et ne lui ait pas réglé son compte. Je crois que je m'en vais le garder à l'ombre quelque temps pour plus de sûreté.

Sa mince bouche fuyante s'incurva dans un sourire un peu mielleux.

— N'allez pas croire que je veuille fourrer mon nez dans les affaires de Paul ou les vôtres, mais... (Son visage rougeaud était devenu apoplectique. Il se pencha brusquement et ouvrit un tiroir. Des papiers crissèrent sous ses doigts. Sa main reparut et, par-dessus son bureau, il tendit vers Ned Beaumont une petite enveloppe blanche ouverte :) Tenez, dit-il d'une voix embarrassée, lisez ça et dites-moi ce que vous en pensez, ou bien est-ce que ça n'est que du vent ?

Ned Beaumont prit l'enveloppe, mais ne l'ouvrit pas sur-le-champ.

Ses yeux rivés sur le visage de l'attorney fixaient sur lui un regard froid et brillant.

Sous cet examen prolongé, celui-ci rougit encore et leva une main épaisse en un geste suppliant. Sa voix se fit plaintive.

— Bien sûr que je n’y attache aucune importance, Ned, mais... Vous savez, nous recevons toujours un tas de lettres de ce genre dans chaque affaire qui se présente et... enfin, lisez...

Ned Beaumont n’avait pas cessé d’examiner Farr et il continua à le regarder encore un moment avant d’accorder son attention à l’enveloppe. Celle-ci portait une adresse dactylographiée :

M. J. FARR Esq.  
District attorney  
Préfecture (*Personnel*)

Le tampon de la poste était daté du samedi précédent. L’enveloppe contenait une seule feuille de papier blanc portant trois phrases tapées à la machine, sans salutations ni signature.

« Pourquoi Paul Madvig a-t-il dérobé un des chapeaux de Taylor Henry après la mort de celui-ci ?

« Qu’est devenu le chapeau que portait Taylor Henry le jour où il a été assassiné ?

« Pourquoi l’homme qui a découvert le corps de Taylor Henry a-t-il été attaché à vos services ? »

Ned Beaumont replia la note et la glissa dans son enveloppe qu’il rejeta sur le bureau. Il lissa alternativement chaque côté de sa moustache avec l’ongle de son pouce, tout en regardant l’attorney d’un air calme. Ce fut d’une voix également placide qu’il interrogea :

— Eh bien ?

Les joues de Farr recommencèrent à danser sur ses maxillaires. Il fronça les sourcils mais ses yeux restaient

suppliants.

— Pour l'amour de Dieu, Ned, dit-il d'un ton pénétré, n'allez pas croire que je prends ça au sérieux !... on en reçoit des corbeilles entières du même genre sitôt qu'il arrive quelque chose... Je voulais vous la montrer, voilà tout.

— Tant que vous resterez dans les mêmes dispositions d'esprit, dit lentement Ned, tout ira bien. Vous en avez parlé à Paul ?

— De la lettre ? Non, elle n'est arrivée que ce matin et je ne l'ai pas encore vu.

Ned Beaumont ramassa l'enveloppe et la glissa dans la poche intérieure de son veston. L'attorney de district la suivit des yeux pendant qu'elle disparaissait dans la poche de son visiteur. Il ne fit aucune observation mais eut l'air embarrassé.

Quand il eut serré la lettre, Ned Beaumont tira d'une autre poche un de ses longs cigares tachés de vert.

— Si j'étais vous, conseilla-t-il, je ne crois pas que je lui en parlerais. Il a bien assez de choses en tête.

Avant même qu'il eût achevé, Farr acquiesça.

— Bien sûr ! Comme vous voudrez, Ned.

Après cela les deux hommes restèrent un moment silencieux. Farr s'était remis à contempler le coin de son bureau et Ned Beaumont à examiner Farr d'un air réfléchi. Le silence fut interrompu par une sonnerie étouffée émanant de dessous le bureau de l'attorney.

Farr décrocha le récepteur du téléphone et répondit :

— Oui... oui.

Sa fuyante lèvre inférieure s'avança d'un air agressif et son visage rouge se marbra de plaques livides.

— Oui ? ragea-t-il. Mettez-moi ce salaud-là en face de l'autre et si ça ne lui revient pas, allez-y carrément !... Oui... c'est ça !

Il raccrocha brutalement le récepteur et tourna vers Ned Beaumont un regard furieux.

Ned Beaumont, qui allumait son cigare, s'était interrompu. Son cigare d'une main et, de l'autre, son briquet allumé, il avança la tête entre les deux. Ses yeux étincelaient. Il se passa la pointe de la langue entre ses dents et amorça un sourire où le plaisir n'avait rien à faire.

— Des nouvelles ? interrogea-t-il d'un ton insinuant.

La voix de l'attorney de district tremblait de colère.

— C'est Boyd West, le second des deux frères qui avaient identifié Ivans. Notre conversation m'y a fait penser et j'ai envoyé quelqu'un aux renseignements. Ce nom de Dieu de fumier dit qu'il n'est plus si sûr d'avoir reconnu Ivans !

Ned Beaumont hocha la tête comme quelqu'un qui s'y attendait presque :

— Ça va changer la situation, dit-il.

— Il ne s'en sortira pas comme ça ! cria Farr. Il l'a identifié une fois et il l'identifiera devant le jury. Je le fais amener ici et quand il ressortira, il sera sage comme une image...

— Oui ! Et s'il refuse de se laisser convaincre ?

Le bureau trembla sous le poing de l'attorney de district.

— Il se laissera convaincre.

Il était visible que Ned Beaumont, lui, ne se laissait pas convaincre.

Il alluma son cigare, éteignit et rempocha son briquet, souffla une bouffée et demanda d'un ton discrètement amusé :

— Sans doute, mais en admettant qu'il s'obstine ? Supposez qu'il regarde Tim et qu'il déclare : « Je ne l'ai jamais vu... »

De nouveau, le poing de Farr ébranla le bureau.

— Il ne fera pas ça... Pas après m'être passé entre les mains ! Il se lèvera tout bonnement devant le jury pour dire : « C'est bien lui. »

L'expression d'amusement qui animait le visage de Ned Beaumont disparut et ce fut d'un ton presque las qu'il répliqua :

— Il va prétendre qu'il s'est trompé et vous le savez bien. Qu'est-ce que vous pouvez y faire ? Rien du tout, n'est-ce pas ? Votre accusation contre Tim Ivans tombe à l'eau. Vous avez trouvé le chargement de gnôle à l'endroit où il l'a laissé, mais la seule preuve que vous ayez qu'il était bien le conducteur de l'auto, c'est le témoignage des deux frères. Par conséquent, si Francis West est mort et que Boyd refuse de parler, votre réquisitoire ne tient plus debout et vous le savez aussi bien que moi.

La voix de Farr s'éleva, aiguë et furieuse :

— Si vous croyez que je vais rester là, assis sur mon...

Ned l'interrompt en agitant impatiemment son cigare.

— Assis, debout ou à bicyclette, dit-il, vous êtes lessivé. Et vous le savez.

— Vous croyez ça ? Eh bien, je suis l'attorney de district de la région et je...

Farr s'interrompit brusquement. Il se racla la gorge et avala péniblement sa salive. La lueur de colère qui embrasait son regard s'éteignit pour faire place à l'embarras et à quelque chose qui ressemblait à de la peur. Il se pencha vers Ned Beaumont par-dessus son bureau, trop inquiet pour songer à cacher son angoisse.

— Bien entendu, dit-il avec effort, si vous... si Paul... Je veux dire, s'il y a une raison quelconque pour que je ne... nous pouvons nous en tenir là.

Le sourire sans joie réapparut sur les lèvres de Ned Beaumont et ses yeux jetèrent un éclair rapide derrière la fumée de son cigare. Il secoua lentement la tête et déclara d'une voix posée dont le ton caressant était plus menaçant que ne l'eût été la colère :

— Non, Farr, il n'y a pas de raison pour ça. Pas de raison de ce genre, en tout cas... Paul a promis de faire relâcher Ivans après les élections, mais... Paul n'a jamais fait assassiner personne. D'ailleurs, même dans le cas contraire, Ivans n'est pas assez important pour qu'on fasse tuer quelqu'un pour lui. Non, Farr, il n'y a pas de raison et je ne voudrais pas que vous vous mettiez cette idée-là dans la tête.

— Pour l'amour du Ciel, Ned, comprenez-moi bien ! s'écria Farr. Il n'y a personne dans cette ville qui soit davantage pour vous et pour Paul que moi. Vous devriez le savoir. Tout ce que je voulais dire... c'est que vous pouvez toujours compter sur moi.

— C'est très bien, dit Ned Beaumont sans enthousiasme et il se leva.

Farr se leva lui aussi et fit le tour du bureau, sa grosse main rouge et suante tendue.

— Qu'est-ce qui vous presse ? demanda-t-il. Restez donc un peu ! Vous verrez comment West se comportera quand on l'amènera ici... Ou bien... il regarda sa montre, qu'est-ce que vous faites ce soir ? Voulez-vous dîner avec moi ?

— Je regrette, dit Ned Beaumont, mais je suis déjà pris. Il faut que je parte.

Il laissa Farr lui pomper le bras plusieurs fois, répondit : « Oui, entendu », à l'invitation de venir plus souvent le voir et sortit.

### III

Walter Ivans était contremaître dans une fabrique de caisses. Lorsque Ned Beaumont entra il se tenait debout devant une rangée de machines à clouer autour desquelles s'affairaient des ouvriers. Ivans l'aperçut aussitôt et, levant la main en guise de salut, descendit vers lui. Mais son visage rose et rond et ses yeux de porcelaine bleue exprimaient sensiblement moins de plaisir qu'il n'essayait d'en montrer.

— Bonjour, Walt ! dit Ned Beaumont en se détournant légèrement du côté de la porte pour éviter de donner la main au contremaître. Si nous sortions de tout ce boucan ?

Ivans répondit quelque chose qui se perdit dans le fracas du métal martelant le bois et ils se dirigèrent tous deux vers la porte par laquelle Ned Beaumont était entré.

À l'extérieur s'étendait une large plate-forme d'épaisses planches. Un escalier en bois menait au sol, vingt pieds plus bas.

Ils s'arrêtèrent sur la plate-forme et Ned Beaumont demanda :

— Tu sais que l'un des témoins à charge contre ton frère a été descendu, la nuit dernière ?

— Ou-oui, j'ai vuv-vu ça dans le jou-journal.

— Tu sais que celui qui reste n'est plus aussi sûr d'avoir reconnu Tim ? poursuivit Ned Beaumont.

— Non-on, je-je ne sa-avais pas ça, Ned.

Celui-ci insista.

— Tu sais que s'il ne peut pas l'identifier, Tim est sauvé ?

— Ou-oui.

— Ça n'a pas l'air de t'enchanter ?

Ivans s'essuya avec la manche de sa chemise.

— Mai-mais si, Ne-ed, bien sûr...

— Tu connaissais West ?... celui qui a été tué...

— Non-on, sauf qu'une fois, j'ai é-été lui-i de-mander d'y aller doucement au sujet de Tim.

Ned Beaumont lui demanda à mi-voix :

— As-tu une idée quelconque de qui peut l'avoir tué, Walt ?

Le contremaître secoua violemment la tête.

L'espace d'un instant, Ned Beaumont regarda pensivement par-dessus l'épaule droite d'Ivan. La porte ouverte sur la plate-

forme laissait arriver jusqu'à eux le bruit des cloueuses et, de l'étage inférieur, montait le ronflement des scies. Ivans respira profondément et soupira.

Lorsque les yeux de Ned Beaumont revinrent se fixer sur les yeux bleus du contremaître, sa physionomie était redevenue cordiale. Il se courba vers lui et demanda :

— Tu es paré, Walt ? Je veux dire qu'il y aura peut-être des gens pour penser que tu pourrais avoir tué West afin de sauver ton frère. As-tu...

— Je su-suis res-esté au-au Club, la nuit der-dernière, depuis huit-huit heures jus-jusqu'à deux heu-heures pa-passées ce-e matin, répliqua Walt Ivans aussi vite que son défaut de prononciation le lui permettait. Ha-arry Sloss, Be-ben Fe-ferry et Brager pou-ourront vous le di-dire.

— Eh bien, tu as de la veine, Walt ! conclut gaiement Ned Beaumont.

Tournant les talons, il descendit l'escalier de bois jusqu'à la rue. Il ne parut pas entendre le cordial « Au revoir, Ned » de Walter Ivans.

## IV

En quittant la fabrique de caisses, Ned Beaumont se rendit dans un café un peu plus loin où il téléphona. Les quatre numéros qu'il demanda furent ceux qu'il avait déjà appelés le matin. Chaque fois, il s'enquit de Paul Madvig. Ne réussissant pas à le trouver, il laissa des instructions pour que celui-ci lui téléphonât, puis il prit un taxi et rentra chez lui.

Un nouveau courrier s'était ajouté à celui qu'il avait laissé sur le guéridon près de la porte. Il accrocha son chapeau et son pardessus au portemanteau, alluma un cigare et s'assit dans le plus vaste des fauteuils en peluche rouge. La quatrième enveloppe qu'il ouvrit était identique à celle que l'attorney de district lui avait montrée. La feuille de papier qu'elle contenait portait les trois questions dactylographiées sans salutations ni signature :

« Avez-vous trouvé le corps de Taylor Henry après sa mort ou étiez-vous présent lorsqu'on l'a tué ?

« Pourquoi n'avez-vous pas signalé sa mort à la police aussitôt après avoir découvert son corps ?

« Pensez-vous donc pouvoir sauver le coupable en forgeant des preuves contre les innocents ? »

Ned Beaumont cligna des yeux et fronça les sourcils en tirant violemment sur son cigare. Il compara la missive avec celle de l'attorney de district. Le papier, les caractères et la disposition des phrases étaient semblables et le cachet postal indiquait la même heure.

Soucieux, il remit chaque feuille dans son enveloppe et les glissa toutes les deux dans sa poche pour les en ressortir aussitôt et les relire. Son cigare, fumé trop vite, se consumait irrégulièrement. Avec une grimace, il le posa sur le bord de la table et se mit à tirailler nerveusement sa moustache. Ayant enfin empoché les deux lettres, il s'enfonça dans son fauteuil et considéra le plafond en se mordillant les ongles. Il se passa la main dans les cheveux, glissa un doigt entre son col et sa peau puis se redressa et sortit de nouveau les deux enveloppes de sa poche mais les remit aussitôt sans les regarder. Il se mordit la lèvre inférieure. Finalement, il se secoua d'un air impatient et se

mit à dépouiller le reste de son courrier. Il était en train de lire quand le téléphone carillonna.

Il saisit l'appareil.

— Allô, c'est Paul ?... Où es-tu ?... Combien de temps y resteras-tu ?... Oui, parfait, entre en passant. Je serai là.

Il se replongea dans son courrier.

## V

Paul Madvig arriva chez Ned Beaumont comme les cloches de la vieille église située de l'autre côté de la rue sonnaient l'Angélus.

— Ça va, Ned ? dit-il cordialement. Quand es-tu rentré ?

Un complet de tweed gris mettait en valeur sa vigoureuse prestance.

— Tard dans la matinée, répondit Ned Beaumont en lui serrant la main.

— Ça a marché comme tu voulais ?

Les lèvres de Ned Beaumont se retroussèrent en un rictus satisfait.

— J'ai eu ce que je voulais... Jusqu'au dernier sou.

— Épatant !

Madvig lança son chapeau sur une chaise et s'assit près de la cheminée.

Ned Beaumont revint à son fauteuil.

— Rien de neuf pendant mon absence ? s'enquit-il tout en prenant un verre à cocktail à demi plein posé sur la table à côté d'un shaker d'argent.

— On a arrangé l'affaire des contrats de drainage.

— Gros sacrifice ?

— Bien trop gros ! Ça sera loin de rapporter ce qu'on pouvait espérer, mais ça vaut mieux que de risquer des complications en envenimant les choses, si près des élections. Nous nous rattraperons sur les travaux de voirie, l'année prochaine, quand les arrangements de Salem Street et de Chestnut Avenue se feront.

Ned Beaumont hocha la tête en signe d'approbation. Il regardait les chevilles de son visiteur.

— Tu ne devrais pas porter des chaussettes de soie avec un complet de tweed, dit-il.

Madvig leva la jambe tout d'une pièce pour l'examiner.

— Non ? Mais j'aime le contact de la soie.

— Alors, pas de tweed. Taylor Henry est enterré ?

— Vendredi.

— Tu es allé aux funérailles ?

— Oui, fit Madvig.

Et il ajouta avec un rien d'orgueil dans la voix :

— Le sénateur y tenait.

Ned Beaumont posa son verre sur la table et s'essuya les lèvres avec un mouchoir blanc qu'il prit dans sa pochette.

— Comment va le sénateur ?

Il lança un coup d'œil oblique vers Madvig sans chercher à en dissimuler l'ironie.

Ce fut d'un ton toujours empreint d'importance que Madvig répondit :

— Il va très bien. J'ai passé tout l'après-midi avec lui.

— Chez lui ?

— Mais oui.

— Le péril blond était là ?

Une ombre passa sur le visage de Madvig.

— Janet était là, dit-il.

Tout en remettant son mouchoir dans sa poche, Ned Beaumont pouffa :

— Tiens, tiens ! On dit « Janet », maintenant ? Où en es-tu avec elle ?

Madvig avait repris tout son calme. Il répondit d'une voix égale.

— Je pense toujours l'épouser.

— Le sait-elle déjà... ? Sait-elle déjà que tes intentions sont honorables ?

— Nom d'un chien, Ned ! protesta Madvig. Combien de temps vas-tu me faire subir cet interrogatoire ?

Ned Beaumont se remit à rire, saisit le shaker, le secoua et se versa un autre cocktail. Puis, quand il se fut réinstallé dans son fauteuil, verre en main, il demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que tu penses de l'assassinat de Francis West ?

Madvig, tout d'abord surpris, se remit aussitôt et répondit :

— Oh ! tu veux dire le type qui s'est fait descendre dans Achland Avenue, la nuit dernière ?

— Oui, celui-là.

De nouveau, Madvig parut intrigué mais ce ne fut qu'une expression fugitive.

— Je ne le connaissais pas, déclara-t-il.

Ned Beaumont reprit :

— C'était un des témoins à charge contre le frère de Walter Ivans. Et maintenant, l'autre témoin, Boyd West, a le trac de témoigner, alors l'inculpation dégringole.

— Ça, c'est bath ! dit Madvig.

Mais le dernier mot n'avait pas quitté ses lèvres qu'une lueur de doute assombrissait déjà son regard. Il replia les jambes et se pencha en avant :

— Tu es inquiet ?

— Oui. J'ai même une trouille verte...

Les traits de Madvig devinrent rigides et attentifs.

— À quoi veux-tu en venir, Ned ? interrogea-t-il d'une voix brève.

Ned Beaumont vida son verre, le reposa sur la table et récita d'un ton monocorde :

— Lorsque tu m'as fait dire à Walt Ivans que tu ne pourrais pas faire libérer Tim avant les élections, il est allé confier ses

ennuis à Shad O'Rory et Shad a envoyé un de ses troupiers pour intimider les deux West. L'un d'eux n'a rien voulu savoir et ils lui ont réglé son compte.

Madvig, les sourcils froncés, objecta :

— Mais pourquoi Shad s'occupe-t-il des ennuis d'Ivans ?

Ned Beaumont, allongeant la main vers le shaker, dit d'un ton agacé :

— C'est bon, je faisais des suppositions. N'en parlons plus.

— Ne te fâche pas, Ned. Tu sais bien que tes suppositions m'intéressent. Si tu as une idée de derrière la tête, sors-la.

Ned Beaumont reposa le shaker sans se servir et déclara :

— Ça pourrait n'être qu'une supposition, après tout. Mais voici ce que je crois : tout le monde sait que Walt Ivans travaillait pour toi au Troisième District, qu'il était membre du Club et ainsi de suite, que tu ferais tout pour tirer son frère du pétrin s'il te le demandait. Eh bien, tout le monde ou, du moins, beaucoup de gens, vont se demander si tu n'aurais pas fait tirer sur les témoins à charge pour les réduire au silence. Ça sera le point de vue des gens de l'extérieur, des clubs de femmes, dont tu fais si grand cas à présent, et des citoyens respectables. Ceux de l'intérieur – qui se ficheraient pas mal que tu l'aies réellement fait – vont regarder cela sous un autre angle. Ils penseront qu'un de tes bonshommes a été obligé de s'adresser à Shad pour un coup de main et que Shad l'a aidé. Voilà la position dans laquelle Shad a réussi à te placer... Mais ce n'est peut-être pas ton avis ?

Madvig grogna, les dents serrées :

— Je sais bien qu'il ne demande que ça, le fumier !

Il avait baissé la tête et contemplait le dessin d'une feuille sur le tapis.

Ned Beaumont l'observa un instant, puis continua :

— Il y a encore un autre point de vue à considérer. Peut-être que ça n'arrivera pas, mais tu es exposé de ce côté-là, si Shad veut se donner la peine d'en profiter.

— Que veux-tu dire ? interrogea Madvig en relevant la tête.

— Walter Ivans est resté au Club jusqu'à deux heures du matin la nuit dernière. C'est trois bonnes heures de plus qu'il n'y est jamais resté. Comprends-tu ? Il se préparait un alibi... chez nous ! Suppose maintenant – et la voix de Ned Beaumont baissa d'un ton tandis que ses yeux devenaient graves – ... suppose que Shad ait manigancé les choses de manière que Walt puisse être accusé d'avoir tué West ? Vos clubs de femmes et tous les faiseurs de cancons ne manqueront pas de dire que l'alibi de Walt est une frime... et que c'est nous qui avons arrangé ça pour le mettre à l'abri des poursuites.

— Le fumier ! répéta Madvig.

Il se leva et enfonça les mains dans les poches de son pantalon.

— Je donnerais gros pour que les élections soient finies... ou alors, qu'elles ne viennent que plus tard.

— Oui, mais dans ce cas, rien de tout cela ne serait arrivé.

Madvig fit deux pas vers le centre de la pièce.

— Que le diable l'emporte !... marmotta-t-il en se plantant, le sourcil froncé, devant le téléphone posé sur une console.

Sa vaste poitrine se soulevait et s'abaissait violemment. Sans regarder Ned Beaumont, il jeta d'une voix brève :

— Trouve-moi un moyen de déjouer la combine.

Puis il fit deux pas vers le téléphone, s'arrêta et fit face à Ned :

— Non, ne t'en occupe pas, dit-il. Je crois que je vais nettoyer la ville de cette ordure de Shad. Je l'ai assez vu. Je crois même que je vais le scier immédiatement et pas plus tard que cette nuit.

— Comment vas-tu faire ? interrogea Ned Beaumont.

Madvig ricana.

— Comment ? Mais en demandant à Rainey de fermer le *Dog House* et le *Paradise Gardens* et tous les bouges de Shad ou de ses amis. Je vais les faire tous boucler cette nuit même par Rainey.

Mais Ned Beaumont fit observer d'une voix hésitante :

— Tu vas mettre Rainey dans une sale position... Ses hommes ne sont pas habitués à jouer les agents de la prohibition. Ça ne va pas leur plaire.

— Ils peuvent faire ça pour moi une fois par hasard, on sera encore en compte...

— Peut-être... (La voix et le visage de Ned Beaumont exprimaient le doute.) Mais c'est comme si on s'amusaient à faire sauter un coffre-fort à la dynamite quand on peut l'ouvrir tranquillement avec un rossignol.

— Tu as quelque chose de mieux à proposer ?

Ned Beaumont secoua la tête.

— Rien pour l’instant... mais ça ne ferait aucun mal d’attendre un jour ou deux.

Mais Madvig secoua la tête.

— Non, dit-il, je veux agir. Ned, je ne connais rien à l’art d’ouvrir les coffres-forts, mais je sais me battre à ma manière : les deux poings en avant. Je n’ai jamais pu apprendre à boxer et la seule fois que j’ai essayé de le faire, je me suis fait rosser... Non, pas de boxe. Nous allons faire le coup du lapin à M. O’Rory.

## VI

— Par conséquent, vous n’avez pas besoin de vous en faire pour ça, conclut le petit homme maigre en ajustant ses lunettes d’écaille.

Puis il se rassit d’un air satisfait.

Son voisin de gauche, un personnage osseux à la moustache touffue et aux cheveux clairsemés, dit à celui qui se trouvait à côté de lui, également vers la gauche :

— Ça ne me paraît pas si sûr que ça, à moi.

Le maigriot se retourna et dévisagea le moustachu à travers ses lunettes.

— Non ? Dans tous les cas, Paul n’a jamais été obligé de se déranger en personne pour venir remettre les choses d’aplomb dans mon secteur...

— Oh ! fermez ça... grogna l'autre.

Madvig interpella ce dernier :

— Breen ? Vous avez vu Parker ?

Breen répondit :

— Oui, je l'ai vu et il a dit cinq, mais je crois que nous pourrions lui tirer deux ou trois de mieux.

— Ça serait malheureux ! dit le maigriot à lunettes d'un ton dédaigneux.

Un coin de la bouche de Breen s'abaissa en un rictus sardonique.

— Oui ? Vous en avez déjà obtenu autant de quelqu'un ?

À ce moment on frappa trois coups à la grande porte de chêne. Ned Beaumont quitta la chaise qu'il chevauchait et gagna la porte. Il ne fit que l'entrebâiller.

Celui qui avait frappé était un petit homme au front bas dont les habits auraient eu besoin d'un coup de fer. Il n'entra pas dans la pièce. Il aurait voulu parler à mi-voix, mais sa nervosité était telle qu'il ne put y réussir que tout le monde entendit ses paroles :

— Shad O'Rory est en bas. Il veut parler à Paul.

Ned Beaumont referma la porte et s'y adossa, regardant Paul Madvig. Des dix hommes présents, ils étaient les deux seuls à demeurer indifférents. Aucun des autres ne manifestait ouvertement son inquiétude – chez certains elle ne se révélait même que par leur soudaine rigidité – mais aucun ne respirait avec la même liberté qu'auparavant.

Feignant d'ignorer que la répétition était superflue, Ned Beaumont annonça :

— Shad O'Rory voudrait te voir. Il est en bas.

Madvig consulta sa montre.

— Dis-lui que je suis occupé mais que s'il veut attendre un peu, je le verrai dans un instant.

Ned Beaumont opina et ouvrit la porte.

— Dites-lui que Paul est occupé mais que s'il veut attendre un peu, Paul le recevra.

Il ferma la porte.

Madvig était en train de questionner un homme au visage jaune et anguleux sur leurs chances de gagner des voix de l'autre côté de Chestnut Street. L'homme au visage jaune répondit qu'ils en obtiendraient sûrement davantage que la dernière fois, « bougrement plus ! » mais pas assez pour inquiéter l'adversaire. Tout en parlant, son regard ne cessait de glisser vers la porte.

Ned Beaumont, qui avait réenfourché sa chaise, fumait un cigare près de la fenêtre.

Madvig s'adressa alors à un autre et lui posa une question relative à la cotisation électorale d'un nommé Hartwick. L'interpellé réussit à ne pas regarder la porte mais ses réponses manquaient de cohérence.

Ni le flegme de Madvig et de Ned Beaumont, ni l'application avec laquelle ils se consacraient au problème électoral ne purent dissiper la tension qui s'était établie dans la pièce.

Au bout d'un quart d'heure, Madvig se leva.

— Eh bien, dit-il, tout ne va pas encore tout seul mais la campagne se dessine quand même. Mettez-en un bon coup et nous enlèverons le morceau.

Il alla se placer près de la porte et serra la main de chacun. Il était visible que tous avaient hâte de sortir.

Ned Beaumont avait abandonné sa chaise. Quand ils furent seuls, il interrogea Madvig :

— Je reste ici ou je te laisse seul ?

— Reste ici, dit Madvig.

Il traversa la pièce et regarda par la fenêtre la rue ensoleillée.

— Alors, c'est la bagarre ? demanda Ned Beaumont après une courte pause.

Madvig tourna le dos à la fenêtre et fit signe que oui avec la tête.

— Je ne connais pas d'autre méthode, répondit-il avec un rire... Les deux poings en avant... et les pieds à la rescousse.

Ned Beaumont allait parler lorsque le bruit d'un bouton de porte tournant l'interrompit.

L'homme poussa le battant et entra. C'était un individu d'une taille légèrement supérieure à la moyenne, de stature élégante et auquel cette élégance communiquait un air de fragilité trompeuse. Bien que ses cheveux rejetés en arrière et soigneusement lisses fussent entièrement blancs, il n'avait pas plus de trente-cinq ans. Ses yeux, d'une singulière nuance gris-bleu, étincelaient dans un visage étroit et un peu long, mais bien modelé. Il portait, sur un costume de même couleur, un pardessus

bleu foncé et sa main gantée de noir tenait un chapeau melon noir.

Le personnage qui entra sur ses talons était évidemment une brute. Il était de même taille que le précédent mais son buste très long reposait sur des jambes torses. Cette particularité jointe à ses épaules énormes et tombantes, à la longueur de ses bras épais et à la bestialité de ses traits lui donnait l'air d'un gorille. Son chapeau – un feutre gris – demeurait sur sa tête. Il ferma la porte et s'adossa aux vantaux, les mains dans les poches de son pardessus écossais à grands carreaux.

Après avoir fait cinq ou six pas dans la pièce, le premier commença par retirer ses gants puis posa son chapeau sur une chaise.

Les mains dans les poches, Madvig souriait aimablement.

— Comment allez-vous, Shad ? dit-il.

L'homme à la chevelure blanche répondit : « Très bien, Paul. Et vous-même ? » d'une voix chantante de baryton. Un léger accent irlandais colorait ses paroles.

D'un signe de tête, Madvig indiqua Ned Beaumont toujours à califourchon sur sa chaise.

— Vous vous connaissez ?

— Oui, dit O'Rory.

— Oui, dit également Ned Beaumont.

Aucun des deux ne salua et Ned Beaumont resta sur sa chaise. Shad O'Rory avait fini de retirer ses gants. Il prit la parole.

— La politique est la politique, dit-il, et les affaires sont les affaires. J'ai payé jusqu'ici et je ne demande pas mieux que de continuer à payer mais je suis résolu à obtenir ce pour quoi je paie.

Sa voix à l'accent chantant exprimait une gravité aimable.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea Madvig d'un ton insouciant.

— Je veux dire que la moitié des flics de la ville font bouillir leur marmite avec ce qu'ils reçoivent de moi ou de mes amis.

Madvig s'assit à la table.

— Eh bien ? insista-t-il du même ton léger.

— J'en veux pour mon argent. Je paie pour qu'on me laisse tranquille, j'entends qu'on me laisse tranquille.

Madvig se mit à rire.

— Vous n'allez pas me dire, Shad, que vous venez vous plaindre à moi de ce que les flics vous font chanter ?

— Je viens vous dire que Doolan m'a informé la nuit dernière que l'ordre de fermer mes établissements venait directement de vous.

Madvig se mit à rire et tourna la tête vers Ned Beaumont.

— Qu'est-ce que tu en dis, Ned ?

Ce dernier eut un mince sourire mais ne répondit rien.

Madvig continua :

— Savez-vous ce que j'en dis, moi ? Je pense que le capitaine Doolan est surmené et qu'on devrait bien lui accorder un congé illimité. Songez à me le rappeler.

O'Rory reprit :

— Paul, j'ai payé pour être protégé et je veux le rester. Les affaires sont les affaires et la politique est la politique ; ne les mélangeons pas.

— Si, dit Madvig.

Le regard bleu de Shad O'Rory se fit lointain. Il eut un sourire mélancolique. La même mélancolie résonna dans sa voix lorsqu'il dit :

— Il y aura mort d'hommes.

Les yeux bleus de Madvig devinrent opaques. Il répondit d'une voix sans inflexion :

— Il y aura mort d'hommes si vous poussez les choses jusque-là.

L'homme aux cheveux blancs hocha la tête.

— J'y serai obligé, remarqua-t-il avec une nuance de regret. Je suis trop grand pour me laisser faire par vous, maintenant.

Madvig se carra dans sa chaise et croisa ses jambes étendues. Son ton dénotait l'indifférence. Il répliqua :

— Peut-être ne vous laisserez-vous pas faire sans résister, mais vous mettez les pouces.

Il fit une pause puis déclara :

— Vous mettez déjà les pouces.

Toute mélancolie disparut du visage de Shad O'Rory. Il mit son chapeau et rajusta son faux col. Pointant vers Madvig un index long et pâle, il annonça :

— Je rouvre le *Dog House* ce soir. Je ne veux pas qu'on m'embête ! Essayez et vous vous en repentirez.

Madvig décroisa les jambes et avança la main vers le téléphone posé sur la table. Ayant obtenu le numéro de la police, il demanda le chef :

— Allô ! Rayney ?... Oui, ça va ?... Comment ?... C'est parfait. Dites donc, Rayney, on me dit que Shad O'Rory veut rouvrir sa boîte ce soir... Oui... Bouclez-la-moi si dur que ça en pète... Entendu. Au revoir.

Il reposa le téléphone et s'adressa à O'Rory :

— Comprenez-vous où vous en êtes ? Vous êtes liquidé, Shad... liquidé pour de bon.

O'Rory répliqua doucement :

— J'ai compris.

Puis il fit demi-tour, ouvrit la porte et sortit.

Le gorille qui l'accompagnait s'arrêta pour cracher sur le tapis. Après avoir lancé un regard de défi insolent à Madvig et à Ned Beaumont, il sortit à son tour.

Ned Beaumont s'essuya les paumes avec son mouchoir. Il ne répondit rien aux questions muettes dont les yeux de Madvig l'accablaient. Son regard était sombre.

Au bout d'un moment, Madvig se décida.

— Eh bien, interrogea-t-il.

— Mal joué, prononça Ned Beaumont.

Madvig se leva brusquement et se dirigea vers la fenêtre.

— Bon Dieu ! lança-t-il par-dessus son épaule, tu n'es jamais content !

Ned Beaumont abandonna sa chaise et partit vers la porte. Tournant brusquement le dos à la fenêtre, Madvig s'exclama rageusement :

— Encore un de tes bon Dieu de coups de tête !

— Oui, dit froidement Ned Beaumont.

Il sortit, descendît l'escalier, prit son chapeau et quitta le Log Cabin Club. Il se rendit à pied à la gare, à quelques rues de là, prit un billet pour New York et retint une place dans un train de nuit. Après quoi il rentra chez lui en taxi.

## VII

Une grosse femme empaquetée dans sa robe grise et un adolescent courtaud et potelé s'affairaient à remplir une malle et trois valises sous la direction de Ned Beaumont quand la sonnette de l'entrée retentit. Avec un grognement impatient, la grosse femme se redressa et alla ouvrir.

— Bonté divine, c'est M. Madvig !... s'écria-t-elle en s'effaçant. Entrez, entrez !

Madvig pénétra dans la pièce.

— Comment allez-vous, madame Duveen ? dit-il. Vous rajeunissez de jour en jour.

Son regard alla des bagages au jeune garçon.

— Hello ! Charley ! Bientôt prêt à monter sur le broyeur-concasseur ?

L'adolescent sourit d'un air confus et répondit :

— Bonjour, monsieur Madvig.

Le sourire de Madvig se posa sur Ned Beaumont :

— On part en voyage ?

Ned Beaumont sourit poliment.

— Oui.

Le grand jeune homme blond jeta un coup d'œil circulaire aux valises, à la malle, au linge empilé sur des chaises et aux tiroirs ouverts. La grosse femme et le gamin s'étaient remis au travail. Ayant découvert dans une pile deux chemises un peu fanées, Ned Beaumont les mit de côté.

Madvig questionna :

— Tu as une demi-heure à perdre, Ned ?

— J'ai tout mon temps.

— Alors prends ton chapeau, dit Madvig.

Ned Beaumont enfila son manteau et prit son feutre.

— Empilez-en le plus possible là-dedans, dit-il en se tournant vers la grosse femme.

Madvig avait déjà gagné la porte.

— Ce qui restera, continua Ned Beaumont, vous le ferez suivre.

Les deux hommes descendirent et s'acheminèrent jusqu'au prochain coin de rue. Madvig rompit les chiens :

— Où vas-tu, Ned ?

— New York.

Ils pénétrèrent dans une ruelle.

Madvig insista.

— Pour de bon ?

— Oui, je pars pour de bon.

Poussant une porte verte qui s'ouvrait dans le mur de derrière d'un bâtiment en briques rouges, ils enfilèrent un couloir pour arriver à une autre porte donnant accès à un bar où buvaient une demi-douzaine d'hommes. Ils échangèrent des saluts avec le barman et un trio de consommateurs et passèrent dans une petite pièce vide, garnie de quatre tables. Ils prirent place à l'une d'elles.

Le barman passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Bière, comme d'habitude, messieurs ?

— Oui, dit Madvig.

Et lorsque la tête du barman eut disparu :

— Pourquoi ?

— J'en ai assez des salades de bourgade, déclara Ned Beaumont.

— C'est de moi que tu parles ?

Ned Beaumont ne répondit pas.

Madvig demeura silencieux pendant un instant. Puis il poussa un soupir et remarqua :

— C'est un foutu moment pour me laisser tomber...

Le barman entra, portant deux chopes de bière blonde et une assiette de bretzels. Quand il eut refermé la porte derrière lui, Madvig s'exclama :

— Bon Dieu ! C'est difficile de s'entendre avec toi, Ned.

Ned Beaumont secoua la tête.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

Il porta sa chope jusqu'à ses lèvres et but une gorgée. Madvig émiettait un bretzel.

— Tu es réellement décidé à partir, Ned ? Interrogea-t-il.

— Je pars.

Madvig laissa tomber le bretzel sur la table et sortit un carnet de chèques de sa poche, un stylo d'une autre poche ; il remplit un chèque puis, ayant détaché la feuille du carnet, il l'agita pour faire sécher l'encre et la posa devant Ned Beaumont.

Celui-ci regarda le chèque, secoua la tête et dit sans lever les yeux :

— Je n'ai pas besoin d'argent et tu ne me dois rien.

— Ce n'est pas mon avis, dit Madvig. Je te dois plus que ça, Ned. Tu me feras plaisir en acceptant.

Ned Beaumont inclina la tête, plia le chèque et le mit dans sa poche.

— Bon. Merci.

Madvig but, mangea un bretzel, recommença à boire, posa sa chope sur la table et reprit :

— Tu as quelque chose sur le cœur ? Il y a quelque chose qui cloche, à part ce qui s'est passé au Club, cet après-midi ?

— Ne me parle pas comme ça, dit froidement Ned Beaumont, je ne le permets à personne.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai encore dit, Ned ?

Celui-ci ne répondit pas.

Madvig but à nouveau.

— Ça ne te dérangerait pas de me dire pourquoi tu penses que je me suis fichu dedans avec O'Rory, cet après-midi ?

— Ça ne servirait à rien.

— Dis toujours...

— Très bien, déclara Ned Beaumont, mais c'est du temps de perdu...

Il s'appuya au dossier de sa chaise, sa chope d'une main, un bretzel de l'autre.

— Shad va se défendre. Il est forcé de le faire, tu l'as acculé. Tu lui as dit qu'il était liquidé dans la ville. Maintenant il est forcé de jouer son va-tout. S'il peut te battre aux élections, il est sauvé. Si, au contraire, tu l'emportes au scrutin, il n'a plus qu'à plier bagage. Tu t'es servi de la police contre lui ; il va falloir qu'il cogne sur la police et il ne s'en privera pas. Cela signifie que vous allez avoir affaire à quelque chose qui ressemblera beaucoup à une vague de crimes. Or, tu essaies de faire réélire la municipalité et une vague de crimes – car il y a gros à parier qu'ils ne réussiront pas à la mater – n'est pas destinée à leur faire une bien fameuse publicité à la veille des élections. Ils...

— Alors, tu crois que j'aurais dû me dégonfler ? questionna Madvig en fronçant les sourcils.

— Pas du tout ! Je dis simplement que tu aurais dû lui laisser une porte de sortie, une issue. Tu n'aurais pas dû l'acculer dans une impasse.

Les rides se creusèrent sur le front de Madvig.

— Je ne comprends rien à tes méthodes de combat. C'est lui qui a commencé et tout ce que je sais, c'est que lorsqu'on tient un ennemi dans un coin on l'achève. Ce système-là m'a toujours réussi. (Il rougit légèrement.) Je ne prétends pas être un Napoléon ou rien de ce genre, Ned, mais de garçon de courses chez Packy Flood dans l'ancienne Cinquième Avenue, j'ai réussi à grimper jusqu'où je suis aujourd'hui, ce qui n'est pas mal.

Ned Beaumont qui s'était renversé sur sa chaise pour écouter, rétablit son équilibre et vida sa chope.

— Je t'avais bien dit que nous perdrons notre temps, déclara-t-il. Agis donc comme tu l'entendras et continue à croire que ce qui était bon pour la Cinquième Avenue fait encore l'affaire n'importe où.

Ce fut d'une voix qui exprimait à la fois l'orgueil blessé et une humilité véritable que Madvig s'enquit :

— Tu n'as pas grande opinion de moi comme politicien, hein, Ned ?

Le visage de Ned Beaumont s'empourpra.

— Je n'ai jamais rien dit de pareil, Paul, protesta-t-il.

— N'empêche que c'est bien à cela que ça revient ? insista Madvig.

— Non, mais je pense que pour une fois, tu t'es laissé manœuvrer. Pour commencer, les Henry t'ont enjôlé jusqu'à

soutenir le sénateur. C'était pourtant bien l'occasion d'appliquer ta tactique et d'achever un ennemi. Mais cet ennemi s'est trouvé avoir une fille et une position mondaine et...

— Ah ! ferme ça, Ned ! grogna Madvig.

Le visage de Ned se vida immédiatement de toute expression.

— Il va falloir que je parte, dit-il en se levant.

Madvig fut aussitôt debout derrière lui et lui posa une main sur l'épaule.

— Attends, Ned, dit-il.

— Ôte ta main, ordonna celui-ci sans tourner la tête.

Madvig posa son autre main sur le bras de Ned Beaumont et le força à se retourner.

— Voyons, Ned... commença-t-il.

— Lâche-moi ! répéta Ned Beaumont.

Ses lèvres serrées avaient pâli. Madvig le secoua et reprit :

— Ne fais pas l'idiot, Ned ! Toi et moi...

Le poing gauche de Ned Beaumont s'abattit sur la bouche de Madvig. Celui-ci lâcha prise et recula de deux pas. L'étonnement envahit son visage et il demeura un instant la bouche ouverte. Puis un flot de sang lui empourpra la face et il referma la bouche. Ses mâchoires se contractèrent. Il serra les poings, avança les épaules et se lança en avant.

La main de Ned Beaumont sauta aveuglément derrière lui et se referma sur l'anse d'une des chopes. Il avait incliné le corps de côté sans cesser de faire face à l'homme blond. Ses traits étaient devenus rigides, tendus, et ses joues avaient pâli. Ses

yeux bruns, luisants d'un éclat sombre, restaient fixés sur les yeux bleu foncé de Madvig. On n'entendait plus dans la pièce que le bruit de leur souffle haletant. Les bruits du bar adjacent, le bourdonnement des voix, le clapotement de l'eau, le tintement des verres ne parvenaient plus jusqu'à eux. Deux minutes s'écoulèrent avant que la main de Ned Beaumont lâchât la chope et qu'il tournât le dos à Madvig. Son visage ne changea pas d'expression mais lorsqu'il eut lâché Madvig, de furieux qu'il était, son regard devint froid et dur. Sans hâte, il fit un pas vers la porte.

D'une voix qui venait du plus profond de lui-même, Madvig appela :

— Ned !

Ned Beaumont fit halte, son visage devint plus pâle encore mais il ne se retourna pas.

— Espèce d'idiot de tête de lard..., grommela Madvig.

Ned Beaumont fit lentement demi-tour.

Madvig tendit le bras et, de sa main ouverte, donna une poussée au visage de Ned qui perdit l'équilibre et dut se rattraper à une chaise pour ne pas tomber.

— Je devrais te casser les reins, grogna Madvig sans colère.

Ned Beaumont sourit d'un air embarrassé et s'assit sur la chaise au dossier de laquelle il s'était rattrapé. Madvig se rassit en face de lui et frappa sur la table avec sa chope.

Le barman passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— De la bière, commanda Madvig.

Dans la pièce voisine le bruit des conversations avait repris, accompagné du tintement des verres.

## IV

### LE « DOG HOUSE »

#### I

Ned Beaumont était en train de prendre son petit déjeuner au lit.

— Entrez ! cria-t-il et, lorsque la porte d'entrée se fut ouverte puis refermée :

— Oui ?

Une voix rauque et basse qui provenait du salon, interrogea :

— Où êtes-vous, Ned ?

Mais avant que celui-ci pût répondre, le propriétaire de la voix pénétra dans sa chambre et déclara :

— Eh bien, vous ne vous en faites pas !

C'était un homme jeune et vigoureux dont le visage carré et hâlé s'ornait d'une grande bouche lippue au coin de laquelle pendait une cigarette. Ses petits yeux clignotants avaient un éclat joyeux.

— 'jour, Whisky, dit Ned Beaumont. Choisissez votre chaise.

Whisky Vassos regarda autour de lui.

— Vous avez un joli petit nid, constata-t-il avec admiration.

Il retira sa cigarette de sa bouche et, sans tourner la tête, s'en servit pour désigner le salon par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est que tous ces bagages ? On les met ?

Ned Beaumont prit le temps de mastiquer et d'avaler une bouchée de ses œufs brouillés avant de répondre.

— On y songe, dit-il.

— Vraiment ?

Whisky s'assit sur une chaise au pied du lit.

— Pour où ? demanda-t-il.

— New York, probablement.

— Pourquoi probablement ?

— Enfin, j'ai un biffeton pour New York.

Whisky fit tomber la cendre de sa cigarette sur le parquet, remit celle-ci dans le coin gauche de sa bouche et questionna en reniflant :

— Vous serez parti longtemps ?

Ned Beaumont interrompit son geste. Par-dessus le bord de la tasse, ses yeux jetèrent un regard pensif à son visiteur. Finalement, il déclara :

— C'est un aller simple, puis il but.

Whisky cligna des paupières jusqu'à ce que son œil gauche fût entièrement fermé et que son œil droit ne fût plus qu'une mince fente noire. Ôtant sa cigarette de sa bouche, il secoua

encore un peu de cendre sur le parquet. Sa voix éraillée se fit persuasive :

— Pourquoi ne voyez-vous pas Shad avant de partir ? suggéra-t-il.

Ned Beaumont reposa sa tasse et sourit.

— Shad et moi ne sommes pas si bons amis que le fait de partir sans lui dire au revoir puisse le peiner.

— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Ayant transféré le plateau du petit déjeuner sur la table de chevet, Ned Beaumont remonta les couvertures sous son menton et demanda :

— De quoi s'agit-il ?

— Vous et Shad pourriez vous entendre.

Ned Beaumont secoua la tête.

— J'en doute.

— Vous ne vous trompez jamais ?

— Bien sûr que si. Je ne me souviens de m'être trompé qu'une fois en 1912... Je ne sais plus à propos de quoi, par exemple.

Whisky se leva pour écraser sa cigarette dans une des soucoupes du plateau. Debout au bord du lit, à côté de la table, il insista :

— Pourquoi vous n'essayez pas, Ned ?

Ned Beaumont fronça les sourcils.

— Ce sera du temps de perdu, Whisky. Je ne crois pas que Shad et moi nous puissions arriver à nous entendre.

Whisky se suça bruyamment une dent et le pli amer de sa bouche tombante donnait au geste une signification ironique.

— Shad pense que si, déclara-t-il.

Ned Beaumont leva les sourcils.

— Vraiment ? C'est lui qui vous a envoyé ici ?

— Évidemment ! s'écria Whisky. Vous ne pensez pas que je vous parlerais comme je le fais sans ça ?

— Pourquoi ? reprit Ned Beaumont d'un ton indifférent.

— Parce qu'il a pensé que vous pourriez travailler ensemble...

— Je veux dire, expliqua Ned Beaumont : pourquoi a-t-il pensé que je voudrais travailler avec lui ?

Whisky Vassos fit une grimace dédaigneuse.

— Vous essayez de me faire marcher, hein ?

— Non.

— Alors, bon Dieu, vous devez bien penser que tout le monde en ville sait que vous avez vidé votre sac avec Paul, chez Rip Carson, hier.

Ned Beaumont hocha la tête.

— Ah, c'est donc ça ! dit-il comme se parlant à lui-même.

— C'est ça, confirma l'individu à la voix éraillée, et Shad a appris que vous vous étiez disputés parce que vous trouviez que Paul n'aurait pas dû faire fermer ses boîtes. En ce moment, vous

seriez plutôt dans les petits papiers de Shad si vous saviez y faire.

— Je me demande, déclara Ned Beaumont d'un ton méditatif, si je ne ferais pas tout aussi bien de retourner à New York...

— Réfléchissez, conseilla Whisky, la voix rauque. La capitale n'aura pas changé de place après les élections. Attendez encore un peu... Vous savez que Shad est plein aux as et qu'il les lâche dur pour battre Madvig. Restez ici et prenez votre part du gâteau.

— Après tout, dit lentement Ned Beaumont, il n'y aurait pas d'inconvénient à ce que je le voie.

— Vous aurez même bougrement raison ! approuva Whisky d'un ton jovial. Habillez-vous et allons-y tout de suite.

## II

Shad O'Rory se leva et s'inclina courtoisement.

— Content de vous voir, Beaumont. Posez vos affaires n'importe où.

Il n'avait pas tendu la main à son visiteur.

Ned Beaumont répondit : « Bonjour », et commença à enlever son pardessus.

Whisky était resté sur le seuil.

— Eh bien, les gars, dit-il de la porte, je vous reverrai plus tard.

— C'est ça, répondit O'Rory.

Whisky se retira.

Ned Beaumont avait déposé son pardessus et son chapeau sur le bras d'un canapé et s'assit à côté. Le regard qu'il dirigea vers O'Rory n'exprimait rien.

O'Rory avait repris son siège : un fauteuil bas et profond, tendu d'étoffe lie-de-vin et rehaussé de dorures. Il croisa les jambes et ses mains aux doigts entrelacés se joignirent sur son genou. Il baissa la tête et son visage aux traits fins s'inclina sur sa poitrine, de sorte que ses yeux gris-bleu dardaient sur Ned Beaumont un regard à ras des sourcils. Puis il articula de sa voix plaisamment modulée d'Irlandais :

— Je vous dois des remerciements pour avoir essayé de persuader Paul que...

— Non, coupa Ned Beaumont.

— Non ? répéta interrogativement O'Rory.

— Non. Je marchais encore avec lui à ce moment-là et ce que j'en disais était dans son intérêt. J'estimais qu'il faisait une gaffe.

O'Rory sourit doucement.

— Il s'en apercevra avant longtemps, confirma-t-il.

Il y eut un silence. À moitié enfoui dans son fauteuil, O'Rory souriait à Ned Beaumont qui fixait sur lui un regard sans expression. Ce fut O'Rory qui rompit le silence.

— Qu'est-ce que Whisky vous a dit, au juste ?

— Pas grand-chose. Que vous vouliez me voir.

— Il ne vous a dit que la vérité, dit O'Rory.

Il décroisa les mains et, de ses longs doigts fuselés, se caressa les phalanges.

— C'est vrai que vous avez rompu pour de bon avec Paul ?

— Je croyais que vous le saviez, répondit Ned Beaumont. Je croyais même que c'était à cause de cela que vous m'aviez fait appeler.

— Je l'ai entendu dire, précisa O'Rory, ce n'est pas la même chose. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, maintenant ?

— J'ai un billet pour New York en poche et mes bagages sont prêts.

O'Rory leva une main et la passa dans sa chevelure blanche et lisse.

— Vous veniez de New York, en arrivant ici, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais dit à personne d'où je venais.

O'Rory cessa de se caresser les cheveux et fit un petit geste de protestation.

— Vous ne pensez pas que je sois homme à m'inquiéter de l'endroit d'où viennent les gens ?

Ned Beaumont ne répondit rien.

L'homme à la chevelure blanche reprit :

— Mais ce qui m'intéresse, c'est où vous allez. Et si les choses s'arrangent comme je voudrais, vous ne retournerez pas à New York avant un bon bout de temps. Vous n'avez jamais pensé que vous pourriez encore vous faire une jolie situation ici ?

— Non, dit Ned Beaumont... C'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Whisky.

— Et maintenant ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je n'en sais rien. J'attends ce que vous avez à me dire.

De nouveau, la main d'O'Rory lissa ses cheveux. Ses yeux bleus luisaient de cordialité et d'astuce. Il demanda :

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cette ville ?

— Quinze mois.

— Et depuis combien de temps êtes-vous en cheville avec Paul ?

— Un an.

O'Rory hocha la tête.

— Vous devra savoir pas mal de choses sur mon compte, remarqua-t-il.

— Oui, pas mal.

O'Rory poursuivit :

— Ça pourrait me servir.

— Faites votre proposition, repartit Ned Beaumont d'une voix égale.

O'Rory se leva et gagna la porte opposée à celle par laquelle Ned Beaumont était entré. Il l'ouvrit, un énorme bouledogue déambula dans la pièce. O'Rory revint s'asseoir. Le chien s'était aussitôt couché au pied du fauteuil lie-de-vin et or, ses yeux mornes tournés vers son maître.

O'Rory déclara :

— La première chose que je peux vous offrir, c'est une occasion de rendre à Paul la monnaie de sa pièce.

— Ça ne compte pas, répondit Ned Beaumont.

— Ça ne compte pas ?

— Non, en ce qui me concerne, nous sommes quittes.

O'Rory leva la tête et interrogea doucement :

— Et vous ne voulez rien faire contre lui, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais dit ça, répliqua Ned Beaumont avec un peu d'impatience. Ça m'est égal de marcher contre lui, et dans ce cas, je me charge de lui causer des ennuis... tout seul. Je ne veux pas que vous croyiez me rendre service en m'y aidant.

O'Rory hocha la tête en signe d'approbation.

— D'accord... pourvu qu'il déraille. Pourquoi a-t-il descendu le jeune Henry ?

Ned Beaumont se mit à rire.

— Tout doux... vous ne m'avez pas encore fait de proposition. Il est beau, votre bouledogue. Quel âge a-t-il ?

— Il est assez vieux ; sept ans.

O'Rory tendit la jambe et caressa le museau du chien du bout du pied. Le chien remua la queue.

— Qu'est-ce que vous diriez de ça ? Après les élections, je vous installe dans la plus luxueuse maison de jeu de la ville et vous la dirigez comme vous l'entendez avec toute la protection que vous pourrez souhaiter ?

— C'est une offre en « si », remarqua Ned Beaumont d'un air excédé. *Si* vous gagnez... Mais rien ne dit que je veuille rester ici après les élections... ou même jusque-là !

Le pied dont O'Rory caressait le nez du chien s'immobilisa. Il leva de nouveau les yeux vers Ned Beaumont, sourit d'un air rêveur et dit :

— Vous ne pensez pas que nous emporterons les élections ?

Ned Beaumont sourit.

— Vous ne prendriez pas un pari à égalité là-dessus.

Souriant toujours, O'Rory posa une autre question :

— Vous ne vous en ressentez pas beaucoup pour marcher avec moi, Beaumont ?

— Non.

Ned Beaumont se leva et prit son chapeau.

De toute façon, l'idée n'est pas de moi.

Sa voix, comme son visage, n'exprimait qu'une indifférence polie.

— J'avais d'ailleurs dit à Whisky que ce serait du temps de perdu.

Il tendit la main vers son pardessus.

— Asseyez-vous, dit l'homme à la chevelure blanche, on peut toujours parler, non ? Peut-être arriverons-nous quand même à nous entendre.

Ned Beaumont hésita, haussa imperceptiblement les épaules, retira son chapeau, le plaça sur son pardessus resté sur le canapé et s'assit à côté. O'Rory reprit :

— Je vous donnerai dix sacs tout de suite si vous marchez avec moi et dix sacs le soir des élections si nous battons Paul...

Et je maintiens mon offre de vous installer dans une maison de jeu.

Ned Beaumont pinça les lèvres et, fronçant les sourcils, jeta un regard mauvais à O'Rory.

— Naturellement, vous voulez que je dégoise sur lui ?

— Je veux que vous alliez à l'*Observer* et que vous leur racontiez tout ce que vous savez de ses combines ; les contrats de voirie, les tenants et aboutissants du meurtre de Taylor Henry. Cette salade de l'année dernière, je veux dire l'affaire Shoemaker et toutes les saletés qu'il trafique avec la municipalité.

— Les contrats de voirie ne peuvent plus vous servir à rien, maintenant, dit Ned Beaumont distraitement et comme s'il pensait à autre chose. Il a renoncé à ses bénéfices pour éviter les histoires.

— Très bien, concéda O'Rory sans se démonter, mais il y a toujours l'assassinat de Taylor Henry ?

— Oui, là on le tient, répondit Ned Beaumont en fronçant les sourcils ; mais je ne sais pas si nous pourrions utiliser l'affaire Shoemaker...

Il hésita.

— ... sans me mettre dans le bain.

— Ah ! diable ! Nous ne voulons pas de ça ! s'exclama aussitôt O'Rory. Bon, nous n'en parlons plus. Qu'est-ce qu'il nous reste encore ?

— Peut-être que nous pourrions nous servir de l'affaire du prolongement des lignes de tramway et des combines avec les

municipalités de banlieue, l'année dernière. Mais il faudra faire quelques recherches d'abord.

— Nous n'y perdrons rien ni l'un ni l'autre, assura O'Rory. Je vais charger Hinkle, le reporter de *l'Observer*, de rédiger ça. Vous n'aurez qu'à lui passer les tuyaux et il arrangera les papiers. Nous commencerons par l'histoire de Taylor Henry, c'est ce qu'il y a de mieux.

Ned Beaumont lissa sa moustache avec l'ongle de son pouce.

— Possible, répondit-il.

Shad O'Rory se mit à rire.

— Vous voulez dire que je devrais d'abord commencer par vous verser les dix mille dollars ? dit-il. Il y a du vrai là-dedans.

Il se leva et traversa la pièce pour gagner la porte par laquelle il avait fait entrer le chien. Il l'ouvrit et sortit en la refermant derrière lui. Le chien n'avait pas bougé de sa place devant le fauteuil lie-de-vin et or.

Ned Beaumont alluma un cigare ; le chien tourna la tête vers lui.

O'Rory réapparut, tenant une épaisse liasse de billets de cent dollars, liés par une bande de papier brun sur laquelle on lisait \$ 10 000, à l'encre bleue. Il tapota avec la liasse sur son autre main.

— Hinkle est là. Je lui avais dit de venir.

Ned Beaumont fronça les sourcils et objecta :

— J'ai besoin d'un peu de temps pour mettre de l'ordre dans mes idées.

— Racontez les choses à Hinkle comme elles vous viendront à l'esprit. Il arrangera ça.

Ned Beaumont hocha la tête, souffla un peu de fumée et acquiesça :

— Oui, c'est faisable...

O'Rory lui tendit la liasse de billets. Ned Beaumont la prit, dit « Merci » et glissa les billets dans la poche intérieure de son veston. La liasse fit une bosse sur sa poitrine plate.

— C'est moi qui vous remercie, dit O'Rory en regagnant sa chaise.

Ned Beaumont retira son cigare de sa bouche.

— Pendant que j'y pense, il y a quelque chose que je veux vous dire. Si vous accusez Walt Ivans du meurtre de West, vous ennuierez beaucoup moins Paul que si vous laissez les choses au point où elles en sont.

O'Rory considéra curieusement Ned Beaumont avant de répondre.

— Pourquoi ? interrogea-t-il.

— Paul va lui faire sauter l'alibi qu'il s'est ménagé au Club.

— Vous voulez dire qu'il va commander à ses types d'oublier qu'Ivans était là ?

— Oui.

O'Rory fit claquer sa langue et demanda :

— Comment Paul s'est-il douté que j'allais jouer un tour à Ivans ?

— Oh ! nous avons réfléchi...

— Vous voulez dire que vous avez réfléchi ? dit-il. Paul n'est pas si astucieux.

Ned Beaumont fit une grimace modeste et questionna :

— Comment aviez-vous combiné ça ?

O'Rory gloussa.

— Nous avons envoyé cet idiot à Braywood acheter les revolvers qui ont servi.

Ses yeux gris-bleu prirent soudain un éclat dur, puis son visage se détendit et il sourit. Il reprit :

— Tout ça n'a pas beaucoup d'importance maintenant que Paul est décidé à la bagarre. Mais c'est ça qui a commencé à le monter contre moi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Ned Beaumont, mais ça devait arriver tôt ou tard. Paul estime que c'est lui qui vous a donné votre chance ici et que vous ne devriez pas essayer de lui couper l'herbe sous le pied.

O'Rory eut un sourire suave.

— C'est justement ce que je vais faire. Il peut...

La porte s'ouvrit et un homme entra, un jeune homme vêtu d'un costume gris trop large. Ses oreilles et son nez étaient trop grands. Ses cheveux, d'un châtain indécis, avaient besoin d'un coup de ciseaux et son visage plutôt malpropre semblait prématurément vieilli.

— Entrez, Hinkle, dit O'Rory. Voici Ned Beaumont. Il vous donnera tous les renseignements. Montrez-moi le papier quand il sera prêt et le premier article passera dans le numéro de demain.

Le sourire de Hinkle découvrit une rangée de dents gâtées. Il murmura une formule de politesse à l'adresse de Ned Beaumont.

Celui-ci se leva.

— Parfait, dit-il, nous allons aller chez moi et nous y mettre sans retard.

O'Rory secoua la tête.

— Ce sera mieux ici, dit-il.

Ned Beaumont, qui ramassait son manteau et son chapeau, sourit et dit :

— Je regrette, mais j'attends des coups de téléphone et j'ai des choses à faire. Prenez votre chapeau, Hinkle.

Hinkle, apeuré, resta muet et immobile.

O'Rory déclara :

— Il va falloir que vous restiez, Beaumont. Nous ne pouvons pas risquer qu'il vous arrive quelque chose. Ici, vous n'aurez rien à craindre.

Ned Beaumont lui adressa son sourire le plus aimable.

— Si c'est l'argent qui vous tourmente – il glissa la main sous sa veste et la ressortit tenant la liasse de billets – cramponnez-vous-y jusqu'à ce que je vous aie fourni les tuyaux.

— Rien ne me tourmente, dit O'Rory avec calme, mais si Paul apprend que vous êtes venu me voir, vous risquez gros et je ne veux pas qu'il vous arrive un pépin.

— Il faudra que vous courriez le risque, dit Ned Beaumont, je pars.

— Non, dit O'Rory.

— Si, dit Ned Beaumont.

Hinkle fit vivement demi-tour et sortit.

Ned Beaumont se dirigea vers la porte d'entrée. Il marchait la taille droite et sans se hâter. O'Rory dit un mot et le bouledogue couché à ses pieds se leva avec une précipitation maladroite. Passant devant Ned Beaumont, il vint se planter entre celui-ci et la porte. La tête penchée, les pattes écartées, il fixait sur l'homme le regard de ses yeux mornes.

Ned Beaumont eut un sourire mince et se retourna vers O'Rory. La liasse de billets de cent dollars apparut dans sa main. Il leva le bras.

— Vous savez où vous pouvez les coller, dit-il en lançant le paquet à O'Rory.

Lorsque le bras de Ned Beaumont retomba, le chien sauta lourdement. Ses dents se refermèrent sur son poignet. Le choc fit pivoter Ned Beaumont vers la gauche et il tomba sur un genou, laissant aller son bras à ras du sol pour diminuer le poids de la bête. Shad O'Rory se leva et gagna la porte par laquelle Hinkle était sorti. Il l'ouvrit et dit : « Entrez un instant. » Puis il s'approcha de l'endroit où Ned Beaumont, toujours à genoux, essayait de résister à la traction du chien. Le poignet de Ned Beaumont dans la gueule, le bouledogue, pattes écartées, était presque aplati sur le plancher.

Whisky et deux autres individus entrèrent. Le premier était l'espèce de gorille aux jambes torses qui avait accompagné O'Rory au Log Cabin Club, l'autre, un garçon de dix-neuf ans à la chevelure blond cendré, trapu, rose de figure et l'air morose. Ce dernier se plaça derrière Ned Beaumont, entre lui et la porte. La brute aux jambes torses posa la main droite sur le bras gauche

de Ned Beaumont, celui que le chien ne tenait pas. Whisky s'était arrêté à mi-chemin entre Ned Beaumont et l'autre porte.

— À bas ! dit O'Rory.

Le chien lâcha le bras de Ned et trottina vers son maître en remuant la queue.

Ned se releva. Il avait le visage livide et mouillé de sueur.

Il regarda sa manche déchirée et son poignet saignant. Du sang coulait sur sa main tremblante.

De sa voix chantante, O'Rory déclara :

— Vous l'avez cherché.

Le regard de Ned Beaumont quitta sa main pour se poser sur l'homme à la chevelure blanche.

— Oui, dit-il, et il en faudra plus que ça pour m'empêcher de sortir d'ici...

### III

Ned Beaumont ouvrit les yeux et poussa un gémissement...

Le jeune homme blond tourna vers lui son visage poupin et jeta :

— Ta gueule, andouille !

Le gorille s'interposa.

— Laisse-le tranquille, Rusty. Il va peut-être essayer de sortir encore et on va se marrer un peu.

Il jeta un coup d'œil complaisant à ses phalanges enflées :

— À toi de faire !

Ned Beaumont murmura quelques mots incohérents où il était question de Fedink et s'assit. Il était étendu sur un lit étroit dont on avait retiré les draps et les couvertures. Le matelas était taché de sang. Son visage enflé et écorché était barbouillé de sang. Il y avait aussi du sang sur sa manche de chemise et du sang caillé sur le poignet et la main mordus par le chien.

La pièce était une petite chambre peinte en jaune et blanc, garnie de deux chaises, d'une table, d'une commode, d'un miroir accroché au mur et de deux ou trois gravures françaises du XVII<sup>e</sup> siècle.

En face du lit, une porte entrouverte révélait en partie une salle de bain en carreaux de faïence. Une seconde porte était fermée ; il n'y avait pas de fenêtre.

Le gorille et le garçon aux joues roses jouaient aux cartes. Un tas de monnaie, une vingtaine de dollars en pièces et en billets, gisait entre eux.

Ned Beaumont fixa sur les joueurs ses yeux bruns où la haine allumait un feu sombre. Il entreprit de se lever. Ce n'était pas facile. Son bras droit pendait, inutile. Il dut pousser ses jambes hors du lit l'une après l'autre en s'aidant de sa main valide. Par deux fois il tomba sur le côté et se redressa avec peine en s'appuyant sur son bras gauche.

Une seule fois, le gorille tourna vers lui son visage basané et abandonna ses cartes pour ricaner :

— Comment ça va, p'tite tête ?

Le reste du temps les deux hommes ne firent même pas attention à lui.

Finalement, il réussit à se mettre debout près du lit, frissonnant de la tête aux pieds. S'appuyant de la main gauche sur le matelas, il s'avança jusqu'au pied du lit. Arrivé là, il se redressa tout à fait, les yeux fixés sur la porte, il s'y dirigea en titubant. Au moment de l'atteindre, il trébucha et tomba mais, d'un élan désespéré, il lança sa main gauche vers le bouton, l'agrippa et parvint à se remettre debout.

Alors le gorille posa lentement ses cartes sur la table et dit :

— C'est le moment...

Le rictus qui révélait ses dents trop blanches était si large qu'il découvrait les travaux d'art du dentiste. Il s'avança et se planta du côté de Ned Beaumont.

Celui-ci tirait le bouton de la porte.

Fléchissant ses jambes torses, la brute grommela :

— Allons-y ! et, de tout son poids, projeta son poing dans le visage de Ned.

Celui-ci rebondit contre le mur. Sa nuque le heurta la première, puis SON corps entier s'y aplatit avant de revenir en avant. Il s'effondra.

Rusty tenait toujours ses cartes. Il observa d'un ton critique mais sans aucune émotion :

— Bon Dieu, Jeff ! Tu vas le tuer...

Jeff s'esclaffa :

— Lui ? et il désigna l'homme à ses pieds en lui décochant dans les côtes une ruade bon enfant.

— Pas de danger qu'on le tue. C'est un dur, un costaud. Il adore ça.

Il se baissa, saisit à deux mains le col du veston de Ned Beaumont et le redressa.

— N'est-ce pas que tu adores ça, mon bijou ?

Maintenant d'une main Ned à genoux, il le frappa au visage de son autre poing.

Quelqu'un secoua le bouton de la porte.

— Qui est là ? cria Jeff.

— Moi, fit la voix plaisante de Shad O'Rory.

Jeff traîna Ned Beaumont un peu plus loin pour permettre à la porte de s'ouvrir. L'ayant lâché, il tira une clef de sa poche et ouvrit. O'Rory et Whisky entrèrent. Les yeux d'O'Rory allèrent de Jeff à l'homme étendu sur le plancher et finalement à Rusty. Son regard s'assombrit. Quand il ouvrit la bouche, ce fut pour demander à Rusty :

— Jeff s'est amusé à cogner pour le plaisir ?

Le garçon aux joues roses secoua la tête.

— Ce Beaumont est un fumier, dit-il d'une voix hargneuse. Chaque fois qu'il se réveille, il se relève et remet ça.

— Je ne veux pas qu'on me le tue, dit O'Rory. Pas encore, du moins...

Il abaissa son regard vers Ned Beaumont.

— Essayez de le faire revenir à lui ; je veux lui parler.

Rusty abandonna sa chaise devant la table.

— Je me demande... fit-il. Il est bien amoché.

Jeff montra plus d'optimisme.

— Bien sûr qu'on va le ramener à lui, assura-t-il. Je vais vous montrer ça. Prends-le par les pieds.

Lui-même avait saisi Ned Beaumont sous les aisselles. Ils le transportèrent dans la salle de bain et le déposèrent dans la baignoire. Jeff ouvrit simultanément le robinet d'eau froide de la baignoire et le jet froid de la douche.

— Ça va le remettre sur pied en un clin d'œil, affirma-t-il.

Cinq minutes plus tard, ils l'arrachèrent ruisselant de la baignoire et le plantèrent sur ses pieds. En effet, Ned Beaumont réussit à se tenir debout. Ils le ramenèrent dans la chambre. Assis sur une chaise, O'Rory fumait une cigarette. Whisky avait disparu.

— Mettez-le sur le lit, commanda O'Rory.

Jeff et Rusty menèrent leur prisonnier jusqu'au lit, le firent pirouetter et le jetèrent d'une secousse sur le matelas. Quand ils le lâchèrent, il retomba tout de son long. Ils le remirent sur son séant et Jeff entreprit de gifler son visage meurtri en répétant :

— Allez, guignol, réveille-toi.

— Y a pas beaucoup d'espoir ! grogna le maussade Rusty.

— Tu crois ça, repartit Jeff avec bonne humeur, et il se remit à gifler Ned Beaumont.

Celui-ci ouvrit le moins enflé de ses deux yeux.

— Beaumont ! prononça O'Rory.

Ned Beaumont releva la tête et parut regarder autour de lui, mais rien n'indiquait qu'il distinguât Shad O'Rory.

Abandonnant sa chaise, Shad vint placer son visage à quelques centimètres de celui de Beaumont.

— Vous m'entendez ? questionna-t-il.

L'œil ouvert de Ned Beaumont fixa un regard de haine sur le visage de l'homme qui l'interrogeait.

O'Rory répéta :

— C'est moi, c'est O'Rory, qui vous parle. Vous entendez ce que je dis, Beaumont ?

Avec difficulté, les lèvres boursouflées de Ned Beaumont articulèrent :

— Oui.

— Bon. Alors, écoutez-moi. Vous allez me dire tout ce que vous savez sur Paul.

Il parlait d'une voix nette, mais sans élever le ton.

— Vous croyez peut-être que non, mais vous allez le faire. Sinon, je vais vous arranger jusqu'à ce que vous vous décidiez. Vous me comprenez ?

Ned Beaumont sourit. L'aspect de son visage rendit ce sourire horrible.

— Rien à faire, articula-t-il.

O'Rory se redressa et dit :

— Allez-y !

Rusty parut hésiter, mais le simiesque Jeff écarta d'une pichenette la main levée de Ned Beaumont et le rejeta sur le lit.

— J'ai justement un petit truc à essayer, dit-il.

Empoignant les deux jambes de Ned Beaumont, il les replia sur le lit. Il se pencha ensuite sur son corps et ses mains s'affairèrent.

Le corps, les bras et les jambes de Ned se tendirent et se détendirent violemment à trois reprises et il poussa un long gémissement. Puis il demeura immobile.

Jeff se redressa et ses mains lâchèrent le corps inerte. Il respirait bruyamment. Sa bouche de singe béait. Il grommela d'un ton mi-indigné, mi-plaintif.

— Le voilà encore parti dans les pommes !

#### IV

Lorsque Ned Beaumont revint à lui, il était seul. L'électricité était allumée. Avec les mêmes difficultés que précédemment, il parvint à descendre du lit et à atteindre la porte. Elle était fermée à clé. Il tirait le bouton lorsque quelqu'un, poussant le battant, le rejeta contre le mur.

Pieds nus, vêtu d'un collant de corps et d'un caleçon, Jeff entra.

— Jamais vu un pareil phénomène, dit-il. Toujours en train de faire des blagues, alors ? Vous n'êtes pas encore fatigué d'embrasser le plancher ?

Prenant Ned Beaumont à la gorge avec la main gauche, il le frappa deux fois du poing droit en plein visage. Puis, le poussant jusqu'au lit, il l'y jeta en grommelant :

— Et fichez-nous un peu la paix, ce coup-ci !

Ned Beaumont demeura inerte, les yeux clos. Jeff sortit et referma la porte à clé derrière lui.

Aussitôt, Ned Beaumont descendit du lit et se traîna péniblement jusqu'à la porte. Il recommença à la secouer. Puis, reculant de deux pas, il se lança pour l'enfoncer mais ne put que s'y appuyer en titubant. Il poursuivit néanmoins ses tentatives jusqu'à la réapparition de Jeff.

— Je n'ai jamais rencontré un frère qui s'en ressentent autant pour se faire casser la gueule, déclara-t-il, et à qui j'aie autant de plaisir à la casser.

Il se pencha largement en arrière, balança le bras et frappa.

Incapable de bouger, Ned Beaumont resta dans la trajectoire du coup. Le poing de Jeff l'atteignit à la joue et le projeta à travers la chambre. Il resta sur le sol et, deux heures plus tard, Whisky le retrouva au même endroit.

L'ayant ranimé avec de l'eau prise dans la salle de bain, Whisky l'aida ensuite à s'étendre sur le lit.

— Réfléchissez, supplia-t-il. Ces gens-là n'ont pas de bon sens. Ils vous tueront.

L'œil atone et injecté de sang, Ned Beaumont lui lança un regard terne.

— Qu'ils le fassent..., articula-t-il avec difficulté.

Il dormit jusqu'au moment où O'Rory vint le réveiller avec Rusty et Jeff. Ils ne purent rien lui arracher sur le compte de Madvig. Ils le tirèrent du lit et le battirent jusqu'à ce qu'il perdît connaissance, puis ils le rejetèrent sur son matelas.

Quelques heures plus tard, la même scène se répéta. On ne lui avait pas apporté à manger.

Lorsqu'il revint à lui, après la dernière de ces rossées, il gagna la salle de bains à quatre pattes et aperçut, derrière le support du lavabo, une lame de rasoir de sûreté rongée de rouille. Il lui fallut dix minutes pour la déloger de l'endroit où elle était tombée, car ses doigts sans force la laissèrent plus d'une fois échapper sur le carreau lisse de la pièce avant de réussir à la saisir solidement. Il tenta de s'en servir pour se couper la gorge, mais elle lui glissa des doigts alors qu'il n'était encore parvenu qu'à se faire trois estafilades sous le menton.

Il se laissa tomber sur le carreau de porcelaine et pleura jusqu'à ce que le sommeil s'emparât de lui.

Quand il rouvrit les yeux, il sentit qu'il avait la force de se lever et le fit. S'étant plongé la tête dans l'eau froide, il en avala coup sur coup quatre verres. Il vomit et commença à grelotter de froid. Il revint dans la chambre et s'étendit sur le matelas souillé de sang mais se releva aussitôt pour regagner la salle de bains où, à quatre pattes, il rechercha la lame rouillée qu'il glissa dans la poche de son gilet. Ce faisant, ses doigts se posèrent sur son briquet. Il le sortit de sa poche et l'examina. Une lueur de ruse s'alluma dans ses yeux, une lueur où s'ajoutait quelque chose d'insensé.

Bien qu'il tremblât si fort que ses dents claquaient, il se releva et repassa dans la chambre. En apercevant le journal laissé sur la table où Jeff et le garçon aux joues roses avaient joué aux

cartes, il eut un rire discordant. Il saisit le journal, le déchira, le chiffonna et alla le poser au pied de la porte. De chacun des tiroirs de la commode, il sortit un rectangle de papier destiné à en couvrir le fond. Il leur fit subir le même sort et les joignit au tas de papier disposé près de la porte.

Avec la lame de rasoir, il pratiqua ensuite une longue fente dans l'enveloppe du matelas et, en arrachant par grandes poignées la bourre de coton dont il était rempli, la porta aussi près de la porte. Il ne tremblait plus, ne titubait plus et se servait adroitement de ses deux mains. Mais il se fatigua vite de dépecer le matelas et traîna tout ce qui restait jusqu'à la porte.

À la troisième tentative, son briquet s'alluma et il eut un rire joyeux. Il mit le feu aux débris qu'il avait préparés. Il était d'abord resté penché sur la flamme mais la fumée qui augmentait rapidement le contraignit à battre en retraite, toussant malgré lui à chaque pas. Il finit par aller dans la salle de bains et trempa une serviette dans l'eau et se couvrit le visage et la tête. Silhouette titubante rendue presque indistincte par la fumée qui emplissait la chambre. Il revint dans la pièce et trébucha contre le lit. Il s'assit à côté sur le plancher.

Ce fut là que Jeff le retrouva.

Ce dernier entra en jurant et en toussant derrière le chiffon dont il se couvrait la bouche. En s'ouvrant, la porte avait repoussé la plus grande partie du tas de débris enflammé. Jeff éparpilla le reste à coups de pied et s'approcha rapidement de Ned Beaumont. L'empoignant par le col de son veston, il le traîna hors de la pièce.

La porte franchie, Jeff, tenant toujours Ned Beaumont au collet lui fit parcourir le couloir à coups de pied dans le derrière.

Puis il le jeta dans une autre pièce dont la porte était ouverte et brailla :

— Je vais venir te dire deux mots tout à l'heure, fumier !

Ensuite, il expédia un dernier coup de pied et sortit. La porte claqua et la clé tourna dans la serrure.

Ned Beaumont dut se raccrocher à la table pour ne pas tomber. Il se redressa tant bien que mal et regarda autour de lui. La serviette qu'il portait était tombée autour de son cou comme un foulard. La pièce avait deux fenêtres. Il se dirigea vers la plus proche et essaya de la soulever. Elle était fermée. Il tira le loquet et remonta le châssis. Il faisait nuit. Il passa successivement une jambe puis l'autre par-dessus le bord de la baie et se tourna à plat ventre sur l'appui de la fenêtre.

Se laissant glisser jusqu'à ce qu'il ne fût plus suspendu que par les mains, il tâta du pied au-dessous de lui pour découvrir un point d'appui, n'en trouva pas et se laissa tomber.

## V

# L'HÔPITAL

## I

Une infirmière refaisait le pansement qui entourait le visage de Ned Beaumont.

— Où suis-je ? questionna-t-il.

— À l'hôpital Saint-Luke.

La nurse était petite avec de grands yeux marron très brillants, une voix à la fois rapide et contenue et sentait le mimosa.

— Quel jour ?

— Nous sommes lundi.

— Quel mois et quelle année ? continua-t-il.

Lorsqu'elle fronça les sourcils il se hâta d'ajouter :

— Bon, n'en parlons plus. Depuis combien de temps suis-je ici ?

— C'est le troisième jour aujourd'hui.

— Où est le téléphone ? dit-il et il tenta de s'asseoir.

— Pas de ça ! dit-elle. Vous ne pouvez pas téléphoner et il ne faut pas que vous vous agitez.

— Téléphonez vous-même, alors ! Demandez Hartford 6116 et dites à M. Madvig que j'ai besoin de lui parler tout de suite.

— M. Madvig vient tous les après-midi ici mais je ne crois pas que le docteur Tait vous laisse parler à personne. Depuis que vous êtes ici vous n'avez déjà que trop bavardé.

— Qu'est-ce que c'est, maintenant, le matin ou l'après-midi ?

— Le matin.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, dit-il. Demandez-le maintenant.

— Le docteur Tait sera ici dans un instant.

— Je n'ai que faire du docteur Tait, répliqua-t-il avec un peu d'irritation, c'est Paul Madvig que je veux.

— Vous ferez ce qu'on vous dira, trancha-t-elle. Vous allez rester couché ici bien tranquille jusqu'à l'arrivée du docteur.

Il fronça les sourcils en la regardant.

— Vous êtes une fameuse infirmière ! On ne vous a jamais appris qu'il ne fallait pas irriter les malades ?

Elle ne daigna pas lui répondre.

— Et puis vous me faites mal à la mâchoire.

— Je ne vous ferais pas mal si vous ne parliez pas, répliqua-t-elle.

Il se tint tranquille un instant puis il interrogea :

— Qu'est-ce qui est censé m'être arrivé ? Ou bien n'êtes-vous pas assez avancée dans vos études pour savoir ça ?

— Probablement une rixe de cabaret !

Mais l'infirmière ne put tenir son sérieux plus longtemps. Elle rit et conclut :

— D'abord vous ne devriez pas tant parler et ensuite vous ne pourrez voir personne avant que le docteur vous le permette.

## II

Paul Madvig arriva dès le début de l'après-midi. — Bon Dieu ! s'exclama-t-il ; je suis heureux de te voir en vie !

Il prit la main valide du malade dans les siennes.

Ned Beaumont dit :

— Je vais très bien... mais voici ce qu'il faut que tu fasses : accroche Walt Ivans et fais-le conduire à Braywood pour le confronter aux armuriers du coin. Il...

— Tu m'as déjà raconté tout ça, interrompit Madvig. C'est fait.

Le front de Ned Beaumont se plissa.

— Je te l'ai déjà dit ?

— Bien sûr... Le matin même du jour où on t'a ramassé. Ils t'ont transporté à la clinique des Premiers Secours et tu n'as pas permis qu'on te soigne avant de m'avoir vu. Je suis venu et tu m'as tout dit sur Ivans et Braywood avant de perdre connaissance.

— Je ne me souviens de rien. Tu les as fait coffrer ?

— J'ai possédé les Ivans et, après avoir été identifié à Braywood, Walt s'est décidé à parler. Le grand jury a lancé un mandat contre Jeff Gardner et deux mandats contre inconnus, mais nous ne pourrons pas faire inculper Shad. C'est à Gardner qu'Ivans a eu affaire. Naturellement, tout le monde sait qu'il ne fait rien sans l'ordre de Shad, mais pour le prouver, c'est une autre paire de manches.

— Jeff, c'est le type à la gueule de singe, n'est-ce pas ? Est-ce qu'ils l'ont coffré ?

— Non. Shad a dû l'obliger à se planquer quelque part aussitôt que tu leur as échappé. C'est bien eux qui te tenaient ?

— Oui. Dans le *Dog House*, en haut. J'y étais allé pour tendre un traquenard à Shad et c'est lui qui m'a eu.

Il fronça les sourcils.

— Je me rappelle y être allé avec Whisky Vassos, avoir été mordu par un chien et roué de coups par Jeff et un petit blond. Ensuite, il y a eu un incendie et... c'est à peu près tout. Qui m'a ramassé ? Et où ?

— Un flic t'a vu ramper à plat ventre au milieu de Colemar Street à trois heures du matin en laissant une tramée de sang derrière toi.

— J'en connais des trucs, dit Ned Beaumont.

### III

Quelqu'un ouvrit la porte avec précaution et la tête de la petite infirmière aux grands yeux apparut.

Ned Beaumont l'apostropha d'un ton renfrogné.

— Ça va... Coucou ! Mais vous ne croyez pas que vous êtes déjà un peu trop vieille pour jouer à ça ?

Elle ouvrit la porte en grand et s'arrêta sur le seuil, une main sur le battant.

— Je ne m'étonne pas qu'on vous ait cassé la figure, dit-elle. Je venais voir si vous étiez réveillé. M. Madvig est là et... — son débit de voix naturellement saccadé se précipita encore — ... et il y a une dame avec lui.

Le regard de Ned Beaumont l'examina avec une curiosité un peu moqueuse.

— Quel genre de dame, interrogea-t-il.

— C'est miss Janet Henry, répondit-elle du ton de quelqu'un qui croit révéler une nouvelle aussi agréable qu'inattendue.

Ned Beaumont tourna la tête pour dérober son visage à la nurse. Il ferma les yeux. Un coin de sa bouche frémit mais sa voix n'exprima rien de ce qu'il ressentait.

— Dites que je dors.

— Vous ne pouvez pas leur faire répondre ça, fit-elle remarquer. Ils savent que vous ne dormez pas... même s'ils ne vous ont pas entendu parler, car, si vous dormiez, je ne serais pas restée si longtemps.

Il poussa un grognement d'ennui affecté et se releva sur un coude.

— Je ferai aussi bien d'expédier cette corvée tout de suite, dit-il, elle me retomberait dessus.

L'infirmière lui jeta un regard dédaigneux et dit d'un ton sarcastique :

— Nous avons dû appeler la police pour faire circuler toutes les femmes qui voulaient vous voir.

— Ça vous va bien de dire ça, répliqua-t-il. Vous vous laissez probablement impressionner par les filles de sénateurs, mais vous n'avez jamais été pourchassée par elles comme je le suis. Des filles de sénateurs, encore des filles de sénateurs et toujours des filles de sénateurs ! Jamais de filles de députés, de filles de ministres ou de filles de conseillers municipaux pour changer un peu. Toujours des... Croyez-vous que les sénateurs soient plus prolifiques que...

— Vous n'êtes pas très drôle, jugea-t-elle, mais vous vous coiffez bien. Je vais vous les amener.

Elle quitta la pièce.

Ned Beaumont aspira profondément. Ses yeux brillèrent. Il passa la langue sur ses lèvres et les pinça en un sourire furtif mais, à l'entrée de la visiteuse, son visage reprit son expression d'indifférence polie.

Elle vint droit à son lit et dit :

— Oh ! monsieur Beaumont, j'ai été si heureuse d'apprendre que vous vous étiez si promptement rétabli, que je n'ai pas pu m'empêcher de venir.

Elle mit sa main dans la sienne et pencha son sourire vers lui. Encore que le brun de ses yeux ne fût pas d'une teinte très foncée, la clarté de son teint les faisait paraître sombres.

— De sorte que si ma visite vous est importune vous saurez que vous ne devrez pas vous en prendre à Paul. C'est moi qui l'ai obligé à m'amener.

Ned Beaumont lui retourna son sourire et répondit :

— Je suis si, si heureux que vous soyez venue. C'est terriblement gentil à vous.

Paul Madvig avait fait son entrée dans la pièce sur les talons de Janet Henry et était passé de l'autre côté du lit. Son sourire épanoui alla de l'un à l'autre.

— J'étais sûr que tu serais content, Ned ; je le lui avais dit. Comment ça va-t-il aujourd'hui ?

— Noblement. Prenez des chaises.

— Nous ne pouvons pas rester, dit l'homme blond. Il faut que je voie Me Laughlin au Grandcourt.

— Vous, mais pas moi, fit observer Janet Henry.

Elle dirigea de nouveau son sourire vers Ned Beaumont.

— Vous ne voulez pas que je reste... encore un peu ?

— Avec le plus grand plaisir..., assura Ned Beaumont.

Paul Madvig, qui avait fait le tour du lit pour approcher une chaise à la jeune fille, rayonnait.

— Voilà qui est bien, dit-il.

Quand la jeune fille se fut assise à côté du lit et que son manteau eut été disposé sur le dossier de sa chaise, Madvig jeta

un coup d'œil à sa montre et grogna :

— Il faut que je me sauve.

En secouant la main de Ned Beaumont, il s'enquit :

— Tu n'as besoin de rien ?

— Non, merci, Paul.

— Bon. Eh bien, sois sage...

L'homme blond se tourna vers Janet Henry, se ravisa et se tourna de nouveau vers Ned Beaumont :

— Jusqu'à quel point crois-tu qu'on puisse aller avec Mc Laughlin pour une première entrevue ?

Ned Beaumont haussa légèrement les épaules.

— Aussi loin que tu voudras, pourvu que tu mâches bien les mots. Il a peur des mots directs. Mais tu peux lui faire commettre un meurtre en le lui disant avec de grandes phrases comme : « S'il existait un individu nommé Smith habitant tel ou tel endroit et qu'il tombe malade ou qu'il lui arrive quelque chose dont il ne guérisse pas et que vous passiez me voir un jour tout à fait par hasard, et qu'une enveloppe à votre nom m'ait été adressée, est-ce que je suis forcé de savoir qu'elle contient cinq cents dollars ? »

Madvig secoua la tête.

— Je ne veux assassiner personne, dit-il mais nous avons absolument besoin des votes des cheminots.

Son visage s'assombrit.

— Je voudrais bien que tu sois sur pied, Ned.

— Je le serai dans un jour ou deux. As-tu lu *l'Observer*, ce matin ?

— Non.

Les yeux de Ned Beaumont fouillèrent la pièce.

— Quelqu'un l'a emporté, dit-il. La chose a paru en placard au milieu de la première page, sous le titre : *Qu'en disent les autorités de la ville ?* et contenait une liste des délits commis pendant les six dernières semaines et une liste beaucoup plus courte des arrestations opérées, pour prouver que nous avons une vague de crimes et que la police est impuissante à l'enrayer. La plus grande partie de tout ce verbiage avait évidemment trait à l'assassinat de Taylor Henry.

En entendant prononcer le nom de son frère, Janet Henry frémit et ses lèvres s'entrouvrirent en une question muette. Madvig lui jeta un coup d'œil puis regarda Ned Beaumont et lui adressa un signe d'avertissement rapide.

Indifférent à l'effet de ses paroles, Ned Beaumont continua :

— Et ils vont fort. Ils accusent la police de s'être délibérément refusée à arrêter les coupables pour permettre à un joueur bien placé dans les milieux politiques de régler son compte à un autre joueur... claire allusion au fait que j'ai suivi Despain pour récupérer mon argent. Et ils demandent ce que le sénateur Henry pense de ses nouveaux alliés qui battent monnaie sur le corps de son fils.

Le visage en feu, Madvig feignait de chercher sa montre. Il bredouilla :

— J'achèterai *l'Observer*. Il faut que je...

— De plus, continua imperturbablement Ned Beaumont, ils accusent la police de se mettre à faire des rafles dans les cabarets clandestins – après les avoir tolérés pendant des années – uniquement parce que les propriétaires se refusent à verser les énormes contributions électorales qu'on leur réclame. Voilà ce qu'ils font de ta bagarre avec Shad O'Rory. Ils finissent en promettant de publier une liste des boîtes qui continuent à fonctionner ouvertement parce que leurs propriétaires se sont exécutés.

Madvig murmura :

— Bien, bien (d'une voix précipitée, dit ;) À bientôt, à Ned et s'esquiva.

Janet Henry se pencha en avant sans bouger de sa chaise.

— Pourquoi me détestez-vous ? questionna-t-elle.

— Je ne vous déteste peut-être pas autant que vous croyez, répondit Ned Beaumont.

Elle secoua la tête.

— Vous ne m'aimez pas, je le sais.

— Il ne faut pas juger d'après mes manières, dit-il, elles sont souvent mauvaises.

— Vous ne m'aimez pas, insista-t-elle sans répondre à son sourire, et je voudrais que vous m'aimiez.

— Que je vous aime, moi ? fit-il d'un air de surprise modeste. Mais pourquoi ?

— Parce que vous êtes le meilleur ami de Paul, répliqua-t-elle.

— Paul a beaucoup d'amis. C'est un politicien.

Elle secoua la tête avec impatience.

— Vous êtes son *meilleur* ami.

Elle marqua un temps et ajouta :

— Il le pense.

— Et vous, qu'en pensez-vous ? s'enquit-il avec une gravité affectée.

— Je crois qu'il a raison, déclara-t-elle sérieusement, sinon vous ne seriez pas ici en ce moment. Vous n'auriez pas supporté tout ce que vous avez supporté pour lui si vous n'étiez pas son ami.

Les lèvres de Ned Beaumont se plissèrent en un vague sourire. Il ne répondit pas.

Quand il devint évident qu'il n'ajouterait rien, elle répéta d'un ton sérieux :

— Je voudrais tant que vous ayez de la sympathie pour moi.

Il répondit encore :

— J'en ai peut-être.

Mais elle secoua la tête tristement.

— Non, non, vous ne m'aimez pas.

Il lui sourit. Ce sourire avait quelque chose de très jeune et d'engageant. Son regard se fit timide et sa voix prit un ton de franchise nuancée de timidité.

— Je crois pouvoir vous éclairer sur ce qui vous fait croire ça, Miss Henry. C'est... Voyez-vous, Paul m'a pour ainsi dire

ramassé dans le ruisseau, il y a un an, et je me sens un peu gêné avec des gens comme vous, qui appartiennent à un autre monde que moi, c'est-à-dire à la bonne société, aux gens dont on voit la photographie dans les rubriques mondaines... et vous prenez cette... heu... gaucherie... pour de l'hostilité, ce qui est une grande erreur.

Elle se leva et prononça d'une voix sans colère :

— Vous vous moquez de moi.

Lorsqu'elle fut partie, Ned Beaumont resta allongé sur le dos, absorbé dans la contemplation du plafond, jusqu'au retour de l'infirmière.

— Qu'est-ce que vous avez encore fait ? interrogea celle-ci.

Ned Beaumont souleva sa tête pour lui jeter un regard maussade et ne répondit pas.

— Quand elle est sortie de cette chambre, poursuivit-elle, elle était si près de pleurer que c'était tout comme.

La tête de Ned Beaumont retomba sur l'oreiller.

— Il faut que je sois bien malade, commenta-t-il. D'habitude les filles de sénateurs qui viennent me voir pleurent pour de bon en s'en allant.

#### IV

De taille moyenne, jeune et élégamment vêtu, un homme entra. Il avait un visage fin et brun, plutôt agréable.

Ned Beaumont s'assit dans son lit et dit :

— 'lo Jack !

— Vous n'avez pas l'air aussi amoché que je le craignais, constata celui-ci en s'avançant jusqu'à côté du lit.

— La carcasse est toujours entière. Prenez une chaise.

Jack s'assit et tira de sa poche un paquet de cigarettes.

— J'ai un autre travail pour vous, annonça Ned Beaumont.

Il glissa la main sous ses oreillers et en retira une enveloppe.

Avant de prendre l'enveloppe, Jack alluma sa cigarette. L'enveloppe était une enveloppe ordinaire, adressée à Ned Beaumont à l'hôpital Saint-Luke. Elle portait le timbre du bureau de poste voisin, daté de deux jours auparavant. Son contenu était une simple feuille de papier dactylographiée que Jack sortit et lut :

« Que savez-vous sur Paul Madvig que Shad O'Rory ait été désireux d'apprendre ?

« Serait-ce quelque chose de relatif à l'assassinat de Taylor Henry ?

« Sinon pourquoi avez-vous préféré la torture à la révélation du secret ?

Jack replia soigneusement la feuille de papier et la remit dans l'enveloppe avant de relever la tête.

— Qu'est-ce que ça signifie ? interrogea-t-il.

— Rien que je sache. Je voudrais que vous découvriez qui a écrit ça.

Jack inclina la tête en signe d'assentiment. Il montra l'enveloppe.

— Je la garde ? fit-il.

— Oui.

Jack glissa l'enveloppe dans sa poche.

— Avez-vous une idée ?

— Pas la moindre.

Les yeux de Jack se fixèrent sur le bout allumé de sa cigarette.

— Ça va être plutôt duraille, finit-il par dire.

— Je le sais, acquiesça Ned Beaumont. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y en a eu pas mal d'autres toutes ces dernières semaines. C'est ma troisième et je sais que Farr en a reçu au moins une. D'autres personnes peuvent en avoir reçu aussi.

— Peut-on voir les autres ?

Ned Beaumont secoua la tête.

— C'est la seule que j'aie gardée. D'ailleurs elles se ressemblent toutes beaucoup... même papier, même encre, mêmes caractères et trois questions dans chacune, toujours sur le même sujet.

Le regard perspicace de Jack se posa sur Ned Beaumont.

— Oui, mais pas toujours les mêmes questions ? insista-t-il.

— Non, pas absolument, mais pas très différentes.

Jack hocha la tête et se remit à fumer.

Ned Beaumont reprit :

— Vous vous rendez naturellement compte que cela doit rester entre nous ?

— Bien entendu.

Jack retira sa cigarette de sa bouche.

— Ce « même sujet » comme vous dites, c'est le rapport de Madvig avec le meurtre ?

Ned Beaumont regarda l'élégant jeune homme brun droit dans les yeux.

— Oui, dit-il. (Puis il ajouta :) Mais ce rapport n'existe pas.

Le visage de Jack demeura impénétrable.

— Je ne vois pas très bien comment il pourrait en exister un, dit Jack en se levant.

## V

La porte s'ouvrit, découvrant une énorme corbeille de fruits derrière laquelle disparaissait l'infirmière. — Est-ce beau ? s'extasia-t-elle en la posant. Ned Beaumont hocha la tête sans conviction. L'infirmière tirait une petite enveloppe de la corbeille :

— Je parie que c'est elle qui vous l'envoie, dit-elle en tendant l'enveloppe à son malade.

— Qu'est-ce que vous pariez ? interrogea-t-il.

— Tout ce que vous voudrez...

Il secoua la tête comme si ses pires soupçons se voyaient confirmés.

— Vous avez regardé, dit-il.

— Comment ? Vous...

Elle s'interrompit en l'entendant rire mais son indignation persista.

Il sortit la carte de Janet Henry. Elle ne portait qu'un seul mot : « Acceptez ! »

Ses sourcils se froncèrent.

— Vous avez gagné, dit-il à la nurse.

Nerveusement, il tapotait la carte sur l'ongle de son pouce.

— Prenez tout ce que vous voudrez là-dedans, finit-il par dire. Il faut que j'aie l'air d'en avoir mangé.

Vers la fin de l'après-midi, il écrivit :

*Chère Miss Henry,*

*Je suis absolument comblé de tant de bonté... D'abord votre visite et ensuite les fruits. Je ne sais comment vous remercier mais j'espère être en mesure, quelque jour, de vous témoigner plus clairement ma gratitude.*

Ned Beaumont.

Lorsqu'il eut terminé, il se relut et récrivit sa réponse en se servant des mêmes mots mais en les disposant de telle sorte que la fin de la deuxième phrase devint :

*de vous témoigner quelque jour ma gratitude plus clairement.*

## VI

Ce matin-là, Ned Beaumont avait revêtu une paire de mules et une robe de chambre. Assis devant la fenêtre ouverte, il prenait son petit déjeuner en lisant *l'Observer* quand Opal Madvig entra. Pliant son journal, il le posa sur la table à côté du plateau et se leva en disant :

— 'jour, fillette ! d'un ton cordial.

Il était pâle.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir à votre retour de New York ? interrogea-t-elle d'un ton de reproche.

Elle aussi était pâle et bien que cette pâleur accentuât encore la finesse juvénile de sa peau, elle paraissait moins jeune. L'émotion assombrissait le bleu de ses yeux, mais son regard était indéchiffrable. Elle se tenait très droite, sans raideur, mais comme quelqu'un qui a plus de confiance en son propre équilibre qu'en celui des choses qui l'entourent. Dédaignant la chaise que Ned Beaumont avait avancée, pour elle, elle répéta impérieusement :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

Ned Beaumont se mit à rire. Son rire était sarcastique, mais il s'y mêlait une certaine douceur indulgente.

— Il vous va bien ce brun, dit-il.

— Oh ! Ned... assez...

— J'aime mieux ça, déclara-t-il. J'avais l'intention de passer chez vous mais... enfin... j'ai découvert que des tas de choses étaient arrivées pendant mon absence et, lorsque j'en ai eu terminé, je suis allé buter dans Shad O'Rory et après on m'a amené ici.

Il fit un geste pour indiquer la clinique.

Sa légèreté n'ébranla pas la gravité de la jeune fille.

— Est-ce qu'on va le pendre, ce Despain ?

Il se remit à rire.

— Parler sur ce ton-là ne nous mènera pas à grand-chose, observa-t-il.

Elle fronça les sourcils, mais lorsqu'elle répéta :

— Vont-ils le pendre, Ned ? ce fut avec moins de hauteur.

— Je ne crois pas, répondit-il en secouant légèrement la tête. Il se pourrait fort bien qu'il n'ait pas tué Taylor, après tout.

Elle ne témoigna d'aucune surprise.

— Vous le saviez quand vous m'avez demandé de... de vous aider à... à vous procurer une preuve contre lui ?

Il sourit d'un air peiné.

— Voyons, fillette, bien sûr que non ! Pour qui me prenez-vous ?

— Vous le saviez !

La voix et les yeux bleus de la jeune fille exprimaient une froideur méprisante.

— Tout ce que vous vouliez, continua-t-elle, c'était mettre la main sur l'argent que Despain vous devait et vous avez utilisé la mort de Taylor pour y arriver.

— Croyez ce que vous voudrez, murmura-t-il avec indifférence.

Elle fit un pas vers lui. Son menton trembla mais, presque aussitôt, son jeune visage redevint ferme et résolu.

— Savez-vous qui l'a tué ? interrogea-t-elle, son regard scrutateur fixé sur les prunelles de Ned Beaumont.

Il secoua lentement la tête.

— Et papa ?

Il cligna les paupières.

— Vous me demandez si Paul sait qui l'a tué ?

Elle frappa rageusement du pied.

— Non. Je vous demande si c'est lui qui l'a tué.

La main de Ned Beaumont lui couvrit la bouche. Il avait brusquement tourné la tête vers la porte.

Les yeux de la jeune fille s'agrandirent et s'assombrirent.

— C'est bien lui qui l'a tué ! répéta-t-elle d'une petite voix blanche où vibrait quand même la certitude.

— Non, mon petit, répliqua-t-il d'une voix doucereusement sarcastique ; il ne l'a pas tué...

Son visage altéré par un ricanement restait comme collé à celui de la jeune fille.

Elle ne recula pas.

— Si ce n'est pas lui, je voudrais bien savoir quelle importance ont mes paroles ?

Un coin de la bouche de Ned se crispa.

— Vous seriez étonnée d'apprendre combien il y a de choses que vous ne comprenez pas et ne comprendrez jamais si vous continuez à ce train-là.

Il fit un pas et enfonça ses mains dans les poches de sa robe de chambre. Les coins de sa bouche tombaient amèrement et son front était chargé de rides. Les yeux clignés, il fixait obstinément le parquet aux pieds de la jeune fille.

— Qui vous a mis ça en tête ? grommela-t-il.

Elle secoua la tête, violemment.

Il haussa les épaules.

— Personne. Je... je l'ai compris tout d'un coup.

— Quelle bêtise ! dit-il brutalement en lui jetant un regard en dessous. Avez-vous lu *l'Observer* ce matin ?

— Non.

Il l'enveloppa d'un regard sceptique et hostile. Elle rougit de colère.

— Je ne l'ai pas lu, réitéra-t-elle. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Non ?

Son ton impliquait le doute mais son regard ne doutait plus. Ses yeux étaient devenus ternes et fixes. Tout à coup, un éclair les traversa. Sortant sa main droite de la poche de sa robe de chambre, il la tendit vers elle, paume en l'air.

— Montrez-moi la lettre ! dit-il.

Ses yeux s'agrandirent.

— Quoi ?

— La lettre, répondit-il ; la lettre dactylographiée, trois questions et pas de signature...

Les yeux de la jeune fille se dérochèrent devant ceux de Ned Beaumont tandis qu'un léger embarras se lisait sur son visage.

— Comment avez-vous su ? interrogea-t-elle après un moment d'hésitation.

Puis elle ouvrit son sac à main.

— Bah ! tout le monde en a déjà reçu au moins une, dans la ville, répondit-il avec insouciance. Vous n'avez encore reçu que celle-ci ?

— Oui, répondit-elle en lui tendant un papier froissé.

Il lut :

« Êtes-vous réellement trop bête pour comprendre que votre père a tué votre amant ?

« Si vous l'avez compris, pourquoi les aidez-vous, Ned Beaumont et lui, à faire accuser du crime un innocent ?

« Savez-vous qu'en aidant ainsi votre père à égarer la justice, vous vous rendez complice de son crime ? »

Ned Beaumont fit un léger signe de tête et sourit.

— Elles se ressemblent toutes beaucoup, remarqua-t-il.

Ayant dit, il froissa la missive dans ses mains et en fit une boule qu'il jeta dans la corbeille à papiers placée auprès de la

table.

— Maintenant que vous êtes sur la liste des abonnés, ajouta-t-il, vous en recevrez probablement d'autres.

Opal Madvig se mordit les lèvres. Ses yeux bleus brillant d'un éclat froid scrutaient le visage de Ned Beaumont.

Il poursuivit :

— O'Rory est en train d'essayer de se servir de ça pour sa propagande électorale. Vous savez ce qui m'est arrivé avec lui ? Il croyait que j'avais rompu avec votre père et que, pour un peu d'argent, j'aiderais à le faire accuser du crime... Même s'il ne devait pas être condamné, cela suffirait à le faire battre au scrutin... Mais je n'ai pas marché.

Les yeux de la jeune fille ne clignèrent même pas.

— Pourquoi vous êtes-vous disputé avec papa ? interrogea-t-elle.

Il répondit doucement :

— Ça ne regarde que nous, fillette, à supposer que ce soit vrai.

— Vous vous êtes disputés chez Carson, répliqua-t-elle.

Elle pinça les lèvres puis reprit hardiment :

— Vous vous êtes disputé avec lui quand vous, vous avez découvert qu'il avait... qu'il avait tué Taylor.

Il ricana :

— Je ne le savais donc pas déjà ?

Elle n'accorda aucune attention à sa réponse ironique.

— Pourquoi m'avez-vous demandé si j'avais lu l'Observer ? poursuivit-elle. Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

— Toujours le même genre de sottises, répondit-il calmement. Si vous voulez le lire, il est là sur la table. Et il y en aura bien d'autres avant la fin des élections. C'est une campagne de ce genre, cette fois. C'est un joli service que vous allez rendre à votre père en avalant...

Il s'interrompit avec un geste de colère, car elle ne l'écoutait plus.

S'étant approchée de la table, Opal Madvig y avait ramassé le journal que Ned Beaumont avait posé à son entrée. Il sourit aimablement à son dos tourné.

— C'est en première page : « Lettre ouverte au Maire... », indiqua-t-il.

Dès qu'elle eut commencé à lire, elle se mit à trembler. Ses genoux, ses mains et sa bouche étaient saisis d'un frisson si violent que Ned Beaumont fronça anxieusement les sourcils. Mais lorsqu'elle eut posé le journal, son corps et son visage avaient repris une rigidité absolue. Elle se retourna vers lui et lui dit d'une voix étouffée :

— Ils n'oseraient pas dire des choses pareilles s'ils n'en étaient pas sûrs.

— Ce n'est rien à côté de ce qu'ils diront avant la fin des élections, grasseya-t-il négligemment.

Une colère mal contenue brillait dans ses yeux, mais quelque chose paraissait l'avoir amusé.

Elle le regarda longuement, puis se dirigea sans un mot vers la porte.

— Attendez, dit-il.

Elle s'arrêta et lui fit face. Le soutire de Ned Beaumont s'était fait tendre et persuasif. Le visage de la jeune fille était celui d'une statue peinte.

— Fillette, commença-t-il, la politique est un jeu brutal, comme il est joué cette fois-ci dans cette ville. *L'Observer* est de l'autre côté de la barricade et ils ne se soucient guère que ce qu'ils disent soit vrai pourvu que cela puisse nuire à Paul. Ils...

— Je ne vous crois pas ! coupa-t-elle. Je connais M. Mathews, sa femme était à la même école que moi, dans la classe au-dessus. Nous étions amies. Il ne publierait pas des choses pareilles sur papa si elles n'étaient pas vraies ou s'il n'avait de bonnes raisons de les croire vraies.

— Vous m'avez l'air de vous y connaître, ricana Ned Beaumont. Mathews est dans les dettes jusqu'au cou. La State Central Trust Company possède des hypothèques sur son imprimerie et jusque sur sa maison. La State Central appartient à Bill Roan et Bill Roan se présente contre Henry aux élections sénatoriales. Mathews fait ce qu'on lui dit de faire et imprime ce qu'on lui dit d'imprimer.

Opal Madvig ne répondit pas et rien sur son visage ne permit de deviner si les arguments de Ned Beaumont avaient porté.

Il continua d'un ton pressant :

— Cela – il tapota le journal sur la table – ... cela n'est rien à côté de ce qui va suivre. Ils vont brandir le cadavre de Taylor Henry jusqu'à ce qu'ils découvrent quelque chose de pire et nous lirons ce genre de boniments jusqu'à ce que les élections soient terminées. Nous ferons aussi bien d'en prendre notre parti tout de suite et, vous surtout, vous ne devriez pas vous y arrêter une

minute. Paul lui-même n'y fait guère attention. C'est un politicien et...

— C'est un assassin, dit-elle d'une voix assourdie, mais nette.

— Et sa fille est une imbécile ! répliqua-t-il avec irritation. Allez-vous cesser de faire l'idiote ?

— Mon père est un assassin, répéta-t-elle.

— Mais vous êtes folle !... Écoutez-moi bien ma petite : Votre père n'a absolument rien à voir dans l'assassinat de Taylor. Il...

— Je ne vous crois pas, prononça-t-elle gravement. Je ne vous croirai plus jamais, maintenant. Il jeta sur elle un regard sombre. Elle fit demi-tour et s'avança vers la porte.

— Attendez, dit-il encore, laissez-moi...

La porte se referma derrière elle.

## VII

Il adressa une grimace rageuse au battant de la porte, puis sa physionomie devint songeuse et triste. Son front s'était chargé de rides. Ses yeux noirs se firent aigus et méditatifs. Ses lèvres se serrèrent sous sa moustache. Il porta un doigt à sa bouche et se mit à en mordiller l'ongle. Sa respiration était régulière, mais plus profonde que d'ordinaire. Des pas retentirent derrière la porte. Il abandonna son attitude songeuse et s'avança vers la fenêtre d'un pas indolent en fredonnant *Little Lost Lady*. Les pas s'éloignèrent, il cessa aussitôt de fredonner et se pencha pour

ramasser la lettre adressée à Opal Madvig. Sans se donner la peine de défroisser le papier, il le glissa tel quel dans la poche de sa robe de chambre.

Il prit un cigare, l'alluma et l'ayant bien assuré entre ses dents, il se mit à considérer, les yeux mi-clos, la première page de *l'Observer* qui gisait sur la table.

## LETTRE OUVERTE AU MAIRE.

*Monsieur,*

*L'Observer détient en ce moment certaines informations qu'on a tout lieu de croire particulièrement importantes pour l'éclaircissement du meurtre récent de Taylor Henry.*

*Ces informations font l'objet de plusieurs procès-verbaux déposés dans le coffre-fort de l'Observer. La teneur de ces procès-verbaux est substantiellement la suivante :*

- 1. Que Paul Madvig s'est querellé avec Taylor Henry quelques mois avant la mort de celui-ci au sujet des assiduités du jeune homme envers sa fille et qu'il aurait défendu à celle-ci de le revoir ;*
- 2. Que la fille de Paul Madvig n'en a pas moins continué à rencontrer Taylor Henry dans une chambre meublée louée par lui à cet effet ;*
- 3. Qu'ils se trouvaient ensemble dans ce lieu, l'après-midi même du jour où Taylor Henry fut tué ;*
- 4. Que Paul Madvig s'est rendu le soir même chez les Henry, sans doute pour se plaindre à son père de la conduite du jeune homme ;*
- 5. Que Paul Madvig paraissait vivement irrité en quittant la*

*résidence des Henry quelques minutes avant la mort du jeune homme ;*

*6. Que Paul Madvig et Taylor Henry ont été aperçus à courte distance l'un de l'autre et à moins d'une rue du lieu où le corps de ce dernier fut trouvé quelques minutes plus tard ;*

*7. Que la police n'a pas encore mis un seul détective sur l'affaire.*

*L'Observer estime que ces choses devaient être portées à votre connaissance et que les électeurs et contribuables ne devaient pas les ignorer. L'Observer n'est au service d'aucune coterie et n'a d'autre objet que la bonne administration de la justice. L'Observer se tiendra pour heureux de remettre ces procès-verbaux ainsi que les autres informations dont il dispose, à vous ou à toute autre personne dûment qualifiée et, si une telle attitude peut être plus utile à la bonne marche de l'enquête, de s'abstenir de publier ces procès-verbaux en partie ou en totalité.*

*Mais l'Observer n'admettra pas que les informations contenues dans ces procès-verbaux soient délibérément négligées. Si les magistrats élus et appointés pour faire respecter la loi et maintenir l'ordre dans cette ville ne considèrent pas l'intérêt de ces procès-verbaux comme suffisamment grand pour fournir une base d'action, l'Observer en appellera à la juridiction suprême des citoyens de cette ville et les publiera in extenso.*

*H.K. Mathews, Directeur-Propriétaire.*

Ned Beaumont poussa un grognement méprisant et souffla un nuage de fumée sur la page du journal. Mais ses yeux restaient sombres.

## VIII

Au début de l'après-midi du même jour, la mère de Paul Madvig vint faire visite à Ned Beaumont. Il l'enlaça et l'embrassa sur les deux joues jusqu'à ce qu'elle l'eût repoussé avec une réprobation simulée.

— Allez-vous finir ! Vous êtes pire que le fox-Airedale qu'avait Paul...

— Je suis à moitié Airedale par mon père, répondit-il en passant derrière elle pour la débarrasser de son manteau de phoque.

Lissant sa robe noire, elle alla s'asseoir au pied du lit. Il posa le manteau de la vieille dame sur une chaise et revint se planter devant elle, les jambes écartées et les mains dans les poches de sa robe de chambre.

Elle l'examinait attentivement.

— Vous n'avez pas l'air trop mal en point, finit-elle par dire, mais vous n'êtes pas bien reluisant non plus. Comment vous sentez-vous ?

— Très bien ; je ne reste ici qu'à cause de la nurse.

— Ça ne me surprendrait pas, répliqua-t-elle. Mais ne restez pas devant moi à me regarder en chien de faïence ; ça me rend nerveuse. Asseyez-vous là...

Et elle tapota le lit à côté d'elle.

Il s'assit.

Elle reprit :

— Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais Paul a l'air de penser que c'est quelque chose de tout à fait grand et généreux. Pourtant, vous ne me direz pas que si vous vous étiez tenu tranquille, vous vous seriez fait mettre dans un état pareil ?

— Oh, M'man..., commença-t-il.

Elle l'interrompit d'un geste. Le regard de ses yeux bleus, aussi jeune que celui de son fils, fouilla les yeux bruns de Ned Beaumont.

— Dites-moi, Ned, ce n'est pas Paul qui a tué ce propre à rien, n'est-ce pas ?

La surprise fit écarquiller les yeux de Ned Beaumont. Il resta bouche bée.

— Non, répondit-il enfin.

— Je ne le croyais pas non plus, dit la vieille dame. Paul a toujours été un brave garçon, mais il m'est venu de vilains bruits aux oreilles et Dieu seul sait ce qui peut se passer dans votre politique. Quant à moi, je n'en ai aucune idée.

Les yeux que Ned Beaumont fixait sur le visage osseux de la vieille dame brillaient d'une surprise amusée.

— Vous pouvez me regarder avec des yeux ronds, reprit-elle, mais je n'arrive pas à savoir ce que vous faites, vous, les hommes, ou ce que vous manigancez sans même vous donner la peine de réfléchir. Vous n'étiez pas encore né que j'y avais déjà renoncé depuis longtemps.

Il posa sur son épaule une main caressante.

— Vous êtes épatante, maman, dit-il.

Elle se dégagea et fixa sur lui deux prunelles sévères et pénétrantes.

— Vous me l’auriez dit, s’il l’avait tué ?

Il secoua négativement la tête.

— Alors ? Qu’est-ce qui me dit que vous ne me mentez pas en ce moment ?

Il se mit à rire.

— Parce que, expliqua-t-il, s’il l’avait tué je vous aurais répondu : non, mais ensuite, si vous m’aviez demandé si je vous aurais dit la vérité au cas où il aurait été coupable, je vous aurais répondu : oui.

La lueur amusée disparut de ses yeux et sa voix devint âpre.

— Non, maman, il n’est pas coupable.

Il sourit du bout des lèvres.

— Ce serait quand même gentil qu’il y ait au moins une personne dans la ville, à part moi, pour croire à son innocence, et que cette personne soit justement sa mère.

## IX

Une heure après le départ de Mme Madvig, Ned Beaumont reçut un paquet contenant quatre livres et la carte de Janet Henry. Il était en train de lui écrire un mot de remerciement lorsque Jack entra.

Exhalant la fumée de sa cigarette avec ses mots, Jack annonça :

— Je crois que je tiens la vérité, mais je ne sais pas si ça vous plaira.

Ned Beaumont contempla pensivement le jeune homme et passa l'ongle de son pouce sur sa moustache.

— Comme c'est ce pourquoi je me suis assuré vos services, ça me plaira assez.

Sa voix était aussi calme que celle de Jack.

— Asseyez-vous et racontez-moi ça.

Jack s'assit soigneusement, croisa les jambes, posa son chapeau sur le plancher et regarda successivement sa cigarette et Ned Beaumont.

— On dirait que c'est la fille de Madvig qui a écrit ces lettres.

Les yeux de Ned Beaumont s'ouvrirent un peu, ses joues pâlirent brusquement et son souffle s'accéléra. Mais sa voix resta la même.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ? interrogea-t-il.

Plongeant la main dans la poche intérieure de son veston, Jack en sortit deux feuilles de papier de format semblable pliées l'une dans l'autre. Il les tendit à Ned Beaumont. Lorsque celui-ci les eut dépliées, il s'aperçut qu'elles portaient chacune trois questions dactylographiées identiquement rédigées.

— L'une de ces feuilles est celle que vous m'avez remise hier, dit Jack. Pourriez-vous la reconnaître ?

Avec lenteur, Ned Beaumont secoua négativement la tête.

— Elles sont absolument pareilles, poursuivit Jack. J'ai tapé la seconde dans le pied-à-terre que Taylor Henry avait loué pour recevoir la fille de Madvig, avec une machine Corona qui s'y trouvait et sur du papier provenant du même endroit. Autant qu'on sache, il n'existait que deux clés de cet appartement. Il en avait une et elle avait l'autre. Elle est retournée au moins deux fois là-bas depuis qu'il a été tué.

Les sourcils froncés, Ned Beaumont examinait les deux feuilles. Il hocha la tête sans répondre.

Jack alluma une nouvelle cigarette à son mégot et alla jusqu'à la table pour écraser celui-ci dans le cendrier. Puis il revint s'asseoir. Rien dans son visage ou ses manières n'indiquait qu'il prît aucun intérêt aux réactions de Ned Beaumont. Au bout d'une nouvelle minute de silence, ce dernier releva la tête et demanda :

— Comment vous êtes-vous procuré cela ?

Jack fit passer sa cigarette au coin de sa bouche où elle dansa au rythme de ses paroles.

— J'ai trouvé le tuyau dans l'*Observer* de ce matin. La police l'y avait trouvé aussi et ils y sont arrivés avant moi. Mais j'ai eu de la veine ; le flic de faction était un copain – Fred Hurley – et moyennant dix dollars, il m'a laissé fureter autant que j'ai voulu.

Ned Beaumont agita les papiers.

— La police connaît ça ?

Jack haussa les épaules.

— Je ne le leur ai pas dit. J'ai essayé de cuisiner Hurley mais il ne savait rien. On l'avait simplement posté là pour surveiller

jusqu'à ce qu'ils aient décidé de ce qu'ils allaient faire. Peut-être le savent-ils, peut-être pas.

Il fit tomber la cendre de sa cigarette.

— Je pourrais me renseigner.

— Pas d'importance. Qu'est-ce que vous avez encore trouvé ?

— Je n'ai rien cherché d'autre.

Après un rapide coup d'œil au visage indéchiffrable de Jack, Ned Beaumont se remit à examiner les deux feuillets.

— Quel genre de piaule ?

— Vingt-quatrième Rue. Numéro 13. Chambre et salle de bain ; louée sous le nom de French. La concierge prétend avoir ignoré leurs vrais noms jusqu'à la visite de la police. C'est peut-être vrai. C'est le genre d'endroit où l'on ne pose pas de questions. Elle dit qu'ils venaient souvent ; la plupart du temps l'après-midi. À sa connaissance, la jeune fille y est revenue deux fois cette semaine. Mais c'est facile d'entrer et de sortir sans être vu.

— Vous êtes sûr que c'est elle ?

Jack eut un geste évasif.

— La description colle.

Il fit une pause puis ajouta négligemment en soufflant la fumée de sa cigarette :

— C'est la seule femme que la concierge ait vue depuis qu'il a été tué.

Ned Beaumont releva la tête. Son regard était dur.

— Taylor en recevait d'autres ?

Jack répéta son geste évasif.

— La concierge n'a pas voulu me le dire. Elle a prétendu n'en rien savoir, mais, à sa manière de le dire, on peut parier qu'elle mentait.

— L'appartement ne vous a pas renseigné ?

Jack secoua la tête.

— Non. Il n'y a pas beaucoup d'affaires de femmes dans le logement... Un kimono, des objets de toilette, un pyjama et des trucs du même genre.

— Et lui, il avait beaucoup d'affaires ?

— Oh ! un costume, une paire de souliers, du linge, des pyjamas, des chaussettes et ainsi de suite.

— Pas de chapeaux ?

Jack sourit.

— Pas de chapeaux, répondit-il.

Ned Beaumont se leva et s'approcha de la fenêtre. L'obscurité était presque totale. Une douzaine de gouttes d'eau étoilèrent la vitre et une autre douzaine vinrent s'y coller pendant qu'il regardait. Il fit demi-tour et se retrouva en face de Jack.

— Merci beaucoup, dit-il lentement.

Ses yeux fixaient un regard vide sur le jeune homme.

— Je crois que j'aurai peut-être un autre travail à vous confier bientôt... peut-être cette nuit. Je vous téléphonerai.

Jack dit :

— Très bien, et sortit.

Ned Beaumont passa dans le cabinet où ses vêtements étaient rangés, les porta dans la salle de bain et les endossa. Quand il en ressortit, il trouva une nouvelle infirmière dans sa chambre ; une grande femme grasse au visage pâle et luisant.

— Comment vous êtes habillé ! s'exclama-t-elle.

— Oui, j'ai à sortir.

Une expression alarmée se mêla à l'étonnement marqué sur ses traits.

— Mais ce n'est pas possible, monsieur Beaumont ! protesta-t-elle. Il fait nuit, la pluie commence à tomber et le docteur...

— Je sais, je sais..., dit-il en la contournant pour gagner la porte.

## VI

### L' « OBSERVER »

#### I

Madame Madvig vint lui ouvrir et s'écria :

— Vous êtes fou, Ned ! Courir les rues par un temps pareil ! Vous qui ne faites que sortir de l'hôpital...

— Le taxi ne prenait pas l'eau, assura-t-il, mais son sourire manquait de conviction. Paul est là ?

— Il est sorti il y a une demi-heure à peine. Je crois qu'il est allé au club. Entrez donc.

— Opal est à la maison ? interrogea-t-il en fermant la porte.

— Non, elle est partie depuis ce matin.

Ned Beaumont fit halte à la porte du salon :

— Je ne peux pas rester, dit-il. Je file au club pour voir Paul.

Sa voix était mal assurée.

La vieille dame se retourna vivement vers lui :

— Jamais de la vie ! s'exclama-t-elle. Vous avez la tête de quelqu'un qui va avoir un accès de fièvre. Vous allez vous

asseoir ici, près du feu, et vous allez me laisser vous préparer quelque chose de chaud.

— Je ne peux pas, maman, répondit-il, j'ai autre chose à faire.

Les yeux bleus de Mme Madvig lui lancèrent un regard perçant.

— Quand avez-vous quitté l'hôpital ? interrogea-t-elle.

— J'en arrive.

Elle pinça les lèvres puis les rouvrit pour prononcer d'un ton accusateur :

— Vous en êtes sorti sans autorisation.

Une ombre voila ses prunelles bleues. Elle s'approcha de Ned et plaça son visage contre le sien. Ils étaient presque de même taille. Sa voix était rauque comme celle de quelqu'un dont la gorge est sèche et contractée.

— C'est à cause de Paul ?

L'ombre qui voilait ses yeux était devenue de la peur ; elle ajouta :

— Ou d'Opal ?

Il répondit d'une voix presque inintelligible :

— Il faut que je les voie au sujet de quelque chose.

D'un geste timide, les doigts décharnés de la vieille dame effleurèrent les joues de Ned Beaumont.

— Vous êtes un brave enfant, Ned, dit-elle.

Il passa un bras autour de ses épaules.

— Ne vous tourmentez pas, maman, ça pourrait être plus grave. Seulement, si Opal revient... retenez-la si vous pouvez.

— Vous ne pouvez pas me dire ce qu'il y a, Ned ? demanda-t-elle.

— Pas maintenant... et il vaudrait mieux ne pas leur montrer que vous savez qu'il y a quelque chose.

## II

Sous la pluie, Ned Beaumont longea vivement la rue jusqu'à la boutique d'un droguiste. Dans la cabine téléphonique, il commanda un taxi et appela successivement deux numéros pour tenter de trouver M. Mathews. Il ne put le joindre.

Il décrocha de nouveau l'appareil et demanda M. Rumsen.

— Allô, Jack ? Ici, Ned Beaumont. Occupé ?... Très bien... Voici, je voudrais savoir si la jeune Tille dont nous parlions cet après-midi est allée visiter Mathews de *l'Observer* et, au cas où elle y serait allée, ce qu'elle a fait ensuite... Oui, c'est bien ça : Hal Mathews. J'ai essayé de l'avoir au bout du fil chez lui et à son journal mais sans succès... Bon. Tâchez de vous renseigner en douce, mais vite... Non, je ne suis plus à l'hôpital, j'attendrai chez moi. Vous connaissez mon numéro ?... Oui, Jack. Parfait. Merci et téléphonez-moi aussi fréquemment que possible... Au revoir.

Il donna son adresse au chauffeur mais, quelques rues plus loin, il frappa à la glace qui le séparait de celui-ci et lui indiqua une autre destination. Peu de temps après, le taxi s'arrêtait devant

une maison aux murs grisâtres située au sommet d'une pelouse en pente douce.

— Attendez-moi.

En réponse à son coup de sonnette, la porte fut ouverte par une bonne aux cheveux rouges.

— M. Farr est-il là ?

— Je vais aller voir... Qui dois-je annoncer ?

— M. Beaumont.

L'attorney de district apparut dans le hall, les mains tendues. Son visage rouge et agressif était tout sourire et amabilité.

— C'est un véritable plaisir de vous voir, Beaumont, dit-il en se précipitant vers lui. Laissez-moi vous débarrasser de vos affaires...

Ned Beaumont secoua la tête en souriant.

— Je ne peux pas rester, s'excusa-t-il. Je suis passé vous dire bonjour en rentrant de l'hôpital.

— Tout à fait retapé ? Bravo !

— Presque, dit Ned Beaumont. Il y a du nouveau ?

— Rien de bien important. Les oiseaux qui vous ont abîmé courent toujours – ou plutôt, ils se cachent quelque part – mais nous les aurons.

Ned Beaumont tordit la bouche dubitativement :

— Je ne suis pas mort et ils ne voulaient pas me tuer ; vous pourriez tout au plus les inculper de coups et blessures. (Il posa sur Farr un œil presque somnolent :) Avez-vous reçu d'autres missives aux trois questions ?

L'attorney de district s'éclaircit la gorge :

— Hum !... oui. Maintenant que vous m'y faites penser, il m'en est parvenu une ou deux.

— Combien, exactement ? insista Ned Beaumont.

Sa voix n'exprimait qu'un intérêt poli. Un vague sourire relevait le coin de ses lèvres. Ses yeux paraissaient rieurs, mais le regard qu'il fixait sur Farr était impérieux.

L'attorney de district se racla de nouveau la gorge :

— Trois, dit-il d'un ton réticent. (Ses yeux brillèrent :) Avez-vous entendu parler de la magnifique réunion que nous...

Ned Beaumont l'interrompt :

— Toujours sur le même thème ? interrogea-t-il.

— Oh !... plus ou moins...

L'attorney de district passa la langue sur ses lèvres et une expression suppliante assombrit ses yeux.

— Comment ça ?

Les yeux de Farr glissèrent de la cravate de Ned Beaumont à son épaule gauche. Ses lèvres remuèrent vaguement, mais sans émettre aucun son.

Le sourire de Ned Beaumont était devenu franchement malicieux :

— Elles disent toujours que Paul a tué Taylor Henry ? interrogea-t-il d'un ton suave.

Farr sursauta ; son visage cramoisi pâlit jusqu'à l'orangé et, dans son énervement, il laissa son regard accrocher celui de Beaumont.

— Bon Dieu ! Ned..., haleta-t-il.

Ned Beaumont ricana :

— Vous devenez nerveux, Farr, constata-t-il d'une voix toujours suave. Vous ferez bien de vous surveiller, ou ça vous jouera un sale tour. (Sa mine devint grave :) Paul ne vous a encore rien dit ? Je veux dire au sujet de vos nerfs ?

— N-non.

Ned Beaumont sourit de nouveau :

— Peut-être qu'il ne s'en est pas encore aperçu. (Il leva le bras, jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet et reporta son regard sur Farr). Savez-vous qui écrit ces lettres ? interrogea-t-il sèchement.

L'attorney de district balbutia :

— Écoutez, Ned... Je ne... Vous savez... Ce n'est pas... et se tut.

— Eh bien ? insista Ned Beaumont.

L'attorney de district avala péniblement sa salive :

— Nous savons quelque chose, Ned, mais il est trop tôt pour en parler. Nous pouvons nous tromper. Vous savez ce que c'est...

Ned Beaumont hocha la tête. Son visage n'exprimait plus que des sentiments amicaux. Ce fut d'une voix égale, empreinte de froideur mais dénuée d'hostilité, qu'il déclara :

— Vous avez découvert l'endroit où on les a écrites et vous avez mis la main sur la machine dont on s'est servi, mais c'est tout ce que vous savez. Vous n'avez même aucune idée de la personne qui les a rédigées.

— Exactement, Ned, c'est ça même ! s'exclama Farr avec un soulagement intense.

Ned Beaumont prit la main de Farr et la secoua cordialement.

— Parfait, dit-il. Maintenant, il faut que je me sauve. En attendant, laissez-moi vous donner un conseil d'ami : allez-y doucement et assurez-vous bien d'être dans la bonne voie avant de continuer. Comme ça, vous ne risquez pas de vous tromper.

Le visage et la voix de l'attorney de district exprimèrent la plus chaude reconnaissance.

— Merci, Ned, merci !

### III

À neuf heures dix, le téléphone sonna chez Ned Beaumont. Il décrocha vivement.

— Allô !... Oui, Jack... Oui. Oui... Où ? Oui, parfait. Ce sera tout pour ce soir ; merci beaucoup.

Quand il se redressa après avoir raccroché, il souriait, les lèvres blanches. Ses yeux luisaient de résolution, ses mains tremblaient. Avant qu'il eût pu faire trois pas, le téléphone sonna de nouveau. Il hésita puis revint à l'appareil :

— Allô ?... Oh ! bonjour, Paul... Oui, j'en avais assez de jouer au malade... Rien de spécial ; j'avais envie de te voir... Non. Je crains que ce ne soit impossible ; je ne me sens pas aussi costaud que ça et je crois que je vais me coucher... Oui, demain, sûrement... Au revoir.

Il descendit l'escalier en mettant son imperméable et son chapeau. Lorsqu'il ouvrit la porte, le vent lui jeta une nappe de pluie au visage ; il dut affronter l'averse pour remonter jusqu'au garage du coin de la rue.

Dans le bureau vitré, un homme aux cheveux bruns, dégingandé, vêtu d'une salopette jadis blanche, était étendu plutôt qu'assis sur une chaise, les pieds posés sur la tablette de bois fixée au radiateur électrique. Au « 'lo, Tommy » de Ned Beaumont, il releva la tête et sourit de toutes ses dents, plus blanches encore dans la crasse qui lui barbouillait le visage.

— Joli temps, dit-il.

— Oui. Vous avez une bagnole pour moi, ce soir ? Un zinc pour me trimbaler dans les chemins de traverse.

— Bon Dieu ! s'exclama Tommy, vous avez de la veine de pouvoir choisir vos jours pour voyager ; vous auriez pu être obligé de rouler par mauvais temps... J'ai justement une Buick qui est sacrifiée.

— Elle tiendra le coup ?

— Par une nuit comme celle-ci, autant qu'une autre.

— Bon, alors faites le plein. Quel est le meilleur chemin vers Lazy Creek par ce temps-là ?

— Jusqu'où ?

Ned Beaumont examina le garagiste d'un air pensif et répondit :

— À peu près jusqu'à l'endroit où la route rejoint la rivière.

Tommy fit une grimace d'intelligence.

— Jusque chez les Mathews, alors ? questionna-t-il.

Ned Beaumont se tut.

Tommy reprit :

— Je tiens à savoir où vous allez.

— Vraiment ? Eh bien, je vais chez les Mathews. (Ned Beaumont fronça les sourcils). Cela doit rester entre nous, Tommy.

— Est-ce que vous êtes venu chez moi parce que vous saviez que je me tairais ou bien à cause du contraire ? rétorqua Tommy d'un air agressif.

— Je suis pressé, dit Ned Beaumont.

— Alors prenez la New River Road jusque chez Barton, de là vous enfilerez la route vicinale jusqu'au pont – si vous pouvez passer – et ensuite, la première route de traverse à l'est. Ça vous amènera derrière la propriété de Mathews, presque en haut de la colline. S'il fait trop mauvais pour prendre la route vicinale, vous serez obligé de continuer par la New River Road jusqu'à l'intersection pour ensuite redescendre la vieille route.

— Merci.

Comme Ned Beaumont s'installait dans la Buick, Tommy lui dit avec une indifférence affectée :

— Il y a un revolver de secours dans le tiroir.

Ned Beaumont jeta un regard surpris sur le mécano dégingandé.

— De secours, répéta-t-il.

— Bon voyage, dit Tommy.

Ned Beaumont fit claquer la portière.

## IV

La montre du tableau de bord marquait dix heures trente-deux.

Ned Beaumont éteignit les phares et descendit de la Buick avec des gestes un peu raides. Chassée par le vent, la pluie fouettait les arbres, les buissons, le sol et l'homme. Au bas de la colline, d'irrégulières taches de lumière jaune brillaient faiblement à travers les nappes de pluie et les touffes de feuillage. Frissonnant, Ned Beaumont s'efforça de fermer plus étroitement son imperméable et se dirigea vers les lumières.

Le vent et la pluie le poussaient dans le dos. Tandis qu'il avançait, sa courbature, petit à petit, l'abandonna et, bien qu'il titubât et trébuchât fréquemment dans les herbes et les ronces qui entravaient sa marche, il parvint à rester debout et à progresser vers son but.

Un chemin s'ouvrit enfin. Il le prit et, se dirigeant bien plus par le contact du sol glissant sous ses pieds et par celui des rameaux qui lui fouettaient le visage que par ses yeux, il réussit à s'y maintenir. Ce chemin l'entraîna d'abord vers la gauche d'une façon alarmante, puis, décrivant une courbe assez longue, le ramena sur le bord d'un étroit ravin où l'eau bondissait avec bruit et, de là, à la porte d'entrée du bâtiment où brillaient les lumières.

Sans hésiter, Ned Beaumont s'approcha de la porte et frappa.

Un homme grisonnant, à lunettes, lui ouvrit. Son visage était bienveillant et terne et ses yeux gris avaient quelque chose de morne. Il scruta l'obscurité extérieure d'un air inquiet. Son complet sombre paraissait neuf et de bonne qualité, mais la coupe en était quelque peu démodée. Son faux col haut et empesé avait été mouillé en plusieurs endroits par des gouttes de pluie. Tout en tenant la porte ouverte il s'effaça :

— Entrez, monsieur, et mettez-vous à l'abri, dit-il d'un ton qui, s'il n'était pas particulièrement chaleureux, était du moins aimable. Ce n'est pas une belle nuit pour être dehors, ajouta-t-il.

Ned Beaumont inclina très légèrement la tête et entra. Il se trouva dans une vaste pièce qui occupait tout le rez-de-chaussée du bâtiment. Le mobilier rustique et rare lui donnait un air de simplicité agréable. C'était à la fois une cuisine, une salle à manger et un salon.

Opal Madvig se leva d'un bond du tabouret qu'elle occupait à l'un des coins de la cheminée et fixa sur Ned Beaumont un regard froid et hostile.

Il ôta son chapeau et commença à déboutonner son imperméable. C'est à ce moment que les autres le reconnurent.

— Mais c'est Ned Beaumont ! s'exclama d'un ton incrédule l'homme qui avait ouvert la porte.

Ses yeux stupéfaits se tournèrent vers Shad O'Rory.

Celui-ci était assis au milieu de la pièce sur un siège de bois face à la cheminée. Il adressa à Ned un sourire rêveur et prononça de sa voix chaude et chantante :

— C'est bien lui, en effet. Comment allez-vous, Ned ?

Un rictus élargit le visage simiesque de Jeff Gardner, découvrant ses belles dents fausses et dissimulant presque complètement ses petits yeux rougis.

— Pardieu, Rusty ! s'exclama-t-il à l'adresse du garçon blond au visage morose qui était affalé sur le banc à côté de lui, notre petit Punching-Ball est revenu ! Je te le disais qu'il était content de notre traitement !

Rusty jeta un regard hostile à Ned Beaumont et grommela quelque chose que personne ne comprit.

La svelte jeune femme vêtue de rouge qui était assise non loin d'Opal Madvig fixa sur le nouveau venu des yeux étincelants de curiosité.

Ned Beaumont acheva de retirer son pardessus. À l'exception de la lueur insolite qui enfiévrant ses yeux, son visage mince, encore marqué par les coups qu'il avait reçus de Jeff et de Rusty, était impassible. Il posa manteau et chapeau sur un long coffre en bois blanc près de la porte puis, souriant à l'homme qui lui avait ouvert, il déclara :

— Ma voiture est en panne devant la porte. C'est aimable à vous de m'offrir un abri, monsieur Mathews.

— Pas du tout... Très heureux, répondit Mathews d'un ton indécis. Ses yeux apeurés fixaient sur O'Rory un regard suppliant.

Lissant ses longs cheveux blancs d'une main pâle et fine, O'Rory souriait à Ned Beaumont. Il ne dit rien.

Ned s'approcha de la cheminée.

— 'soir, fillette, dit-il à Opal Madvig.

Celle-ci dédaigna son salut. Droite et raide, elle continuait à le fixer avec une froide hostilité.

Il tourna son sourire vers la jeune femme en rouge.

— Mme Mathews, je présume ?

— C'est cela, dit-elle d'une voix presque caressante en lui tendant la main.

— Opal m'a dit que vous étiez une de ses amies de pension, poursuivit-il en lui prenant la main.

Faisant demi-tour, il s'adressa à Jeff et à Rusty.

— Bonsoir, jeunes gens, fit-il négligemment, j'espérais bien vous revoir.

Rusty ne répondit rien, mais le visage de Jeff se transforma en une grotesque effigie du rire.

— Et moi donc ! répliqua-t-il avec bonne humeur. Maintenant que la peau de mes jointures est guérie, je suis à votre disposition. Vous ne pouvez pas me dire pourquoi j'ai tant de plaisir à vous taper dessus ?

Sans se retourner, Shad O'Rory interpella la brute :

— Tu parles beaucoup trop, Jeff. Si tu n'ouvrais pas si souvent la bouche, tu n'aurais pas perdu tes dents.

Mme Mathews murmura quelques mots à l'oreille d'Opal. Celle-ci secoua la tête mais reprit place sur le tabouret qu'elle occupait avant l'entrée de Ned Beaumont.

Indiquant une chaise de bois à l'autre angle de la cheminée, Mathews invita nerveusement Ned Beaumont à s'asseoir et à se sécher les pieds.

— Réchauffez-vous, dit-il.

— Merci, dit Ned Beaumont.

Il tira son siège de façon à être bien exposé aux flammes et s'assit.

Shad O'Rory alluma une cigarette, puis l'ôtant de ses lèvres, il s'enquit :

— Comment vous sentez-vous, maintenant, Ned ?

— Tout à fait bien.

Il tourna légèrement la tête et dit aux deux hommes assis sur le banc :

— Vous pourrez retourner en ville demain.

Il fit de nouveau face à Ned Beaumont et déclara tranquillement :

— On se tenait à carreau en attendant de savoir si vous vous en tireriez, mais une inculpation pour coups et blessures, on s'en moque.

Ned Beaumont approuva de la tête.

— Il y a même des chances pour que je ne me donne pas la peine de porter plainte contre vous... mais n'oubliez pas que notre ami Jeff est recherché pour l'assassinat de West.

Il parlait d'une voix insouciant, mais les yeux qu'il fixait sur les femmes eurent un clignement cruel. Ils n'exprimaient pourtant plus que l'ironie lorsqu'il les reporta sur Mathews.

— Bien sûr, dit-il, je pourrais causer quelques ennuis à Mathews pour vous avoir aidés à vous cacher...

— Je ne les ai pas aidés, monsieur Beaumont ! s'écria aussitôt Mathews. Je ne savais même pas qu'ils étaient ici jusqu'à notre arrivée, aujourd'hui, et je n'ai jamais été aussi surpris que...

Il s'interrompit, le visage bouleversé par la peur et s'adressa à Shad O'Rory d'un ton plaintif :

— Vous savez que vous êtes le bienvenu ici, vous le savez, mais ce que j'essaie d'expliquer – son visage s'illumina soudain – c'est qu'en vous donnant l'hospitalité sans le savoir, je ne dois pas être tenu pour responsable.

Les yeux de Shad O'Rory se posèrent distraitement sur le directeur de *l'Observer* ; il répondit mollement :

— Oui, vous m'avez aidé sans le savoir.

Le sourire anxieux de Mathews s'éteignit. Il porta ses doigts à sa cravate et baissa les yeux pour éviter le regard d'O'Rory.

Mme Mathews interpella Ned Beaumont d'un air aimable :

— Tout le monde a l'air si peu en train, ce soir !... C'était sinistre avant que vous arriviez.

Il l'examina curieusement. Elle avait des yeux noirs brillants, doux, aguichants. Sous son regard admiratif, elle baissa un peu la tête avec une moue pleine de coquetterie. Ses lèvres minces étaient trop fardées mais le dessin en était attirant. Il lui sourit et, se levant de sa chaise, s'approcha d'elle.

Opal Madvig regardait obstinément le plancher à ses pieds. Mathews, O'Rory et les deux hommes assis sur le banc avaient les yeux fixés sur Ned Beaumont et la femme de Mathews.

— Qu'est-ce qui les rend comme ça ? interrogea Ned Beaumont en venant s'asseoir à ses pieds, à demi tourné vers le feu, appuyé d'une main sur le plancher derrière lui.

— Je n'en sais rien du tout, répliqua-t-elle avec une moue. Je croyais que nous allions nous amuser quand Hal m'a demandé de venir ici avec Opal. Et voilà qu'en arrivant, nous trouvons – elle fit une pause – ... ces amis de Hal..., – d'un ton de doute mal dissimulé et continua : – Depuis ce moment, ils se sont mis à marmotter entre eux au sujet d'un secret dont je ne sais pas le premier mot et tout a été insupportablement stupide. Opal est la pire du lot. Elle...

— Voyons, Eloïse ! admonesta son mari d'un ton qui manquait d'autorité.

Lorsqu'elle leva les yeux pour le regarder, il eut l'air plus embarrassé qu'elle.

— Ça m'est égal ! s'exclama-t-elle avec pétulance. C'est la vérité. Opal ne vaut pas mieux que vous tous. Comment ! Vous et elle n'avez même pas échangé un mot au sujet de l'affaire dont vous étiez censé être venus ici pour discuter... S'il n'avait pas fait si mauvais, je ne serais certainement pas restée ici aussi longtemps, certainement pas !

Opal Madvig avait rougi mais resta tête baissée.

Eloïse Mathews se pencha de nouveau vers Ned Beaumont, animée et souriante.

— Voilà ce qu'il vous faut racheter, lui annonça-t-elle. Et c'est dans cet espoir et pas parce que vous êtes beau, que je suis ravie de vous voir.

Il lui répondit par une grimace de protestation douteuse.

Elle fronça les sourcils, contrariée.

— Je me demande si vous êtes réellement en panne ? questionna-t-elle. Ou bien êtes-vous venu ici pour la même affaire stupide qui les rend tous si stupidement mystérieux ? Mais oui ! Vous faites partie de la bande...

Il se mit à rire et demanda :

— Si j'avais changé d'idée en vous voyant, ça ne compterait plus ?

— Peut-être, dit-elle d'un ton soupçonneux, mais il faudrait que j'en sois tout à fait sûre.

— En tous les cas, promit-il, je ne ferai aucun mystère... VOUS n'avez réellement aucune idée de ce qui les chiffonne ?

— Pas la moindre, répliqua-t-elle avec dépit, excepté que ce doit être quelque chose d'incommensurablement stupide, en rapport avec la politique...

Il tendit la main et caressa légèrement le dos de l'une des siennes.

— Vous avez deviné du premier coup...

Il tourna la tête pour examiner O'Rory et Mathews. Lorsque ses yeux se posèrent sur elle, une lueur malicieuse les animait.

— Vous voulez que je vous dise de quoi il s'agit ?

— Non, je n'y tiens pas.

— D'abord, prononça-t-il, Opal croit que c'est son père qui a tué Taylor Henry.

Un son rauque, étranglé et horrible, jaillit de la gorge d'Opal Madvig.

Elle se leva brusquement. Toute droite, une main sur la bouche, elle ouvrait des yeux dilatés et blancs. Son regard était fixe, comme fasciné.

Le visage écarlate, Rusty bondit sur ses pieds, mais Jeff, un rictus bonhomme sur les lèvres, le retint par le bras.

— Laisse-le tranquille, conseilla-t-il. Il sait ce qu'il dit.

Le jeune garçon résista à la traction qui pesait sur son bras, mais ne tenta pas de se débarrasser de la main qui le tenait.

Rigide sur sa chaise, Eloïse Mathews contemplait Opal sans comprendre.

Mathews tremblait, le visage effondré.

Shad O'Rory était penché en avant sur son siège. Son long visage ciselé était devenu pâle et dur, ses yeux bleus glacés. Les pieds à plat sur le sol, il se cramponnait aux accoudoirs de son fauteuil.

— Deuxièmement, continua Ned Beaumont dont l'aplomb n'était nullement ébranlé par l'agitation des autres, deuxièmement elle...

— Ne le dites pas, Ned ! s'écria Opal.

Il tourna le buste pour mieux la voir. Elle avait laissé retomber son bras. Ses deux mains étaient maintenant jointes et croisées devant sa poitrine. De ses yeux éperdus et de tout son visage hagard, elle le suppliait de se taire.

Il l'examina avec attention pendant un moment. À travers les murs et les contrevents clos on entendait le bruit des rafales de pluie et, dans les accalmies, le clapotis du ruisseau.

Le regard de Ned Beaumont n'exprimait qu'une sagacité froide. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix bienveillante, mais réservée.

— N'est-ce pas à cause de cela que vous êtes venue ici ?

— De grâce ! supplia-t-elle d'une voix rauque.

Il sourit du bout des lèvres mais ses yeux restèrent inflexibles.

— Il n'y a donc que vous et les ennemis de votre père qui aient le droit d'en parler ? questionna-t-il.

Ses mains se séparèrent et elle laissa retomber ses bras le long du corps.

Elle serra les poings.

— C'est lui qui a assassiné Taylor, dit-elle.

Ned Beaumont se détourna et regarda Eloïse Mathews.

— C'est bien ce que je vous disais..., prononça-t-il d'un ton sarcastique. Comme elle avait ça dans la tête, elle est allée voir votre mari à cause des bobards qu'il a publiés ce matin. Naturellement, il n'a jamais cru que Paul avait tué personne... mais il est coincé par les hypothèques que détient la State Central dont le propriétaire est le candidat de Shad pour le Sénat... et il faut qu'il fasse ce qu'on lui dit de faire. Ce qu'elle...

Mathews l'interrompit. Sa voix blême exprimait le désespoir.

— En voilà assez, Beaumont. Vous...

O'Rory l'interrompit à son tour. Le calme de sa voix était encore accentué par son accent chantant.

— Laissez-le parler, dit-il, laissez-le dire ce qu'il a à dire.

— Merci Shad, lança Ned Beaumont sans se retourner. (Il reprit :) Elle est allée trouver votre mari pour qu'il confirme ses soupçons, mais il ne pouvait pas le faire sans mentir. Il ne sait rien. Il ne fait qu'esquinter ceux que Shad lui désigne. Mais voici ce qu'il peut et qu'il va faire, il va publier dans son journal l'histoire de la visite d'Opal et ses confidences sur la culpabilité de son père. Ce sera un beau coup : « Opal Madvig accuse son père de meurtre. La fille du politicien dénonce celui qui a tué le fils du sénateur. » Vous pouvez vous imaginer ça, imprimé en caractères gras sur toute la largeur de *l'Observer*.

Le souffle court, les yeux agrandis, Eloïse Mathews, penchée vers lui, écoutait Ned Beaumont. On entendait la pluie tambouriner contre les vitres... Rusty souffla bruyamment.

Ned passa le bout de sa langue entre ses lèvres souriantes et continua :

— C'est pourquoi il l'a amenée ici ; pour la retenir jusqu'à la publication de l'histoire... Peut-être savait-il que Shad était ici avec ses hommes, peut-être que non. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance. Je ne veux pas dire qu'il l'ait amenée ici de force ou qu'il l'y retiendrait contre son gré, ça ne serait pas très intelligent de sa part, de la façon dont les choses se présentent. Mais ce n'est pas nécessaire, elle est décidée à tout pour ruiner son père.

Dans un souffle, Opal Madvig prononça distinctement :

— C'est lui qui l'a tué...

Toujours assis sur le plancher, Ned Beaumont se redressa et la regarda. Il la considéra un moment avec gravité puis secoua la tête dans un geste de résignation ironique, sourit et s'étendit en arrière, appuyé sur les coudes.

Eloïse Mathews fixait sur son mari des yeux agrandis où se lisait sa stupeur.

Celui-ci s'était rassis et, courbant la tête, avait caché son visage dans ses mains.

Shad O'Rory prit une cigarette :

— Fini ? interrogea-t-il doucement.

Ned Beaumont qui lui tournait le dos ne se retourna pas. Son visage aux traits tirés avait soudain pâli. Il ne répondit pas.

O'Rory allumait sa cigarette.

— Bon, dit-il ensuite. À quoi tout cela rime-t-il ? C'est notre tour de vous tenir sur la sellette et c'est ce que nous faisons. C'est d'elle-même que la jeune fille est venue vous raconter son histoire. Elle est venue ici parce qu'elle le voulait bien. Vous aussi. Et vous, elle et n'importe qui, êtes libres d'aller où vous voudrez.

(Il se leva.) Quant à moi, je vais aller me coucher. Où est ma chambre, Mathews ?

Eloïse Mathews interpella son mari :

— Ce n'est pas vrai, Hal ?

Ce n'était pas une question.

Il découvrit lentement son visage. Ce fut avec une certaine dignité qu'il répondit :

— Ma chérie, il y a dix fois assez de preuves contre Madvig pour justifier notre insistance à le faire interroger par la police. C'est tout ce que nous demandons.

— Je ne parle pas de ça, dit sa femme.

— Eh bien, ma chérie, lorsque Miss Madvig est venue...

Il balbutia et s'interrompit. Son visage frémit sous le regard de sa femme et il laissa retomber son front dans ses mains.

## V

Restés seuls dans la grande pièce du rez-de-chaussée, Eloïse Mathews et Ned Beaumont s'étaient assis à quelque distance l'un de l'autre devant la cheminée. Le buste penché en avant, elle fixait des yeux tragiques sur les bûches qui achevaient de se consumer. Quant à lui, les jambes croisées, un bras passé sur le dossier de sa chaise, il fumait un cigare en la guettant du coin de l'œil.

Les marches craquèrent sous les pas de Mathews qui descendait l'escalier.

Il s'arrêta en chemin. Il était entièrement habillé, mais il avait retiré son faux col. Sa cravate dénouée pendait sur son gilet.

— Chérie, dit-il d'une voix hésitante, tu ne viens pas te coucher ? Il est minuit.

Elle ne bougea pas.

Il reprit :

— Monsieur Beaumont, voulez-vous...

En entendant prononcer son nom, Ned Beaumont tourna vers l'homme un visage cruellement placide. Lorsque la voix de Mathews s'éteignit, il concentra de nouveau son attention sur son cigare et sur la femme de Mathews.

Au bout d'un instant, Mathews remonta l'escalier.

Sans cesser de regarder le feu, Eloïse Mathews prononça :

— Il y a du whisky dans le coffre. Voudriez-vous le prendre ?

— Certainement.

Il trouva le whisky et l'apporta et se mit à chercher deux verres.

— Vous le prenez sans eau ? s'enquit-il.

Elle fit signe que oui. Ses seins ronds soulevaient la soie de sa robe au rythme de sa respiration haletante.

Il versa deux fortes rasades.

Elle garda ses yeux sur le feu jusqu'à ce qu'il lui eût mis le verre en main. Elle releva alors la tête et tourna vers lui un sourire sinueux qui retroussait un seul coin de sa bouche exquise et trop fardée. Ses yeux où dansaient les lueurs du feu brillaient d'un éclat trop vif.

Elle lui rendit son sourire. Elle éleva son verre et susurra :

— À mon mari ?

— Non, dit froidement Ned Beaumont en lançant le contenu de son verre dans la cheminée où l'alcool crépita et dansa en flammes jaunes et bleues.

— Versez-vous-en une autre ordonna-t-elle.

Il souleva la bouteille et remplit encore une fois son verre.

Elle leva le sien au-dessus de sa tête.

— À vous !

Ils burent. Elle frissonna.

— Vous devriez boire quelque chose pour faire passer l'alcool, observa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je le préfère comme ça. (Elle posa une main sur son bras et s'approcha de lui, le dos tourné au feu.) Approchons la banquette du feu...

— C'est une bonne idée, approuva-t-il.

Il approcha la banquette. Quand il revint vers elle, elle était déjà assise sur le banc et versait du whisky dans leurs verres.

— À vous, cette fois, dit-il.

Ils burent encore. Elle frissonna.

Il prit place à côté d'elle. Le feu les couvrait de reflets roses.

Les marches de l'escalier craquèrent et le mari réapparut. Il s'arrêta sur la dernière marche et supplia :

— Je t'en prie, chérie...

— Lancez-lui quelque chose..., siffla-t-elle furieusement à l'oreille de Ned Beaumont.

Celui-ci se mit à rire.

Elle ramassa la bouteille de whisky et dit :

— Où est votre verre ?

Pendant qu'elle emplissait les verres, Mathews remonta.

Elle tendit son verre à Ned Beaumont et trinqua. Ses yeux fulguraient dans le rouge du feu. Une boucle de cheveux noirs s'était défaite et pendait sur son front. De sa bouche entrouverte s'exhalait un souffle rapide.

— À nous ! jeta-t-elle.

Ils burent. Elle laissa tomber son verre vide et se glissa dans ses bras. Sa bouche était déjà sur la sienne lorsque l'alcool la fit frissonner. Le verre se brisa sur le sol. Les yeux de Ned Beaumont s'étaient plissés. Ceux de la femme étaient clos.

Les marches recommencèrent à craquer et leurs deux têtes s'écartèrent presque aussitôt, mais ils restèrent enlacés. Ned Beaumont lança un regard vers l'escalier ; il n'y avait personne.

Eloïse Mathews fit glisser sa main le long de la nuque de l'homme, passant ses doigts dans ses cheveux et lui entrant les ongles dans la peau. Ses yeux n'étaient plus fermés. C'étaient deux fentes noires et rieuses. « C'est la vie », chantonna-t-elle d'une petite voix amère et moqueuse en se laissant tomber sur le banc. L'attirant sur elle, elle chercha sa bouche.

Ils étaient dans cette position quand le coup de feu retentit.

Ned Beaumont fut aussitôt sur pied.

— Où est sa chambre ? interrogea-t-il brièvement.

— Sa chambre ? répéta-t-elle en clignant des yeux terrorisés.

— Où est sa chambre ?

Elle remua faiblement la main.

— Sur le devant, répondit-elle d'une voix indistincte.

Il escalada l'escalier quatre à quatre. Il buta en haut des marches dans le simiesque Jeff, complètement habillé et dont les yeux gonflés clignotaient de sommeil. Il porta une main à sa hanche et tendit l'autre pour arrêter Ned Beaumont.

— Qu'est-ce qu'il y a ? grommela-t-il.

Ned Beaumont évita la main tendue, glissa de côté et lança son poing gauche sur le mufler de Jeff qui recula avec un râle de fureur. Ned Beaumont le dépassa d'un bond et courut vers le devant du bâtiment.

En bas, Eloïse Mathews hurlait.

Ned Beaumont ouvrit violemment une porte et s'immobilisa. Mathews était étendu sur le dos au milieu de la pièce, exactement sous la lampe. Sa bouche verte laissait couler un filet de sang. Un de ses bras était allongé sur le plancher, l'autre replié sur sa poitrine. Au pied du mur, dans le prolongement du bras allongé, gisait un revolver d'acier bruni. Sur une table, près de la fenêtre, se trouvait une bouteille d'encre ainsi qu'une plume et une feuille de papier. Une chaise, tirée près de la table, était légèrement repoussée de côté.

Shad O'Rory écarta Ned Beaumont et s'agenouilla près du corps. Pendant ce temps, Ned Beaumont, derrière lui, examina rapidement le papier posé sur la table et le glissa dans sa poche.

Jeff entra suivi de Rusty complètement nu.

O'Rory se releva et étendit les mains dans un geste définitif.

— Il s'est tiré une balle dans le palais, annonça-t-il. *Finis.*

Ned Beaumont fit demi-tour et sortit de la pièce. Dans le hall, il rencontra Opal Madvig.

— Qu'est-ce que c'est, Ned ? questionna-t-elle d'une voix altérée.

— Mathews s'est tué. Je vais descendre tenir compagnie à sa femme jusqu'à ce que vous ayez enfilé quelque chose. N'entrez pas là. Il n'y a rien à voir.

Il descendit. Eloïse Mathews était une forme vague gisant sur le sol, à côté de la banquette. Il fit deux pas rapides dans sa direction, mais s'arrêta pour jeter un coup d'œil autour de lui. Ses yeux étaient rusés et froids. Il s'approcha de la femme, s'agenouilla et lui tâta le pouls. Il l'examina aussi attentivement que le permettait la lueur incertaine du feu. Elle ne donnait pas signe de vie. Il tira de sa poche le papier qu'il avait pris sur la table de son mari et s'avancant à genoux vers l'âtre, il lut à la lueur mouvante du feu :

« Je soussigné, Howard Keith Mathews, sain de corps et d'esprit, déclare que ceci est mon testament.

« Je donne et lègue à ma femme bien-aimée, Eloïse Braden Mathews et à sa descendance, tous mes biens meubles et immeubles de quelque nature qu'ils soient.

« Je nomme la State Central Company seule exécutrice testamentaire.

« En foi de quoi j'ai ci-après signé mon nom, le...»

Un sombre sourire sur les lèvres, Ned Beaumont interrompit sa lecture et déchira soigneusement le testament. Il se releva, étendit le bras par-dessus l'écran et jeta les fragments dans les braises rouges. Les morceaux flambèrent ; saisissant la pelle à feu, il écrasa les cendres.

Il revint alors à Mme Mathews, versa un peu de whisky dans un verre, lui souleva la tête et versa un peu d'alcool entre ses lèvres. Lorsque Opal Madvig arriva, Eloïse Mathews, partiellement revenue à elle, toussait.

## VI

Shad O'Rory descendit l'escalier, suivi de Jeff et de Rusty. Tous trois étaient habillés. Ils trouvèrent Ned Beaumont en chapeau et en imperméable, debout près de la porte.

— Où allez-vous, Ned ? s'enquit Shad.

— Je vais téléphoner.

O'Rory hocha la tête.

— C'est une assez bonne idée, dit-il, mais il y a quelque chose que je voudrais vous demander.

Il acheva de descendre les marches, ses deux acolytes sur ses talons.

— Oui ? dit Ned Beaumont.

Il sortit la main de sa poche. Elle était visible pour les trois hommes mais son corps la cachait aux yeux de la jeune fille qui, assise sur la banquette, tenait Eloïse Mathews dans ses bras. Cette main tenait un pistolet automatique.

O'Rory ne fit pas mine d'avoir aperçu l'arme mais il s'immobilisa.

— Je me disais qu'avec une bouteille d'encre débouchée à côté d'un porte-plume et une chaise devant la table, il était plutôt bizarre que nous n'ayons rien trouvé d'écrit.

Ned Beaumont sourit et feignit l'étonnement.

— Comment, vous n'avez rien trouvé ?

Il recula d'un pas vers la porte.

— Elle est bien bonne ! Nous en parlerons longuement lorsque je reviendrai de téléphoner...

— Pourquoi pas tout de suite ? dit O'Rory.

— Je regrette...

Ned Beaumont s'adossa rapidement à la porte, tâtonna derrière lui pour trouver le bouton et ouvrit.

— Je ne serai pas long, dit-il en sautant dehors et en repoussant le battant.

La pluie avait cessé. Il quitta aussitôt le sentier et courut à travers l'herbe haute vers l'autre coin de la maison. Le son d'une porte qui claquait lui parvint. Non loin de lui, vers la gauche, il entendit le murmure du cours d'eau. Il se fraya un passage dans cette direction à travers les buissons.

Un coup de sifflet aigu et bref résonna quelque part derrière lui. Pour atteindre un bouquet d'arbres, il dut patauger à travers un espace boueux.

À travers les troncs, il s'écarta ensuite de la petite rivière. Le sifflet retentit de nouveau mais cette fois-ci sur sa droite. Au-delà des arbres se dressaient des buissons à hauteur d'homme. Il s'y plongea, se courbant pour mieux se dissimuler, bien que la nuit fût opaque.

Le chemin qu'il suivait le menait vers le haut de la colline, le long d'une pente glissante et ravinée. Il se hâta à travers les fourrés qui lui déchiraient le visage et les mains et s'accrochaient à ses vêtements. Trois fois, il tomba. Le sifflet s'était tu.

Il ne put retrouver ni la Buick ni le chemin par lequel il était venu.

Bien qu'il fût en terrain libre, il commença à traîner la jambe et à trébucher. Lorsqu'il eut franchi le sommet de la colline et qu'il entama la descente, ses chutes devinrent fréquentes. Au pied de la colline, il trouva une route et s'y engagea vers la droite. La glaise des bas-côtés collait à ses pieds par plaques épaisses et l'obligea à s'arrêter pour la racler, avec la crosse de son pistolet.

L'aboïement d'un chien le fit se retourner en titubant. À moins de cinquante pas de lui, non loin de la route, se dressait la vague silhouette d'une maison qu'il avait dépassée. Il rebroussa chemin jusqu'à une porte à claire-voie. Le chien, que la nuit transformait en monstre informe, s'était jeté contre la barrière et aboyait follement.

Ned Beaumont tâtonna le long du portillon, trouva le loquet, l'ouvrit et entra dans la cour en titubant. Le chien recula, feignant des attaques et emplissant la nuit de clameurs.

Une fenêtre s'ouvrit en grinçant et une voix criarde demanda :

— Que diable faites-vous à ce chien ?

Ned Beaumont sourit faiblement. Puis il se ressaisit et répondit d'une voix assez ferme :

— Je suis Beaumont, du bureau de l'attorney de district. Je voudrais utiliser votre téléphone. Un homme s'est tué près d'ici.

La voix s'exclama : « Bon Dieu ! » La fenêtre claqua en se refermant.

Le chien recommença son manège et ses aboiements. Ned Beaumont lui lança son pistolet boueux. La bête s'enfuit derrière la maison.

La porte d'entrée s'ouvrit et un petit homme rougeaud et ventru, en chemise de nuit, apparut.

— Sainte Vierge, vous êtes dans un bel état ! s'exclama-t-il quand Ned Beaumont se fut avancé dans la lumière de l'entrée.

— Téléphone ? s'enquit Ned Beaumont.

Il vacilla et faillit tomber.

— Hé là ! fit-il d'une voix rude, dites-moi qui appeler et ce qu'il faut dire. Vous êtes incapable de rien faire.

— Téléphone, répéta Beaumont.

Le rougeaud le soutint le long d'un corridor, ouvrit une porte et dit :

— Le voilà, et vous avez une sacrée veine que la patronne ne soit pas là, car vous ne seriez jamais entré avec toute la boue que vous avez sur vous.

Ned Beaumont se laissa tomber sur la chaise devant l'appareil, mais ne tendit pas immédiatement la main vers le récepteur. Il fronça les sourcils vers l'homme en chemise de nuit bleue et dit d'une voix épaisse :

— Sortez et fermez la porte.

Le rougeaud tira la porte. Ned Beaumont saisit le récepteur, se pencha pour s'accouder sur la table et demanda le numéro de Paul Madvig. Ses paupières se fermèrent malgré lui une demi-douzaine de fois, mais il parvint néanmoins à se maîtriser et, lorsqu'il parla, ce fut d'une voix claire.

— 'lo, Paul... C'est Ned... Ne t'inquiète pas de ça. Écoute-moi. Mathews s'est suicidé dans sa maison près de la rivière et il ne laisse pas de testament... Écoute-moi bien. C'est important.

Endetté comme il l'est, et sans exécuteur testamentaire, la justice doit nommer un séquestre. Compris ?

«... Oui. Arrange-toi pour que l'affaire vienne devant un juge sur qui on puisse compter. Phelps, par exemple... et nous pourrons tenir l'*Observer* à l'écart du combat... C'est-à-dire, avec nous... jusqu'après les élections. Compris ?... Bon, bon. Écoute-moi, ce n'est pas tout. Voilà ce qui reste à faire tout de suite : l'*Observer* est bourré d'explosif, ce matin. Il faut l'empêcher de paraître. Je te conseille de tirer Phelps de son lit et de lui faire signer un ordre de saisie... N'importe quoi, pourvu que tu puisses l'arrêter jusqu'à ce que tu aies fait comprendre aux gens de l'*Observer* leur véritable position, maintenant qu'ils vont être commandés par nos amis pendant un mois ou deux... Je ne peux pas te le dire maintenant, Paul, mais c'est de la dynamite et il faut l'empêcher de paraître. Tire Phelps du lit et agis toi-même. Tu as environ trois heures avant qu'on le distribue dans les rues... C'est ça. Quoi ? Opal ? Oh ! elle va bien. Elle est avec moi. Oui, je la ramènerai... Et veux-tu téléphoner à la police du comté au sujet de Mathews ? Entendu !

Il posa le récepteur sur la table et, se levant, s'avança jusqu'à la porte en chancelant. Il réussit à l'ouvrir à sa seconde tentative, et s'affaissa contre le mur du couloir.

Le rougeaud se précipita vers lui.

— Appuyez-vous sur moi, mon vieux, et je m'en vais vous installer. J'ai étendu une couverture sur le divan, à cause de la boue...

Ned Beaumont dit :

— J'ai besoin d'une voiture. Il faut que je retourne chez les Mathews.

— C'est lui qui est mort ?

— Oui.

— Voulez-vous me prêter votre bagnole ? demanda Ned Beaumont.

Le rougeaud releva les sourcils et siffla entre ses dents.

— Bon Dieu, soyez raisonnable, mon vieux. Vous ne pourriez seulement pas conduire.

Ned Beaumont se dégagea en trébuchant.

— Je marcherai.

Le rougeaud le regarda avec irritation.

— Pas question ! Si vous pouvez attendre que j'aie enfilé un pantalon, je vais vous y reconduire, quoiqu'il soit plus probable que vous me passerez dans les bras en chemin.

Opal Madvig et Eloïse Mathews étaient ensemble dans la grande pièce du rez-de-chaussée quand Beaumont entra, porté plutôt qu'aidé par le rougeaud. Ils étaient entrés sans frapper. Les deux jeunes femmes enlacées sursautèrent.

Ned Beaumont se dégagea du bras de son compagnon et regarda autour de lui.

— Où est Shad ? marmotta-t-il.

Ce fut Opal qui lui répondit :

— Il est parti. Ils sont tous partis.

— Très bien, dit-il, parlant avec difficulté, j'ai à vous parler en particulier.

Eloïse Mathews courut à lui :

— Vous l’avez tué ! cria-t-elle.

Il eut un rire bête et essaya de lui prendre la taille. Elle hurla et abattit sa main ouverte sur son visage.

Il tomba en arrière tout d’une pièce. Le rougeaud essaya de l’attraper mais il le manqua. Quand son corps eut cogné le parquet, il demeura immobile.

## VII

# LES PARTISANS

### I

Le sénateur Henry posa sa serviette sur la table et se leva. Debout, il paraissait plus grand et plus jeune. Sa tête un peu plus petite sous la chevelure grise clairsemée était remarquablement symétrique. Les muscles de son visage patricien, distendus par l'âge, en accentuaient les lignes verticales, mais les années n'avaient pas encore altéré la fermeté de ses lèvres et de ses yeux gris-vert, creux et petits, mais brillants ; les paupières étaient nettes de toute ride. Il s'exprimait avec une courtoisie grave et étudiée.

— Vous me permettez de monter un moment avec Paul ?

— Oui, répondit sa fille, si vous me laissez M. Beaumont et si vous me promettez de ne pas rester là-haut toute la soirée.

Ned Beaumont sourit et s'inclina courtoisement.

Elle et lui passèrent dans un salon tendu de blanc ou le charbon, qui rougeoyait dans une grille sous une cheminée de marbre blanc, jetait des reflets sanglants sur le mobilier d'acajou.

Elle alluma une lampe à côté du piano et s'assit en tournant le dos au clavier, entre Ned Beaumont et la lampe. Sa chevelure blonde interceptait la lumière et nimbait son visage. Sa robe était faite d'un tissu noir et mat et elle ne portait pas de bijoux.

Ned Beaumont se pencha et fit tomber les cendres de son cigare dans la cheminée. Une perle noire plantée dans son plastron scintilla comme un œil fauve sous l'éclat du feu. Quand il se redressa, il lui demanda :

— Jouerez-vous quelque chose ?

— Oui, si vous le désirez... bien que je ne joue pas particulièrement bien... mais plus tard. Maintenant que j'en ai l'occasion, j'aimerais vous parler.

Ses mains étaient jointes sur ses genoux, ses bras raidis rehaussaient ses épaules.

Ned Beaumont eut un signe d'assentiment poli mais ne répondit rien. Il quitta le devant de la cheminée et s'assit non loin d'elle, sur le sofa au dossier en forme de lyre. Bien qu'il demeurât attentif, sa physionomie ne révélait aucune curiosité.

Se tournant pour lui faire face, elle demanda :

— Comment va Opal ?

Elle parlait bas, d'un ton intime. Il répondit courtoisement :

— Parfaitement bien, pour autant que je sache, mais je ne l'ai pas vue depuis plus d'une semaine.

Il leva son cigare vers sa bouche, rabaissa la main, et, comme si la question venait seulement de se présenter à son esprit, interrogea :

— Pourquoi ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— N'est-ce pas une crise de dépression nerveuse qui la retient à la chambre ?

— Oh ! ça ! s'exclama-t-il en souriant. Paul ne vous a donc rien dit ?

— Si, il m'a dit qu'elle était au lit parce qu'elle était fatiguée. (Elle lui jeta un coup d'œil perplexe :) C'est ce qu'il m'a dit, ajouta-t-elle.

Le sourire de Ned Beaumont se fit indulgent.

— Je suppose qu'il se sent un peu gêné à ce sujet, dit-il en examinant son cigare.

Puis il leva les yeux vers elle et remua imperceptiblement les épaules.

— Elle n'a rien du tout... Mais elle s'est stupidement mis en tête que son père avait tué votre frère et – plus stupidement encore – s'amusa à en parler. Naturellement, Paul ne pouvait pas tolérer que sa fille se promène partout en l'accusant d'assassinat ; il a été obligé de la garder à la maison jusqu'à ce que cette idée lui passe.

— Vous voulez dire qu'elle est... – elle hésita ; ses yeux brillèrent – elle est... enfin... prisonnière ?

— Vous rendez la chose mélodramatique, protesta-t-il négligemment. Ce n'est qu'une enfant. N'est-ce pas la coutume d'enfermer les enfants dans leur chambre pour les punir ?

Elle se hâta de répliquer :

— Oui, bien sûr, mais...

Elle baissa les yeux sur ses mains jointes puis les releva vers lui :

— Mais qu'est-ce qui lui fait croire que son père est coupable ?

Le ton de Ned Beaumont devint aussi bonhomme que son sourire :

— Qui ne le croit ?

Elle posa ses mains sur le bord de la banquette du piano et se pencha en avant. Son visage pâle était résolu.

— C'est justement ce que je désirais vous demander, monsieur Beaumont. Le croit-on ?

Il fit un signe d'assentiment. Son visage était placide.

Les phalanges des doigts de Janet Henry avaient blanchi. Sa voix était devenue rauque.

— Pourquoi ?

Il se leva et s'approcha de l'âtre pour y jeter le bout de son cigare. Puis il se rassit, croisa les jambes et se carra confortablement.

— Les gens de l'autre bord pensent qu'il est de bonne guerre de répandre ce bruit, dit-il.

Rien dans sa voix, son visage ou son maintien ne révélait qu'il prît le moindre intérêt personnel à la question.

Elle fronça les sourcils.

— Mais, monsieur Beaumont, s'il n'y avait aucune présomption ou rien qui ressemble à une présomption, pourquoi les gens croiraient-ils ça ?

Il la considéra avec un mélange d'ironie et de curiosité.

— Il y en a, évidemment, dit-il. Je croyais que vous le saviez.

Il lissa un côté de sa moustache avec l'ongle de son pouce.

— Vous n'avez donc pas reçu, comme tout le monde, une de ces lettres anonymes ?

Elle se leva rapidement ; une animation nouvelle envahit ses traits.

— Oui, aujourd'hui ! s'exclama-t-elle. Je voulais vous la montrer pour...

Il eut un rire amusé et leva la main pour l'arrêter.

— Ne vous donnez pas la peine. Elles sont toutes pareilles.

Elle se rassit à contrecœur.

Il reprit :

— Eh bien, ces lettres, les bobards que *l'Observer* publiait jusqu'à ce que nous l'ayons muselé, et les cancans des autres – il haussa ses épaules maigres – tout ça a suffi à fabriquer une histoire assez plausible contre Madvig.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour demander :

— Est-il... Est-il en danger ?

Ned Beaumont inclina la tête et dit avec une certitude impressionnante :

— S'il ne l'emporte pas aux élections, il perdra son influence sur la municipalité et les autorités de l'État et alors, ils le passeront à la chaise électrique.

Elle frissonna et interrogea d'une voix tremblante :

— Mais s'il gagne, il n'a rien à craindre ?

Il inclina de nouveau la tête.

— Rien.

Elle reprit son souffle. Ses lèvres tremblaient tellement que ses paroles étaient saccadées :

— Gagnera-t-il ?

— Je le crois.

— Et alors, quelles que soient les preuves qu'il y ait contre lui, il sera hors de danger ?

Sa voix se brisa.

— On ne le jugera même pas, dit-il.

Tout à coup, il se redressa. Il ferma brusquement les yeux puis les rouvrit pour examiner le pâle visage tendu. Une lueur joyeuse dansa dans ses yeux et envahit peu à peu son visage.

Il se mit à rire – doucement, mais sans retenue – se leva et s'exclama :

— Judith ! Judith elle-même !

Le souffle bref, Janet Henry le regarda comme si elle ne comprenait pas. Il se mit à marcher dans la pièce, se parlant allègrement à lui-même et se tournant de temps en temps pour lui sourire.

— Voilà le petit jeu ! Naturellement ! dit-il. Elle pouvait supporter Paul – être polie avec lui, tout au moins – en échange de l'aide politique nécessaire à son père, mais il y a des limites ! Paul se contentait de moins que rien puisqu'il est amoureux fou d'elle. Mais quand elle a cru comprendre que Paul avait tué son

frère et échapperait au châtement, à moins qu'elle... C'est épatant ! La fille et la fiancée de Paul s'unissant pour le conduire à la chaise électrique... On peut dire qu'il est heureux avec les femmes...

Il tenait entre ses doigts un long et mince cigare, tacheté de vert. Il s'arrêta devant Janet Henry, coupa le bout de son cigare et dit, non pas d'un ton accusateur mais plutôt comme s'il partageait avec elle une amusante découverte :

— C'est vous qui avez envoyé ces lettres anonymes ! C'est forcément vous ! Elles ont été tapées sur la machine qui se trouve dans l'appartement où votre frère et Opal se retrouvaient. Il avait une clé et elle aussi. Elle ne peut pas les avoir écrites, puisque ce sont ces lettres qui l'ont fait agir. C'est vous ! Vous avez gardé la clé qu'on vous a remise, à votre père et à vous, avec ses autres affaires ; vous vous êtes faufilée dans l'appartement et vous avez tapé les lettres. C'est clair.

Il recommença à se promener de long en large et reprit :

— Eh bien, nous allons dire au sénateur d'engager une escouade de nurses solides et de vous enfermer chez vous pour dépression nerveuse. Ça devient une épidémie chez les filles de politiciens. Mais il faut que nous enlevions les élections, même si chaque maison de la ville devait avoir sa recluse.

Il tourna la tête par-dessus son épaule pour lui sourire aimablement.

Incapable de parler, elle porta la main à sa gorge.

Il reprit :

— Heureusement, le sénateur ne demandera pas mieux. Il se moque de tout – de vous comme de son fils défunt – pourvu qu'il

soit réélu, et il sait qu'il ne peut rien faire sans Paul.

Il rit.

— C'est ça qui vous a fait assumer le rôle de Judith, hein ? Vous saviez que votre père ne se fâcherait avec Paul pour rien au monde – même s'il le croyait coupable – avant les élections. Eh bien, c'est bon à savoir... pour nous !

Quand il s'interrompt pour allumer son cigare, elle parla. Sa main avait lâché sa gorge. Elle se tenait très droite, mais sans raideur. Sa voix était nette et ferme. Elle dit :

— Je ne sais pas mentir. Je suis sûre que Paul a tué Taylor. C'est moi qui ai tapé les lettres.

Ned Beaumont sortit le cigare de sa bouche et revint s'asseoir à côté d'elle sur le canapé au dossier en forme de lyre. Son visage était grave, sans hostilité. Il demanda :

— Vous haïssiez Paul, n'est-ce pas ? Même si je vous prouvais qu'il n'a pas tué Taylor, vous le haïriez encore, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua-t-elle, ses yeux bruns fixés sur les yeux sombres, je crois que je le haïrai toujours.

— C'est ça, dit-il. Vous ne le haïssez pas parce qu'il a tué votre frère, mais vous croyez qu'il a tué votre frère parce que vous le haïssez.

Elle secoua lentement la tête :

— Non, fit-elle. Il eut un sourire incrédule.

— Vous en avez parlé à votre père ? s'enquit-il. Elle se mordit les lèvres et rougit. Ned Beaumont sourit de nouveau.

— Et il vous a dit que c'était ridicule ?... Le rouge de ses joues tourna au pourpre. Elle fit mine de parler, mais y renonça. Il reprit :

— Si Paul avait tué votre frère, votre père le saurait. Elle regarda ses mains croisées sur ses genoux et dit d'une voix terne et désemparée :

— Mon père doit le savoir, mais il ne veut pas le croire.

Ned Beaumont insista :

— Il doit le savoir. Il cligna des yeux :

— Est-ce que Paul lui a dit quoi que ce soit cette nuit-là, au sujet de Taylor et d'Opal ?

Elle releva la tête avec étonnement :

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé ? s'exclama-t-elle.

— Non.

— Ça n'avait rien à voir avec Taylor et Opal, dit-elle en s'embrouillant un peu dans son ardeur à parler. Il...

Sa bouche se referma et son visage se tourna soudain vers la porte.

Un rire sonore retentit dans l'autre pièce, précédant le bruit de pas qui s'approchaient.

Elle se retourna en hâte vers Ned Beaumont et leva les deux mains d'un geste suppliant.

— Il faut que je vous mette au courant, murmura-t-elle avec un sérieux désespéré. Puis-je vous voir demain ?

— Oui.

— Où ?

— Chez moi ? suggéra-t-il.

Elle fit un signe de tête rapide. Il eut le temps de lui murmurer son adresse, elle de lui répondre : « après dix heures », et de lui faire un signe d'assentiment avant que le sénateur Henry et Paul fassent leur entrée.

## II

Paul Madvig et Ned Beaumont prirent congé des Henry à dix heures et demie. Ils remontèrent dans un cabriolet havane que Madvig conduisit jusqu'à Charles Street. Quand ils eurent roulé l'espace de deux rues, Madvig poussa un soupir de contentement et dit :

— Bon Dieu, Ned ! Tu ne peux pas savoir combien je suis heureux que toi et Janet vous entendiez aussi bien...

Ned Beaumont, jetant un coup d'œil oblique vers le profil de l'homme blond, déclara :

— Je peux m'entendre avec n'importe qui.

Madvig se mit à rire.

— Oui, dit-il, joliment... joliment mal !

Il sourit avec indulgence.

Les lèvres de Ned Beaumont eurent un mince sourire réticent. Il reprit :

— Il y a quelque chose dont je voudrais te parler... Où seras-tu demain, disons par exemple vers le milieu de l'après-midi ?

Madvig fit tourner le cabriolet dans Charles Street.

— Au bureau, répondit-il. C'est le premier du mois. Pourquoi ne pas me le dire tout de suite ? Nous avons le temps.

— Je n'en sais pas encore assez. Comment va Opal ?

— Elle va bien, répondit mélancoliquement Madvig, puis il s'exclama :

— Bon Dieu ! je voudrais être capable de lui en vouloir à la petite ! Ça me faciliterait les choses...

Ils passèrent dans la lumière d'un lampadaire.

Aussitôt après, Madvig marmotta très vite :

— Elle n'est pas enceinte ?

Ned Beaumont ne répondit rien ; son visage demeura sans expression.

Ils approchaient du *Log Cabin Club*. Madvig ralentit, son visage était rouge. Il demanda d'une voix embarrassée :

— Qu'est-ce que tu crois, Ned ? Était-elle – il toussa – ... sa maîtresse ? Ou était-ce juste une amourette de gosses ?

— *Je* ne sais pas, répondit Ned Beaumont. Ça n'a pas d'importance. Ne la questionne pas, Paul.

Madvig arrêta le cabriolet et resta un moment appuyé au volant, les yeux fixés dans le vague. Il toussa encore et dit d'une voix basse et rauque :

— Tu n'es pas le plus mauvais type que je connaisse, Ned.

— Hum ! grogna Ned Beaumont en se courbant pour sortir du cabriolet.

Ils pénétrèrent dans le club et se séparèrent sans mot dire sur le palier du premier étage.

Ned Beaumont entra dans une petite pièce située sur le derrière de l'édifice, où cinq hommes jouaient au poker tandis que trois autres les regardaient. Les joueurs lui firent place et, à trois heures, lorsque la partie se termina, il avait gagné quatre cents dollars.

### III

Il était près de midi quand Janet Henry arriva chez Ned Beaumont. Depuis plus d'une heure, il se promenait de long en large, fumant des cigares et se mordillant les ongles. Lorsqu'il entendit sonner, il se précipita vers la porte et ouvrit d'un air modérément, mais agréablement surpris.

— Bonjour.

— Je suis désolée d'être tellement en retard, commença-t-elle, mais...

— Mais vous n'êtes pas en retard, la rassura-t-il. Nous avions dit : après dix heures...

Il l'introduisit dans le salon.

— Ça me plaît, dit-elle en tournant lentement sur elle-même pour examiner la hauteur du plafond de la pièce à l'ancienne mode, la largeur des fenêtres, l'immense miroir au-dessus de la cheminée et les tentures rouges comme la peluche du mobilier. C'est exquis.

Le regard de ses yeux bruns se dirigea vers une porte entrebâillée.

— C'est votre chambre ?

— Oui. Voulez-vous la voir ?

— Avec plaisir.

Il lui fit visiter sa chambre, puis la cuisine et la salle de bains.

— C'est parfait, décida-t-elle quand ils revinrent dans le salon. Je ne croyais pas qu'il pût exister rien de pareil dans une ville aussi abominablement modernisée que la nôtre...

Il s'inclina légèrement.

— C'est agréable, en effet, et, comme vous pouvez vous en assurer, il n'y a personne pour nous entendre... à moins qu'ils ne soient dissimulés dans les placards, ce qui est peu probable.

Elle se redressa et le fixa droit dans les yeux.

— Je n'y avais même pas songé. Nous pouvons n'être pas d'accord, nous pouvons même devenir... ou déjà être ennemis ; mais je sais que vous êtes un gentleman. Sans cela, je ne serais pas ici.

Il interrogea d'un ton amusé :

— Vous voulez dire que j'ai appris qu'on ne portait pas des souliers jaunes avec un complet bleu ? Ce genre de choses ?

— Ce n'est pas à cela que je pense.

Il sourit :

— Alors, vous avez tort. Je suis un joueur professionnel et la créature d'un politicien.

— Non, je ne peux pas avoir tort !

Une expression suppliante envahit ses yeux.

— Je vous en prie, ne nous querellons pas avant d’y être forcés...

— Pardon !

Son sourire devint déférent.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Elle s’assit. Il prit place en face d’elle sur un autre siège de peluche rouge.

— Vous aviez l’intention de me raconter ce qui est arrivé chez vous le soir du meurtre de votre frère ?

Le « oui » qui sortit de ses lèvres fut à peine distinct. Son visage rosit et elle abaissa son regard vers le sol. Lorsqu’elle releva les yeux, ce fut avec une certaine timidité. Un embarras visible assourdisait sa voix.

— Je veux que vous sachiez tout. Vous êtes l’ami de Paul et cela... cela peut vous indisposer à mon égard, mais... je pense que lorsque vous saurez ce qui s’est passé... lorsque vous connaîtrez la vérité... vous ne serez plus... vous ne serez pas tout à fait mon ennemi. Je ne sais pas. Peut-être que si... mais il faut que vous sachiez ; alors vous pourrez juger. Il ne vous a rien dit ?

L’intensité de son émotion passa dans son regard et en effaça la timidité.

— N’est-ce pas ?

— Je ne sais rien de ce qui s'est passé chez vous ce soir-là, dit-il.

Elle se pencha vers lui et remarqua vivement :

— Cela prouve bien qu'il veut cacher quelque chose... quelque chose *qu'il est obligé* de cacher ?

Il fit un mouvement d'épaules.

— Et alors ?

Sa voix était calme et froide.

Elle fronça les sourcils.

— Mais vous devez bien voir... Laissons cela maintenant. Je vais vous dire ce qui est arrivé et vous jugerez par vous-même.

Elle demeurait penchée vers lui, fixant sur son visage deux yeux graves.

— Il est venu dîner ; c'est la première fois qu'il venait dîner chez nous.

— Je savais ça, dit Ned Beaumont. Votre frère n'y était pas ?

— Taylor n'était pas présent au dîner, corrigea-t-elle, mais il était à la maison. À dîner, il n'y avait que papa, Paul et moi. Taylor devait dîner en ville. Il... il ne voulait pas se trouver à table avec Paul à cause de leur querelle au sujet d'Opal.

Ned Beaumont fit un signe de tête attentif mais froid.

— Après le dîner, Paul et moi sommes restés un peu dans la... dans cette pièce où vous et moi avons parlé la nuit dernière et, tout d'un coup, il m'a attrapée et m'a embrassée...

Ned Beaumont éclata de rire, d'un rire contenu mais irrépressible.

Janet Henry le considéra avec surprise.

Son rire se transforma en un sourire et il s'excusa :

— Je vous demande pardon ; continuez, je vous dirai tout à l'heure pourquoi je riais.

Mais comme elle allait reprendre la parole, il l'interrompit de nouveau.

— Attendez... A-t-il dit quelque chose en vous embrassant ?

— Non... c'est-à-dire, c'est possible, mais je ne l'ai pas compris...

La perplexité qu'exprimait son visage s'accentua.

— Pourquoi ?

Ned Beaumont se reprit à rire.

— Il a dû dire quelque chose au sujet d'une livre de chair. C'est probablement ma faute. Je lui avais dit que votre père se servait de vous comme d'un appât pour s'assurer son aide aux élections prochaines et j'avais essayé de l'en dissuader. Je lui avais même conseillé, au cas où, il aurait été disposé à se laisser acheter, de s'assurer de sa livre de chair avant les élections, s'il ne voulait pas qu'elle lui file sous le nez.

Elle ouvrit de grands yeux mais parut moins intriguée.

Il continua :

— Cela se passait dans l'après-midi avant ce dîner et je ne croyais guère avoir réussi à le persuader.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous avez bien pu lui faire ? Il avait l'intention de vous demander en mariage et il était plein de

respect à votre égard et tout ce qui s'ensuit... Vous avez dû joliment le caresser à rebrousse-poil pour qu'il vous saute dessus comme ça ?

— Je ne lui ai rien fait, répliqua-t-elle lentement, mais la soirée avait été pénible. Aucun de nous n'était à son aise. Je pensais... j'ai essayé de ne pas lui montrer... enfin, qu'il m'était désagréable d'avoir à le recevoir. Il n'était pas à son aise non plus et je suppose que sa gêne... et peut-être l'idée que vous ne vous trompiez pas, l'auront fait...

Elle termina sa phrase par un geste bref des deux mains.

Ned Beaumont hocha la tête.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Naturellement, j'étais furieuse et je suis partie.

— Et vous ne lui avez rien dit ?

Les yeux de Ned Beaumont pétillaient d'une gaieté imparfaitement réprimée.

— Non, et lui-même n'a rien dit que j'aie pu comprendre. Je suis montée et j'ai rencontré mon père qui descendait. Pendant que je lui racontais ce qui venait d'arriver... J'étais aussi fâchée contre papa que contre Paul, car c'était sa faute si Paul était là... nous avons entendu Paul sortir. C'est alors que Taylor est sorti de sa chambre.

Son visage pâlit et ses traits devinrent rigides. Sa voix vibra d'émotion.

— Il m'avait entendue parler... Et je n'ai... Il a demandé à papa ce qui était arrivé, je les ai laissés tous les deux et je suis remontée chez moi, trop fâchée pour continuer à en parler. Et je

n'ai plus revu ni l'un ni l'autre jusqu'à ce que papa vienne me dire que Taylor avait été... avait été tué.

Toute blême, elle cessa de parler et regarda Ned Beaumont, croisant et décroisant nerveusement ses mains en attendant sa réponse.

Cette réponse fut une question.

— Et alors ?

— Comment, et alors ? répéta-t-elle stupéfaite. Vous ne comprenez donc pas ? Comment, sachant ce que je savais, n'aurais-je pas compris que Taylor avait couru après Paul, l'avait rattrapé et avait été tué par lui ? Il était furieux et...

Son visage s'éclaira.

— Vous savez qu'on n'a pas retrouvé son chapeau ? Il était trop pressé, trop en colère pour prendre le temps de se coiffer. Il...

Ned Beaumont secoua lentement la tête de droite à gauche. Sa voix révélait une certitude inébranlable.

— Non, dit-il, ça ne colle pas. Paul n'aurait pas eu besoin de tuer Taylor et il ne l'aurait pas fait. Il aurait pu le maîtriser d'une seule main et il ne perd pas la tête quand il se bat. Je le sais ; je l'ai vu se battre et je me suis battu avec lui. Non, ça ne colle pas.

Il cligna des yeux et son regard devint froid.

— Mais, à supposer qu'il l'ait fait ? Je veux dire : accidentellement ; bien que je ne puisse même pas croire ça. Que pourriez-vous lui reprocher de plus que d'avoir tué en état de légitime défense ?

Elle redressa la tête avec dédain.

— S'il était en état de légitime défense, pourquoi a-t-il caché la vérité ?

La conviction de Ned Beaumont ne parut pas ébranlée.

— Il veut vous épouser, expliqua-t-il ; ça ne lui servirait pas à grand-chose de chercher à se justifier en disant qu'il était en état de...

Il se mit à rire.

— Je deviens pire que vous ! Paul n'a jamais tué votre frère, Miss Henry.

Les yeux de Janet Henry étaient devenus aussi durs que les siens. Elle le regarda sans mot dire.

Le visage de Ned devint pensif. Il demanda :

— Vous n'avez que... — il agita un peu dédaigneusement la main — ...vous n'avez que vos petites déductions pour vous prouver que votre frère a couru après Paul, cette nuit-là ?

— Mais c'est bien suffisant ! insista-t-elle. Il l'a fait... Il est forcé de l'avoir fait... Sans cela pourquoi serait-il sorti nu-tête dans China Street ?

— Votre père ne l'a pas vu sortir ?

— Non, il ne savait même pas qu'il était sorti jusqu'à ce que l'on soit venu nous dire que...

Il l'interrompit :

— Et il est d'accord avec vous ?

— Il est bien forcé ! s'écria-t-elle. On ne peut pas s'y tromper. Il est forcé de se rendre à l'évidence, comme vous y serez forcé vous-même !

Les larmes emplissaient ses yeux.

— N’essayez pas de prétendre que vous ne me croyez pas, monsieur Beaumont. Je ne sais pas ce que vous saviez déjà... C’est vous qui avez trouvé le corps de Taylor ; je ne sais pas ce que vous avez découvert d’autre, mais maintenant, vous êtes forcé de voir clair.

Les mains de Ned Beaumont se mirent à trembler. Il se carra dans son fauteuil et les fourra dans ses poches. Son visage demeurait calme, mais des lignes rigides s’étaient creusées autour de sa bouche.

— Je l’ai trouvé mort, dit-il. Il n’y avait personne à proximité. Je n’ai rien découvert d’autre.

— Eh bien, vous connaissez la vérité, maintenant.

Les lèvres de Ned Beaumont frémirent sous sa moustache. Ses yeux étincelaient de colère. Ce fut d’une voix étouffée, âpre et délibérément insultante qu’il prononça :

— Tout ce que je sais, c’est que celui qui a expédié votre frère a rendu un fier service à tout le monde...

Elle sursauta et se recula vivement sur sa chaise en portant la main à sa gorge, mais l’expression d’horreur qui avait envahi son visage fit bientôt place à une sorte de compassion.

— Oui, répondit-elle doucement, je sais. Vous êtes l’ami de Paul et c’est dur...

Il baissa un peu la tête et marmonna :

— Je vous demande pardon... Ce n’était pas une chose à dire ; c’est bête.

Il eut un sourire oblique.

— Vous voyez, j'avais raison de vous dire que je n'étais pas un gentleman...

Sa confusion disparut et son regard redevint calme et assuré.

Il reprit d'une voix tranquille :

— Vous avez raison de dire que je suis l'ami de Paul. Et je le resterai... même s'il a tué.

Elle le considéra un long moment avec une attention passionnée, puis prononça d'une voix sans timbre :

— Alors, tout est inutile ? Je croyais que j'aurais pu vous ouvrir les yeux...

Elle s'interrompit avec un geste désespéré de tout le corps.

Il secoua lentement et négativement la tête. Elle soupira et se releva, la main tendue.

— Je regrette et je suis déçue, mais nous n'avons pas besoin d'être ennemis, n'est-ce pas ?

Il se leva, mais ne prit pas la main qu'elle lui tendait.

— Cette part de vous qui cherche à perdre Paul est mon ennemie.

Elle ne retira pas sa main et insista :

— Mais l'autre part, celle qui n'a rien à faire avec tout cela ?

Il prit la main de la jeune fille et s'inclina.

## IV

Lorsque Janet Henry fut partie, Ned Beaumont prit le téléphone, appela un numéro :

— Allô, ici M. Beaumont. M. Madvig est-il arrivé ?... Quand il arrivera, voudrez-vous lui dire que j'ai téléphoné et que je vais passer le voir ?... Oui, merci.

Il consulta sa montre-bracelet. Elle marquait un peu plus d'une heure. Il alluma un cigare et s'assit près de la fenêtre, les yeux sur la vieille église de l'autre côté de la rue. Au bout de dix minutes, la sonnerie du téléphone retentit.

Il décrocha le récepteur :

— Allô ?... Oui, Harry... Mais oui. Où êtes-vous ?... Je vais descendre en ville ; attendez-moi... Une demi-heure... Bon.

Il jeta son cigare dans la cheminée, mit son chapeau et son pardessus et sortit. Il alla jusqu'à un restaurant où il mangea une salade russe et deux petits pains et but une tasse de café. Il s'achemina ensuite vers un hôtel de second ordre nommé le Majestic.

Il se fit transporter au quatrième par un ascenseur manœuvré par un gamin minuscule qui l'appela Ned et lui demanda son pronostic sur la troisième course.

Ned Beaumont réfléchit et répondit :

— *Lord Byron* devrait gagner.

— J'espère que vous vous trompez, dit le garçon d'ascenseur, j'ai misé sur *Pipe Organ*.

Ned Beaumont haussa les épaules.

— Il peut gagner, mais il a une drôle de charge.

Arrivé devant le 417, il frappa. Harry Sloss, en manches de chemise, vint lui ouvrir. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, courtaud, trapu, large de visage et partiellement chauve.

— Exact comme une horloge, dit-il. Entiez.

Quand Sloss eut refermé la porte, Ned Beaumont interrogea :

— Qu'est-ce qui cloche ?

Le courtaud alla jusqu'au lit et s'y assit. Il fronça les sourcils en regardant Ned Beaumont.

— Ça m'a l'air de prendre mauvaise tournure...

— Quoi donc ?

— Que Ben soit allé à la police avec son histoire.

— Très bien ! répliqua Ned Beaumont avec irritation. Ne vous pressez pas de me raconter ce dont il s'agit, j'ai tout mon temps !

Sloss leva une large main pâle.

— Attendez, Ned ; je vais vous dire ce qui en est. Écoutez...

Il tâta ses poches et en sortit un paquet de cigarettes défraîchi.

— Vous vous souvenez de la nuit où le jeune Henry a été zigouillé ?

Le grognement affirmatif de Ned Beaumont montra son indifférence.

— Vous vous souvenez que Ben et moi, on venait d'arriver lorsque vous êtes rentré au Club ?

— Oui.

— Eh bien, écoutez, nous avons vu Paul et le gosse se chamailler sous les arbres...

Lentement, Ned Beaumont lissa un côté de sa moustache avec l'ongle de son pouce. Il paraissait intrigué.

— Mais je vous ai vu descendre de voiture devant le Club... immédiatement après avoir trouvé le corps... et vous veniez en sens contraire.

Sloss secoua vigoureusement la tête.

— C'est exact, dit-il, mais nous avons continué à descendre China Street jusque chez Pinky Klein et, comme il n'était pas là, nous sommes revenus au Club en faisant le tour.

Ned Beaumont fit signe qu'il comprenait.

— Qu'avez-vous vu, en somme ?

— Nous avons vu Paul et le gosse, debout sous les arbres et en train de se disputer.

— Vous avez pu distinguer tout ça de l'auto ?

Sloss agita de nouveau la tête en signe d'affirmation.

— Il faisait sombre à cet endroit-là, lui rappela Ned Beaumont. Je ne vois pas très bien comment vous auriez pu distinguer les visages, à moins d'avoir ralenti ou de vous être arrêtés.

— Je reconnaîtrais Paul n'importe où, affirma Sloss.

— Peut-être... mais le gosse ?

— C'était lui... ça ne pouvait être que lui. Nous en avons vu assez pour en être sûrs.

— Et vous avez pu constater qu'ils se querellaient ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Ils se battaient...

— Non, mais ils se tenaient comme des gens qui se querellent. Vous savez... comme on devine parfois que les gens se querellent rien qu'à leur attitude ?

Ned Beaumont eut un sourire sans gaieté :

— Oui, s'il y en a un qui a le pied sur la figure de l'autre.

Le sourire s'effaça.

— Et c'est ça que Ben est allé raconter à la police ?

— Oui. Je ne sais pas s'il y est allé de lui-même ou si Farr a su ça et l'a envoyé chercher mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il leur a tout raconté. C'est hier que ça s'est passé.

— Comment l'avez-vous appris, Harry ?

— Farr me cherche partout, dit Sloss. C'est comme ça que je le sais. Ben a dû lui raconter que j'étais avec lui et Farr m'a fait dire de passer le voir mais je ne marche pas.

— Je l'espère, Harry, dit Ned Beaumont. Mais qu'est-ce que vous ferez si Farr vous met le grappin dessus ?

— Je ne vais pas me laisser poisser si je peux l'éviter. C'est pourquoi je voulais vous voir.

Il s'éclaircit la gorge et se passa la langue sur les lèvres.

— J'avais pensé que je ferais peut-être bien de quitter la ville une semaine ou deux pendant que l'affaire se tasserait mais il me faut un peu d'argent...

Ned Beaumont sourit et secoua la tête.

— Ce n'est pas cela qu'il faut faire, dit-il à Sloss. Si vous voulez rendre service à Paul, allez dire à Farr que vous n'avez pas pu reconnaître les deux hommes en question et que vous ne croyez pas que ceux qui étaient avec vous l'aient pu non plus.

— Très bien, je le ferai mais écoutez, Ned, je devrais y gagner quelque chose. Je cours un risque et... vous savez ce que c'est.

Ned Beaumont fit un signe approbatif.

— Nous vous trouverons une petite place pépère aussitôt après les élections, une où vous n'aurez qu'à vous montrer une heure par jour...

— Ça c'est...

Sloss se leva. Ses yeux d'un vert pâle suppliaient.

— Je vais vous dire, Ned, je suis raide comme une barre. Il n'y aurait pas moyen de palper un peu de fric tout de suite ? Ça me rendrait bougrement service...

— Peut-être... J'en parlerai à Paul.

— C'est ça, Ned ! Et passez-moi un coup de fil !

— Entendu, dit Ned Beaumont. Au revoir.

## V

De l'hôtel Majestic, Ned Beaumont se rendit à l'hôtel de ville, gagna le bureau de l'attorney de district et demanda à voir M. Farr.

L'adolescent au visage rond auquel il s'était adressé revint une minute après, arborant une mine désolée.

— Je regrette, monsieur Beaumont, mais M. Farr n'est pas là.

— Quand reviendra-t-il ?

— Je ne sais pas, il n'a rien dit à son secrétaire...

— Je vais l'attendre un peu dans son bureau.

L'adolescent au visage rond s'interposa :

— Oh ! vous ne pouvez pas...

Ned Beaumont lui adressa son plus beau sourire et s'enquit d'une voix suave :

— Tu tiens à perdre ta place, petit ?

Le gamin hésita, se frotta nerveusement les mains et s'écarta. Ned Beaumont descendit le couloir jusqu'au bureau de l'attorney de district en en ouvrit la porte. Farr, qui lisait, leva les yeux et se dressa.

— C'était donc vous ? s'écria-t-il. Cornichon de gamin, il estropie tous les noms ! Il m'avait dit : un certain Baumann...

— Il n'y a pas de mal, dit Ned avec bonhomie, puisque me voilà.

Il se laissa pomper le bras par l'attorney de district et mener par la main jusqu'à un fauteuil. Une fois assis, il interrogea indolemment :

— Quoi de neuf ?

— Rien.

Farr se cala dans son fauteuil et passa les pouces dans les entournures de son gilet.

— Toujours la même routine... et Dieu sait que c'est suffisant !

— Comment va la campagne électorale ?

— Ça pourrait aller mieux... – une ombre passa sur le visage animé de l'attorney – ... mais je crois que nous nous en tirerons.

La voix de Ned Beaumont ne perdit rien de son indolence.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

— Ceci et cela... Il y a toujours quelque chose. C'est la politique qui veut ça.

— Pouvons-nous vous aider en quoi que ce soit, Paul et moi ? interrogea Ned Beaumont.

Puis, lorsque Farr eut secoué sa tête rouge à la crinière raide :

— Le bruit que Paul est pour quelque chose dans l'assassinat de Taylor Henry est toujours ce qui vous gêne le plus ?

Une lueur craintive passa furtivement dans l'œil clignotant de Farr. Il se redressa sur son siège.

— Il est de fait, dit-il prudemment, que beaucoup nous reprochent de ne pas encore avoir éclairci l'affaire. C'est une des choses les plus ennuyeuses... la plus ennuyeuse peut-être.

— Vous avez fait des progrès depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, vous avez découvert du nouveau ?

Les yeux méfiants, Farr secoua la tête.

Ned Beaumont eut un sourire glacé.

— Toujours prudent ?

L'attorney de district s'agita.

— Naturellement.

Ned Beaumont fit un signe de tête approbateur. Ses yeux brillaient de malice. Il interrogea avec duplicité.

— Est-ce que le témoignage de Ben Ferris est aussi une des lignes sur lesquelles vous n'avancez qu'avec prudence ?

La petite bouche cruelle de Farr s'ouvrit et se referma. Il se frotta les lèvres l'une contre l'autre. Après le premier sursaut d'étonnement, ses yeux redevinrent atones. Il répondit :

— Je ne sais pas quel crédit on peut accorder à Ferris, Ned. Selon moi, pas beaucoup. Je ne lui ai même pas accordé assez d'importance pour vous en parler.

Ned Beaumont eut un rire ironique. Farr insista :

— Vous savez bien que je ne voudrais pas cacher quoi que ce soit à Paul, ni à vous, si c'était important. Vous me connaissez suffisamment pour ça.

— Nous nous connaissions avant que vous soyez devenu nerveux, répliqua Ned Beaumont. Mais ça n'a pas d'importance. Si vous voulez le type qui était avec Ben Ferris dans l'automobile, vous le trouverez en ce moment à l'hôtel Majestic, chambre 417.

Les yeux sur la garniture de son bureau, Farr fixait la figurine nue qui brandissait l'aéroplane entre deux porte-plume obliques. Son visage était sombre. Il ne répondit pas.

Ned Beaumont se leva, un mince sourire aux lèvres. Il suggéra :

— Paul est toujours heureux ce pouvoir tirer les camarades d’embarras. Croyez-vous qu’il serait utile qu’il se laisse arrêter et juger pour le meurtre de Taylor Henry ?

Sans lever les yeux, Farr répondit d’un ton buté :

— Ce n’est pas à moi de dire à Paul ce qu’il doit faire.

— Voilà une bonne pensée ! s’exclama Ned Beaumont.

Il se pencha au-dessus du bureau et, son visage tout contre celui de l’attorney, il murmura d’un ton confidentiel :

— Et en voici une autre pour faire la paire : ce n’est pas à vous non plus de décider de faire des choses que Paul n’aimerait pas vous voir faire.

Il sortit, le sourire aux lèvres, mais aussitôt qu’il fut sur le trottoir, son sourire s’éteignit.

## VIII

# LA RUPTURE

### I

Ned Beaumont ouvrit une porte où se lisait l'inscription : *Compagnie de Construction des États de l'Est*, échangea des saluts avec deux jeunes femmes assises devant leur pupitre, puis passa dans une pièce plus vaste dans laquelle il ouvrit une porte marquée *Privé*. Il pénétra dans une pièce carrée où Paul Madvig, assis à un bureau éraillé, examinait des papiers que plaçait respectueusement devant lui un petit homme penché sur son épaule.

Madvig releva la tête et dit :

— Hello ! Ned !

Il poussa les papiers de côté et dit au petit homme :

— Vous me rapporterez ça plus tard.

Le petit homme ramassa les papiers, dit aimablement :

— Comment allez-vous, monsieur Beaumont ? et quitta la pièce.

Madvig remarqua :

— On dirait que tu as passé une nuit blanche, Ned. Qu'est-ce que tu as fait ? Assieds-toi.

Ned Beaumont avait retiré son pardessus. Il le plaça sur une chaise, y joignit son chapeau et prit un cigare.

— Non, ça va très bien. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans ta vie ?

Il s'assit sur un coin du bureau.

— Je voudrais bien que tu voies Me Laughlin, il n'y a que toi qui puisses en tirer quelque chose.

— Bon. Qu'est-ce qui ne va pas de son côté ?

Madvig grimaça :

— Du diable si je le sais ! Je croyais l'avoir satisfait, mais il joue double jeu avec nous.

Un feu sombre illumina les yeux bruns de Beaumont. Il abaissa son regard vers l'homme blond et dit :

— Ah ! ah ! Lui aussi ?

Après un moment de réflexion, Madvig articula posément :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

La réponse de Beaumont fut une autre question :

— Tout va comme tu veux ?

Les robustes épaules de Madvig eurent un geste impatient mais ses yeux demeurèrent attentifs.

— Ça ne va pas tellement mal, après tout ! dit-il. Si nous y sommes forcés, nous nous passerons des voix de Mc Laughlin.

— Peut-être !

Les lèvres de Beaumont s'étaient amincies :

— Mais on ne peut pas en perdre constamment et emporter le vote à la fin quand même.

Il plaça son cigare au coin de ses lèvres et remarqua :

— Tu sais que nous ne sommes plus en si bonne posture qu'il y a quinze jours ?

Madvig sourit avec indulgence à l'homme assis sur son bureau.

— Bon Dieu, comme tu aimes te lamenter, Ned ! Rien ne va donc jamais assez bien pour toi ?

Il n'attendit pas de réponse mais continua placidement :

— Je n'ai encore jamais connu de campagne qui n'ait pas eu l'air d'être dans le lac à un moment ou un autre. Ça n'est jamais arrivé, pourtant.

Ned Beaumont rallumait son cigare. Il souffla sa fumée et dit :

— Ah !

Il pointa son cigare vers la poitrine de Madvig :

— Si le meurtre de Taylor Henry n'est pas éclairci *pronto*, tu n'auras pas besoin de t'en faire pour le vote, quel qu'en soit le résultat, tu seras dans le lac.

Les yeux bleus de Madvig s'obscurcirent, mais l'expression de ses traits demeura la même. Sa voix non plus ne changea pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire au juste, Ned ?

— Tout le monde croit que tu l'as tué.

— Oui ?

Madvig passa lentement une main sur son menton.

— Ne te laisse pas tourmenter par ça. On en a raconté de pires sur mon compte.

Ned Beaumont eut un sourire mi-figue mi-raisin et s'écria avec une admiration affectée :

— Je me demande s'il y a une seule chose qui ne te soit jamais arrivée ? On ne t'a jamais traité à l'électricité aux frais de l'État ?

L'homme blond se mit à rire.

— Non, et je ne crois pas être appelé à en faire l'expérience.

— Tu n'en es pas bien loin en ce moment, dit Beaumont d'une voix douce.

Madvig se remit à rire.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il avec dérision.

Ned Beaumont haussa les épaules.

— Tu n'es pas trop occupé ? demanda-t-il. Je ne te fais pas perdre de temps avec mes sottises ?

— Je t'écoute, répondit Madvig, tranquillement. Je n'ai jamais rien perdu à t'écouter.

— Merci, mon cher. Pourquoi Me Laughlin nous fait-il des coups en dessous, à ton avis ?

Madvig secoua la tête.

— Il croit que tu es battu, affirma Ned Beaumont. Tout le monde sait que la police n'a rien fait pour mettre la main sur

l'assassin de Taylor et tout le monde croit que c'est parce que c'est toi. Et Me Laughlin croit que ça suffira à te battre aux élections.

— Oui ? Il s'imagine que les électeurs préféreront voir Shad diriger les affaires de la ville plutôt que moi ? Il se figure que le fait d'avoir été accusé d'assassinat me fait une réputation plus mauvaise que celle de Shad ?

Ned Beaumont fronça les sourcils et fixa son regard sur l'homme blond.

— Ou bien tu te montes le coup, dit-il, ou bien tu cherches à me bluffer. Qu'est-ce que la réputation de Shad vient faire là-dedans ? Il ne s'est jamais ouvertement affiché derrière ses candidats. Tandis que toi, on connaît ton rôle et ce sont tes candidats qui sont responsables de l'inaction de la police au sujet du meurtre.

Madvig porta de nouveau sa main sous son menton et s'accouda à son bureau. Son beau visage coloré restait placide.

— Nous avons beaucoup parlé de ce que les autres pensent, Ned, dit-il. Parlons un peu, de ce que tu penses toi-même. Tu me crois battu ?

— Plus que probablement, répondit Ned Beaumont d'une voix convaincue. C'est tout cuit si tu ne te remues pas.

Il sourit.

— Mais tes candidats s'en tireront très bien...

Madvig ôta son menton du creux de sa main pour observer Ned.

— Cela demande à être expliqué.

Ned Beaumont se pencha en avant et fit tomber la cendre de son cigare dans le crachoir de cuivre à côté du bureau. Puis il déclara sans sourciller :

— Ils vont te balancer.

— Oui ?

— Pourquoi pas ? Tu as laissé Shad accaparer la racaille. Tu comptes sur les gens respectables, sur l'élite, pour l'emporter aux élections. Ceux-ci commencent à s'agiter. Qu'est-ce qui empêche tes candidats de monter une pièce à grand spectacle et de t'arrêter pour meurtre tandis que les gens respectables – enthousiasmés par l'intégrité de ces nobles magistrats assez braves pour arrêter leur propre chef quand il transgresse la loi – se monteront les uns sur les autres dans leur ardeur à voter quatre ans supplémentaires d'administration municipale à ces héros. Tu ne pourrais même pas en vouloir à tes types ; ils savent qu'ils jouent sur le velours s'ils le font et qu'ils sont dans les choux s'ils ne le font pas...

Madvig redressa le buste et mit les mains dans ses poches :

— Tu ne comptes pas beaucoup sur leur loyauté, hein, Ned ?

Ned Beaumont sourit.

— À peu près autant que toi, répliqua-t-il.

Son sourire disparut.

— Ce ne sont pas des suppositions, Paul. Je suis allé voir Farr cet après-midi. J'ai été obligé de forcer sa porte, il ne voulait pas me recevoir. Il a prétendu qu'il ne poursuivait pas l'enquête sur le crime. Il a essayé de me cacher ce qu'il avait découvert. Finalement, il s'est refusé à continuer la conversation.

Il fit une moue méprisante.

— Farr, le type que j'ai toujours fait passer par un trou de souris !

— Bah, ce n'est que Farr..., commenta Madvig.

Ned Beaumont lui coupa la parole.

— C'est justement parce que c'est Farr que c'est grave... Rutlage ou Rainey auraient pu se tourner contre toi de leur propre chef, mais si Farr marche, ça prouve que tous les autres marchent déjà.

Il fronça les sourcils en constatant que Madvig demeurait impassible.

— Tu es libre de ne pas me croire, Paul.

— Quand je cesserai de te croire, je te le dirai, déclara celui-ci. Comment se fait-il que tu sois allé voir Farr ?

— Harry Sloss m'a téléphoné aujourd'hui. Il paraît que lui et Ben Ferris t'ont vu te quereller avec Taylor dans China Street, la nuit du meurtre... Du moins, ils le prétendent.

Les yeux que Ned Beaumont fixait sur son interlocuteur étaient sans expression et sa voix monocorde.

— Ben est allé le raconter à Farr. Harry voulait de l'argent pour ne pas y aller. Il y a déjà un ou deux membres de ton club qui devinent d'où vient le vent. J'avais remarqué que Farr avait des tendances à devenir nerveux et je suis allé prendre sa température.

Madvig fit un léger signe de tête.

— Tu es sûr qu'il me trahit ?

— Oui.

Madvig abandonna sa chaise et gagna la fenêtre. Pendant trois minutes, il regarda dehors, les mains dans les poches. Toujours assis devant le bureau, Ned Beaumont fumait sans quitter du regard le large dos de l'homme blond. Madvig demanda sans se retourner :

— Qu'est-ce que tu as répondu à Harry ?

— Je lui ai dit d'attendre.

Madvig tourna le dos à la fenêtre et revint se placer devant son bureau. Il resta debout. Son visage était plus rouge mais l'expression de ses traits n'avait pas changé. Il parla d'une voix égale :

— Qu'est-ce que nous devrions faire, selon toi ?

— Au sujet de Sloss ? Rien. L'autre branque est déjà allé trouver Farr. Ce que Sloss peut faire maintenant n'a aucune importance.

— Je ne parle pas de ça ; je veux dire : en général ?

Ned Beaumont laissa tomber son cigare dans le crachoir.

— Je te l'ai déjà dit : si le meurtrier de Taylor Henry n'est pas découvert rapidement, tu es foutu. C'est la seule chose qui vaille la peine qu'on s'en occupe.

Madvig détourna les yeux. Son regard alla se fixer sur le mur d'en face, ses lèvres charnues se pincèrent. Des gouttes de sueur apparurent sur son front. Il dit d'une voix altérée.

— Ça ne peut pas aller, trouve autre chose.

Les narines de Ned Beaumont frémirent, l'iris de ses yeux se fonça. Il insista :

— Il n'y a rien d'autre à faire, Paul. Tout autre mouvement ferait le jeu de Shad ou de Farr ou de sa bande et l'un et l'autre veulent ta peau...

Madvig reprit d'une voix légèrement rauque :

— Il doit y avoir une issue, Ned. Réfléchis.

Ned Beaumont quitta son siège et se planta devant l'homme blond.

— Il n'y en a pas. C'est le seul moyen. Tu vas l'employer ou je vais m'en charger moi-même.

Madvig secoua violemment la tête :

— Non. Ne t'en mêle pas.

Ned Beaumont répliqua :

— C'est la seule chose que je refuse de faire pour toi, Paul.

Alors Madvig fixa Beaumont droit dans les yeux et murmura d'une voix sifflante :

— C'est moi qui l'ai tué, Ned.

Ned Beaumont aspira profondément et poussa un long soupir.

Madvig posa les mains sur les épaules de son compagnon et ses paroles sortirent, confuses et rapides :

— C'est un accident, Ned. Quand je suis parti, il a couru après moi avec une canne qui lui est tombée sous la main. Nous avions... il y avait eu une discussion et, après m'avoir rattrapé, il a essayé de me frapper avec sa canne. Je ne sais pas ce qui est arrivé, mais en la lui arrachant, je l'ai frappé sur la tête avec —

pas très fort – ça ne peut pas avoir été très fort, mais il est tombé en arrière et s’est fracassé le crâne sur le trottoir.

Ned Beaumont hocha la tête. Son visage ne révélait rien d’autre qu’une attention passionnée. Il interrogea, d’une voix sèche qui correspondait à l’expression de ses traits :

— Où est cette canne ?

— Je l’ai emportée sous mon pardessus et je l’ai brûlée. Après avoir constaté qu’il était mort, je me suis aperçu que je l’avais gardée à la main en me rendant au club, alors je l’ai dissimulée sous mon pardessus puis brûlée.

— Quel genre de canne était-ce ?

— Une grosse canne rustique, brune, très lourde.

— Et son chapeau ?

— Je ne sais pas, Ned. Il a dû tomber de sa tête et quelqu’un l’aura ramassé.

— Il en avait un ?

— Mais oui, certainement.

Ned Beaumont passa l’ongle de son pouce sous sa moustache.

— Tu te souviens d’avoir vu passer la voiture de Sloss et Ferris ?

Madvig secoua négativement la tête.

— Je t’assure que je ne voulais pas faire ça, Ned, dit-il d’une voix épaisse. Je désire Janet Henry plus que je n’ai jamais rien désiré et quelle chance me resterait-il après, même si c’était un accident ?

Ned Beaumont lui éclata de rire à la figure, d'un rire grave et amer. Il dit :

— Tes chances seraient plus grandes qu'elles ne le sont en ce moment.

Madvig resta silencieux.

— Elle a toujours pensé que tu avais tué son frère, poursuivit Ned. Elle te déteste. Elle veut t'envoyer à la chaise électrique. C'est elle qui a dirigé les soupçons vers toi avec ses lettres anonymes à tous ceux que ça pouvait intéresser. C'est elle qui a tourné Opal contre toi. Elle était chez moi ce matin, à me raconter tout ça et essayer de me gagner. Elle...

— Non, c'est impossible !

Ned fronça les sourcils :

— Tu as tout esquiné en fichant le camp avec cette canne et en la brûlant sans mot dire. Tu pouvais plaider la légitime défense !

Madvig se redressa.

— Ça suffit !

Ses yeux bleus posés sur Beaumont étaient glacés.

— Qu'est-ce qu'à y a, Ned ? Tu la veux pour toi ou bien...

Il s'interrompit avec dédain :

— Ça n'a pas d'importance.

Il indiqua la porte, du pouce :

— Sors d'ici, fumier, et pour de bon !

Ned Beaumont répondit :

— Je sortirai quand j’aurai dit ce que j’ai à dire.

Madvig répliqua :

— Tu sors quand on te le dit. Je ne crois pas une seule de tes paroles. Et je n’en croirai jamais aucune.

Ned Beaumont dit :

— Ça va, prit son chapeau et son manteau et sortit.

## II

Ned Beaumont rentra chez lui. Son visage était pâle et soucieux. Il se laissa tomber dans un de ses grands fauteuils rouges après avoir posé une bouteille de whisky et un verre sur la table voisine. Mais il ne but pas. Il examinait mélancoliquement son pied chaussé de noir et se mordait les ongles. Le téléphone sonna. Il ne répondit pas. Dans la pièce, le jour fit place au crépuscule. Il faisait nuit quand il se leva pour téléphoner.

— Allô ! je voudrais parler à Miss Henry, s’il vous plaît.

Et au bout d’un moment d’attente qu’il meubla en sifflotant entre ses dents :

— Allô, Miss Henry ?... Oui... je viens de tout raconter à Paul à votre sujet. Oui, et vous aviez raison. Il a fait comme vous aviez dit.

Il rit :

— Mais oui... Vous saviez qu’il me traiterait de menteur se refuserait à m’écouter et me ficherait à la porte et il l’a fait... Non, non, ça ne fait rien... Ça devait arriver – non, réellement...

Oh ! c'est probablement définitif. Il y a des choses qu'on ne peut pas effacer quand on les a dites... Oui. Toute la soirée, je pense... Ça sera bien... Entendu. Au revoir.

Il se versa un verre de whisky et le but, puis entra dans sa chambre déjà emplies d'ombre, mit l'aiguille du réveil sur huit heures et s'étendit tout habillé sur le lit.

Pendant un moment, il demeura les yeux fixés au plafond. Puis il s'endormit, la respiration saccadée, jusqu'à ce que le carillon du réveil retentît.

Il se leva d'un pas lourd et, allumant l'électricité, passa dans la salle de bains. Il se lava la figure et les mains, mit un col propre et alluma du feu dans la cheminée du salon. Il lut le journal jusqu'à l'arrivée de Janet Henry.

Elle était très agitée. Bien qu'elle crût devoir affirmer à Ned Beaumont qu'elle n'avait pas prévu le résultat de sa visite et de ses confidences à Paul, qu'elle ne l'avait pas escompté, la satisfaction la plus vive illuminait ses yeux. Tout en exprimant ses regrets, elle ne pouvait empêcher ses lèvres de sourire.

Il déclara :

— Ça ne fait rien. Je l'aurais fait même si j'avais su comment ça tournerait. Je crois qu'au fond je m'en doutais. C'est une de ces choses... Et si vous m'aviez dit que ça arriverait, je l'aurais pris comme un défi et je me serais précipité pour le faire.

Elle lui tendit les mains :

— Je suis si heureuse, dit-elle. Il serait hypocrite de prétendre le contraire.

— Je regrette que ce soit arrivé, mais je n'aurais rien fait pour l'éviter, fit-il en lui prenant les mains.

Elle poursuivit :

— Et maintenant, vous savez que j'ai raison ? Il a bien tué Taylor ?

Ses yeux questionnaient.

Il inclina la tête :

— Il me l'a dit.

— Alors, vous allez m'aider, maintenant ?

Elle lui serra les mains et se rapprocha de lui. Il hésita, son visage durci penché vers celui de la jeune fille.

— Il était en état de légitime défense, dit-il lentement. Je ne peux pas...

— C'est un assassinat ! s'écria-t-elle. Bien sûr, il prétend qu'il était en cas de légitime défense, c'est trop facile !

Elle secoua la tête impatiemment.

— Mais même dans ce cas ou dans le cas d'un accident, pourquoi ne passerait-il pas en jugement, pourquoi n'aurait-il pas à le prouver comme tout le monde ?

— Il a attendu trop longtemps. Il s'est tu pendant un mois et cela pèserait contre lui.

— Eh bien, à qui la faute ? demanda-t-elle. Et croyez-vous qu'il se serait tu si longtemps s'il avait agi en état de légitime défense ?

Il inclina gravement la tête :

— C'était à cause de vous. Il vous aime. Il ne voulait pas que vous sachiez qu'il avait tué votre frère.

— Mais je le sais ! cria-t-elle furieusement. Et je ferai en sorte que tout le monde le sache.

Il eut un haussement d'épaules. Son visage était soucieux.

— Vous ne voulez pas m'aider ? s'inquiéta-t-elle.

— Non.

— Pourquoi ? Vous êtes fâché avec lui...

— Je crois ce qu'il m'a dit. Je sais qu'il est trop tard pour qu'il puisse persuader le jury. Nous avons rompu, mais je ne lui ferai pas ça.

Il s'humecta les lèvres.

— Laissez-le tranquille. Ils auront bien sa peau sans que ni vous ni moi ayons à nous en mêler...

— Jamais ! dit-elle. Je ne le lâcherai pas avant qu'il ait été puni comme il le mérite.

Elle reprit haleine et ses yeux s'assombrirent.

— Votre foi en lui est-elle assez solide pour que vous acceptiez de vérifier s'il ne vous a pas menti ?

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il avec méfiance.

— Voulez-vous m'aider à découvrir la vérité – qu'il ait menti ou non ? Il doit y avoir des preuves quelque part ; des preuves que nous pourrions trouver. Si vous avez réellement confiance en lui, vous ne devez pas craindre d'accepter.

Il l'étudia un instant avant d'interroger :

— Si j'accepte et si nous découvrons la vérité, voulez-vous me promettre de l'accepter, quelle qu'elle soit ?

— Oui, répondit-elle aussitôt ; si vous me faites la même promesse.

— Et vous garderez pour vous ce que nous trouverons jusqu'à ce que nous ayons fini le travail... jusqu'à ce que nous ayons trouvé une preuve positive... et vous ne vous servirez pas de nos découvertes avant que nous sachons vraiment tout ?

— Entendu.

— Marché conclu ! dit-il.

Elle eut un sanglot de joie et ses yeux s'emplirent de larmes.

Il reprit :

— Asseyez-vous.

Son visage mince durcit, sa voix se fit brève.

— Il faut que nous nous entendions sur la conduite à tenir. Avez-vous eu de ses nouvelles cet après-midi ou ce soir, depuis que nous nous sommes querellés ?

— Non.

— Alors nous ignorons quelle est son attitude à votre égard. Il est possible qu'il ait fini par conclure que j'avais raison. Ça ne changera rien en ce qui nous concerne, lui et moi – nous en avons fini l'un avec l'autre – mais il faut que nous soyons fixés aussi vite que possible.

Les yeux au sol, il fronça les sourcils et se lissa la moustache avec l'ongle de son pouce.

— Vous allez être obligée d'attendre qu'il vienne vous voir. Vous ne pouvez pas vous permettre de lui faire signe. S'il a des

doutes à votre égard, ça pourrait lui ouvrir les yeux tout à fait. Jusqu'à quel point vous sentez-vous sûre de lui ?

Elle était assise près de la table. Elle répondit :

— Aussi sûre qu'une femme peut l'être d'un homme.

Elle eut un petit rire embarrassé.

— Je sais que cela a l'air... mais j'en suis sûre, monsieur Beaumont.

Il inclina la tête.

— Alors, tout est pour le mieux, vous le saurez définitivement demain. Avez-vous jamais essayé de le faire parler ?

— Non, pas encore... pas vraiment... J'attendais...

— Bon. Eh bien, il n'en est plus question pour le moment. Aussi sûre que vous soyez de lui, vous devez être prudente. Y a-t-il quelque chose que vous ayez appris et dont vous ne m'avez pas parlé ?

— Non, dit-elle en secouant la tête. Je ne savais pas très bien comment m'y prendre. C'est pourquoi je désirais tellement que vous...

Il l'interrompit encore :

— Il ne vous est pas venu à l'idée d'engager un détective privé ?

— Si, mais j'avais peur. Je craignais de tomber sur quelqu'un qui avertirait Paul. Je ne savais pas à qui m'adresser ni en qui avoir confiance.

— J'en connais un dont nous pourrions nous servir.

Il passa ses doigts dans ses cheveux noirs.

— Maintenant, il y a deux choses que je voudrais que vous trouviez, si vous n'êtes pas déjà fixée à leur sujet. Manque-t-il un chapeau parmi ceux que votre frère possédait ? Paul dit qu'il avait un chapeau... Il n'y en avait pas quand je suis arrivé près de lui. Tâchez de savoir combien il en avait et si on sait ce qu'ils sont devenus – il eut un sourire en coin – excepté celui que j'ai emprunté...

Elle ne prêta pas attention à son sourire. Secouant la tête, elle leva les mains dans un geste désolé :

— C'est impossible, dit-elle ; nous nous sommes débarrassés de toutes ses affaires il y a quelque temps et je doute que quelqu'un ait jamais su au juste ce qu'il possédait.

Il haussa les épaules :

— Je ne comptais pas beaucoup là-dessus, dit-il. La seconde chose est une canne. Il faudrait savoir s'il en manque une – appartenant à votre père ou à lui – une canne rustique brune et lourde.

— Elle doit être à mon père, dit-elle ardemment, et je crois qu'elle ne manque pas.

— Vérifiez. (Il se mordit l'ongle du pouce.) Ça suffira à vous occuper jusqu'à demain ; et aussi, peut-être devriez-vous voir où en sont vos relations avec Paul.

— Mais pourquoi ? interrogea-t-elle. Je veux dire au sujet de la canne.

Elle se leva très excitée.

— Paul dit que votre frère l'a attaqué avec une canne et qu'il en a reçu un coup pendant que lui, Paul, essayait de la lui arracher. Il dit aussi qu'il a emporté la canne et l'a brûlée.

— Oh ! je suis sûre que toutes les cannes de papa sont là ! cria-t-elle.

Son visage était blême et ses yeux fixes.

— Taylor n'en avait pas ?

— Une seule... Une noire à pomme d'argent. (Elle posa sa main sur le poignet de Ned.) Si elles sont toutes là, ça voudra dire que...

— Ça pourra signifier quelque chose, dit-il en posant à son tour sa main sur la sienne. Mais pas de blagues ! prévint-il.

— Oh ! n'ayez pas peur, promit-elle. Si vous saviez seulement combien je suis heureuse d'avoir votre aide et combien je l'ai désirée... vous sauriez que vous pouvez avoir confiance en moi.

— Je l'espère, dit-il en retirant sa main.

### III

Resté seul, Ned Beaumont erra un moment dans la pièce. Ses yeux brillaient, ses traits étaient tirés. À dix heures moins vingt, il consulta sa montre. Alors il endossa un pardessus et se rendit à l'hôtel Majestic où il apprit que Harry Sloss n'était pas là. Il quitta l'hôtel, arrêta un taxi et se fit conduire : « West Road Inn ».

Le West Road Inn était une bâtisse blanche et cubique, située dans un bouquet d'arbres à trois milles de la ville. La nuit la faisait paraître grise. Son rez-de-chaussée était brillamment illuminé et une demi-douzaine d'automobiles étaient alignées devant la porte. D'autres étaient abritées sous une longue remise obscure, à gauche de la maison.

Avec un signe de tête familier au portier, Ned Beaumont entra dans une vaste salle à manger où trois musiciens essayaient de faire croire qu'ils étaient douze, pendant que huit ou dix personnes dansaient. Il longea un côté de la pièce pour éviter la piste et s'arrêta devant le bar situé dans un angle de la salle.

— 'soir, Ned, dit le gros barman au nez bourgeonneux, on ne vous a pas vu beaucoup ces temps-ci.

— 'lo, Jim. J'ai acheté une conduite. Un Manhattan.

Le barman commença à mélanger les ingrédients du cocktail. L'orchestre s'arrêta. Une voix de femme, aiguë et rageuse, s'éleva :

— Je ne resterai pas dans une boîte où on laisse entrer cette vache et Ned Beaumont !

Ned Beaumont fit demi-tour, le dos appuyé au bar. Le barman demeura rigide, shaker en main.

Lee Wilshire était debout au milieu de la piste, les yeux fixés sur Ned Beaumont. Une de ses mains reposait sur le bras d'un gros jeune homme vêtu d'un complet bleu un peu trop étroit pour lui. Lui aussi regardait Beaumont, mais d'un air plutôt stupide. Elle reprit :

— C'est un fumier ! Et si on le vire pas, je m'en vais.

La salle était silencieuse et attentive. Le jeune homme rougit. Il essaya de se donner un air menaçant mais ne réussit qu'à paraître embarrassé.

La fille continua :

— Je vais aller le gifler moi-même si vous n'y allez pas.

Souriant, Ned Beaumont fit :

— 'soir, Lee. Vu Bernie depuis qu'il est sorti de taule ?

Lee jura furieusement et fit un pas en avant. Le gros jeune homme tendit la main et l'arrêta.

— Attends, je vais lui régler son compte, à ce salaud ! dit-il.

Il rajusta son col, tira les revers de son veston et traversa la piste de danse pour se planter en face de Ned Beaumont.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dit-il. Qu'est-ce que c'est que ces façons de parler à la petite ?

Fixant sur le jeune homme un regard plein de dignité, Ned Beaumont allongea le bras droit sur le bar, la paume ouverte :

— Donnez-moi quelque chose pour lui taper dessus, Jimmy, dit-il. Je n'ai pas envie de m'abîmer la main.

L'une des mains du barman avait déjà disparu sous la tablette du bar. Elle réapparut, tenant une courte matraque qu'il posa dans la main ouverte de Ned Beaumont. Celui-ci ne bougea pas.

— On la traite un peu de tous les noms, dit-il. Le dernier type avec qui elle était l'appelait « courge ».

Le jeune homme se redressa en jetant des regards furtifs autour de lui.

— Je ne vous oublierai pas et un jour on se retrouvera entre quat'z'yeux ! fit-il.

Il tourna les talons et, s'adressant à Lee Wilshire :

— Allez, sortons de cette sale boîte !

— Allez-y, filez ! dit-elle avec dépit. Que le diable m'enfourche si je pars avec vous. Vous me dégoûtez.

Un gros homme avec une superbe denture en or, s'avança et dit :

— Sortez, tous les deux. Allez, de l'air !

Ned Beaumont se mit à rire :

— La... heu... la petite dame... est avec moi. Corky.

Corky fit :

— Ça va et se retourna vers le jeune homme : Dehors, paumé !

L'homme s'éclipsa.

Lee Wilshire était revenue à sa table. Elle s'assit, les poings aux joues, les yeux fixés sur la nappe.

Ned Beaumont s'assit en face d'elle et appela le garçon :

— Jimmy a un Manhattan qui est à moi. Et je veux manger. Vous avez dîné, Lee ?

— Oui, dit-elle sans lever la tête ; je veux un « Silver fizz ».

— Très bien, dit Ned Beaumont. Je voudrais une entrecôte minute aux champignons, n'importe quels légumes pourvu que Tony ne les ait pas tirés d'une boîte de conserves, une salade de laitue et tomates avec une sauce au Roquefort et du café.

Quand le garçon fut parti, Lee déclara d'un ton amer :

— Il n'y a pas un type qui en ait dans le ventre... pas un ! Ce grand dégonflé...

Elle commença à pleurer silencieusement.

— Peut-être que vous choisissez mal ? suggéra Ned Beaumont.

— Ça vous va de me dire ça, rétorqua-t-elle en le regardant aigrement. Après le sale tour que vous m'avez joué...

— Je ne vous ai joué aucun tour, protesta-t-il. Si Bernie a été obligé de bazarder vos bijoux pour me payer l'argent qu'il m'avait fauché, ce n'est pas ma faute.

L'orchestre recommença à jouer.

— C'est jamais la faute d'un homme, se plaignit-elle. Allons danser.

— Oh ! bon, dit-il sans enthousiasme.

Quand ils revinrent à leur table, le cocktail et le fizz étaient servis.

— Qu'est-ce qu'il fait Bernie, maintenant ? demanda-t-il en buvant.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas revu depuis qu'ils l'ont relâché et je ne veux pas le voir. Encore un joli coco ! Quelle déveine j'ai eue cette année ! Lui, Taylor et ce gros enflé.

— Taylor Henry ?

— Oui, mais je ne l'ai pas vu beaucoup, ajouta-t-elle rapidement, parce que j'étais avec Bernie pendant ce temps-là.

Ned Beaumont acheva son cocktail avant de dire :

— Vous étiez une de celles qu’il recevait de temps en temps dans son appartement de Charter Street ?

— Oui, répondit-elle en le regardant avec défi.

Il remarqua :

— Je crois que nous devrions commander quelque chose.

Pendant qu’il appelait le garçon et commandait leurs consommations, elle se refit une beauté.

#### IV

La sonnette de l’entrée réveilla Ned Beaumont. À moitié endormi, il sortit du lit, toussa et passa une robe de chambre et des mules. Son réveil marquait quelques minutes après neuf heures. Il ouvrit.

Janet Henry entra en s’excusant.

— Je sais qu’il est affreusement tôt, mais je ne pouvais pas attendre une minute de plus. Je vous ai appelé plusieurs fois la nuit dernière et je n’ai presque pas dormi d’énervement. Toutes les cannes de papa sont là. Vous voyez bien qu’il a menti.

— Y en a-t-il une grosse brune, plutôt lourde ?

— Oui, c’est celle que le major Sawbridge lui a rapportée d’Écosse. Il ne s’en sert jamais, mais elle est là.

Elle sourit à Ned Beaumont d’un air de triomphe.

Ses yeux clignotaient de sommeil, il passa ses doigts dans ses cheveux en désordre.

— Alors il a menti, et comment ! déclara-t-il.

Elle continua gaiement :

— Lorsque je suis rentrée la nuit dernière, il était là.

— Paul ?

— Oui. Et il m'a demandé de l'épouser.

Toute somnolence disparut des yeux de Ned Beaumont.

— Vous a-t-il parlé de notre querelle ?

— Pas un mot.

— Qu'est-ce que vous avez répondu ?

— J'ai dit que c'était trop tôt après la mort de Taylor même pour me fiancer à lui, mais que je ne disais pas non pour plus tard. Si bien que je crois que nous avons conclu ce qu'il est convenu d'appeler un accord.

Il la regarda avec curiosité.

Elle posa une main sur son bras et son visage perdit sa gaieté. Sa voix se brisa un peu.

— Je vous en prie, ne croyez pas que je suis sans cœur, dit-elle, mais... Oh !... je voudrais tant... je voudrais tant réussir à faire ce que nous avons décidé que tout le reste n'a pas d'importance !

Il humecta ses lèvres et dit d'une voix grave et douce :

— Il serait dans de beaux draps si vous L'aviez aimé autant que vous le haïssez...

Elle trépigna :

— Ne dites pas ça ! Ne répétez jamais ça !

Le front de Ned se fronça et il pinça les lèvres.

Elle dit d'un ton contrit :

— Je vous en prie ! Je ne peux pas le supporter.

— Pardon, s'excusa-t-il. Avez-vous pris votre petit déjeuner ?

— Non. J'étais trop pressée de vous apporter mes nouvelles.

— Parfait. Vous déjeunerez avec moi. Qu'est-ce que vous préférez ?

Il se dirigea vers le téléphone.

Quand il eut commandé le repas, il passa dans la salle de bains. Lorsqu'il revint, elle avait retiré son chapeau et son manteau et fumait une cigarette au coin de la cheminée. Elle commença à parler mais la sonnerie du téléphone l'interrompit.

Il alla à l'appareil.

— Allô ?... Oui, Harry, je suis passé mais vous étiez sorti... Je voulais vous demander... vous savez... le type que vous avez vu avec Paul cette nuit-là ? Avait-il un chapeau ? Il en avait un ? Bien sûr ? Et tenait-il une canne dans sa main ?... Parfait... Non, je n'ai rien pu tirer de Paul, Harry. Vous feriez mieux de le voir vous-même... Oui. Au revoir.

Les yeux de Janet l'interrogèrent. Il dit :

— C'est un des deux types qui prétendent avoir vu Paul parler à votre frère cette nuit-là. Il dit avoir vu le chapeau mais pas la canne. D'un autre côté, il faisait nuit et ils sont passés en voiture. Je ne voudrais pas parier qu'ils ont vu les choses bien nettement.

— Pourquoi vous intéressez-vous tellement au chapeau ? Est-ce si important ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je ne suis qu'un détective amateur, mais ça me paraît une chose qui peut avoir une certaine importance dans un sens ou dans l'autre.

— Avez-vous des nouvelles, depuis hier ?

— Non. J'ai passé une partie de la nuit à payer à boire à une femme avec qui Taylor flirtait mais elle ne savait rien.

— Je la connais ? s'enquit-elle.

Il secoua la tête, puis lui jeta un regard rapide.

— Ce n'était pas Opal, si c'est ce que vous voulez dire.

— Vous ne croyez pas que nous pourrions... obtenir des renseignements d'elle ?

— Opal ? Non. Elle pense que son père a tué Taylor mais elle croit que c'était à cause d'elle. Ce n'est pas ce qu'elle savait qui l'a alertée... Ce sont vos lettres, *l'Observer* et ce genre de trucs.

Janet Henry fit un signe d'assentiment mais ne parut pas convaincue.

Le petit déjeuner arriva.

Pendant qu'ils mangeaient, le téléphone sonna. Ned Beaumont se leva et décrocha le récepteur :

— Allô... Oui, maman... Quoi ? (Il écouta pendant quelques secondes, les sourcils froncés). Je ne vois pas ce que vous pourriez y faire, sinon les laisser tranquilles... Non, je ne sais pas

où il est... Je ne pense pas le voir. Ne vous inquiétez pas, maman, ça s'arrangera... C'est ça, tout à fait ça. Au revoir.

Il retourna à la table en souriant.

— Farr a eu la même idée que vous, dit-il en s'asseyant. C'est la mère de Paul. Un homme de l'attorney de district est venu questionner Opal. (Une lueur ironique dansa dans ses yeux). Elle ne peut leur servir à rien, mais ils commencent à le serrer de près.

— Pourquoi vous téléphone-t-elle ?

— Paul est sorti et elle ne sait pas où le trouver.

— Elle ne sait donc pas que vous êtes fâché avec Paul ?

— Apparemment non.

Il posa sa fourchette.

— Dites-moi, vous êtes bien sûre que vous voulez aller jusqu'au bout de cette affaire ?

— J'y suis plus résolue que je ne l'ai jamais été, répondit-elle.

Ned Beaumont eut un rire amer.

— Presque mot pour mot les paroles de Paul pour me dire combien il vous désirait...

Elle frémit, son visage se ferma et elle le regarda froidement.

Il reprit :

— Je ne sais pas à quoi m'en tenir avec vous. Je ne suis pas sûr de vous. J'ai fait un rêve qui ne me plaît pas beaucoup.

Elle sourit.

— Vous n'allez pas me dire que vous croyez aux rêves ?

Il ne sourit pas.

— Je ne crois à rien, mais je suis trop joueur pour ne pas me laisser affecter par des tas de choses.

Son sourire devint moins ironique. Elle demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce rêve qui vous fait douter de moi ? (Elle leva un doigt avec un sérieux affecté :) Ensuite, je vous en raconterai un que j'ai eu à votre sujet.

— J'étais en train de pêcher, dit-il, et j'avais attrapé un poisson énorme... une truite arc-en-ciel... mais énorme... et vous avez dit que vous vouliez la voir de près. Vous l'avez ramassée et l'avez rejetée à la rivière avant que j'aie pu vous arrêter.

Elle eut un rire joyeux.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Le rêve s'est arrêté là.

— C'était un mensonge, dit-elle. Je ne rejetterais pas votre truite à l'eau. Et maintenant, je m'en vais vous raconter le mien. J'étais... (Ses yeux s'agrandirent.) Quand avez-vous eu le vôtre ? La nuit où vous êtes venu dîner ?

— Non. La nuit dernière.

— Oh ! c'est dommage. Ce serait plus impressionnant si nos deux rêves avaient eu lieu exactement au même moment. Le mien a eu lieu cette nuit-là. – Dans mon rêve, nous étions perdus dans une forêt tous les deux ; fatigués et affamés. Nous avons marché et marché jusqu'au moment où nous sommes arrivés à une petite maison. Nous avons frappé à la porte, mais personne

n'a répondu. La porte était fermée à clé. Alors, nous avons regardé à travers une fenêtre et, à l'intérieur, nous avons vu une grande table sur laquelle étaient empilées toutes sortes de bonnes choses, mais nous ne pouvions pas entrer par les fenêtres non plus, parce qu'elles avaient des barreaux de fer. Alors, nous sommes revenus à la porte et nous avons frappé et frappé, mais personne ne répondait. À ce moment, nous avons fini par penser que les gens laissent quelquefois la clé sous le paillason et nous avons regardé. Elle était bien là. Mais quand nous avons ouvert la porte, nous nous sommes aperçus qu'il y avait des centaines et des centaines de serpents sur le plancher. Nous n'avions pas pu les voir à cause des barreaux et ils se sont mis à ramper vers nous. Nous avons vite refermé la porte à clé et nous sommes restés là, morts de peur, à les entendre siffler et cogner leurs têtes contre la porte. Alors vous avez dit que, peut-être, si nous ouvrons la porte et que nous nous cachions, les serpents sortiraient et s'en iraient. C'est ce que nous avons fait. Vous m'avez aidée à grimper sur le toit – il était assez bas dans cette partie de mon rêve – et vous avez grimpé après moi et vous vous êtes penché pour ouvrir la porte et tous les serpents sont partis en rampant. Nous sommes restés sur le toit, retenant notre respiration, jusqu'à ce que le dernier des cents et des cents ait disparu dans la forêt.

« Alors nous avons sauté en bas, nous avons couru à l'intérieur, fermé la porte à clé et mangé et mangé... Je me suis réveillée en train de rire et de battre des mains.

— Je crois que vous avez arrangé tout ça, dit Ned Beaumont, après une courte pause.

— Pourquoi ?

— Ça commence comme un cauchemar et ça se termine autrement. Tous mes rêves de repas et de festins se sont toujours terminés avant que j'aie pu manger.

Janet Henry se mit à rire :

— Je n'ai pas tout arrangé, mais vous n'avez pas besoin de me demander quelle partie est vraie. Vous m'avez traitée de menteuse et je ne vous dirai plus rien.

— Oh ! bon !

Il reprit sa fourchette, mais ne recommença pas à manger. Il demanda, comme si l'idée venait juste de lui venir :

— Votre père sait-il quelque chose ? Croyez-vous que nous puissions tirer quelque chose de lui, si nous allons le trouver avec ce que nous savons déjà ?

— Oui, dit-elle avec ardeur, je le crois.

Il fronça pensivement les sourcils :

— Le seul ennui, c'est qu'il est capable de se monter et de tout démolir avant que nous soyons tout à fait prêts. Il a la tête chaude, non ?

La réponse fut hésitante :

— Oui, mais – son visage s'enflamma d'une ardente supplication – je suis sûre que si nous lui montrions qu'il est nécessaire d'attendre jusqu'à ce que... Mais nous sommes prêts maintenant, n'est-ce pas ? Il secoua la tête :

— Pas encore. Elle fit une moue.

— Peut-être demain, dit-il.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas une promesse, spécifia-t-il, mais je crois que nous serons prêts.

Elle tendit une main à travers la table pour prendre l'une des siennes.

— Mais vous me promettez de m'avertir aussitôt que nous serons prêts ? Quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit ?

— Oui, je vous le promets.

Il lui jeta un coup d'œil oblique.

— Vous ne tenez pas à assister à la curée, je pense ? Son intonation lui fit monter le rouge aux joues, mais elle ne baissa pas les yeux.

— Je sais que vous me croyez un monstre, dit-elle. Peut-être en suis-je un.

Il baissa les yeux sur son assiette et marmotta :

— J'espère que ça vous plaira.

## **IX**

# **LES JEAN-FOUTRE**

### **I**

Quand Janet fut partie, Ned Beaumont appela Jack Rumsen. Lorsqu'il l'eut au bout du fil, il demanda :

— Pouvez-vous passer me voir, Jack ?... Entendu, au revoir.

Lorsque Jack arriva, il trouva Ned Beaumont complètement habillé. Ils s'assirent l'un en face de l'autre, un verre de whisky à l'eau en main. Ned Beaumont fumait un cigare, Jack, une cigarette.

Ned Beaumont ouvrit le feu :

— Vous avez entendu parler de la brouille entre Paul et moi ?

— Oui, répondit Jack, d'un ton indifférent.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Rien. Je me souviens que la dernière fois qu'on a cru que c'était arrivé, c'était une manœuvre contre Shad O'Rory.

Ned Beaumont n'eut pas l'air surpris de la réponse.

— Tout le monde pense que c'est la même chose, cette fois-ci ?

L'élégant jeune homme déclara :

— Il y en a beaucoup qui le pensent.

Ned Beaumont, fumant lentement, laissa tomber :

— Et si je vous disais que ce n'est pas du chiqué ?

Jack ne répondit pas et son visage ne révéla rien de ses pensées.

Ned Beaumont reprit :

— C'est comme ça.

Il but une gorgée d'alcool :

— Combien vous dois-je ?

— Trente dollars pour l'enquête sur la fille de Madvig. Le reste est réglé.

Ned Beaumont sortit un rouleau de billets d'une poche de son pantalon, en sépara trois billets de dix dollars et les lui tendit.

— Merci, dit Jack.

— Maintenant nous sommes quittes.

Beaumont avala et rejeta une bouffée de fumée :

— J'ai un autre travail à vous confier. Je suis aux trousses de Paul pour l'assassinat de Taylor Henry. Il m'a avoué l'avoir tué, mais j'ai besoin d'autres preuves. Voulez-vous m'aider ?

— Non, dit Jack.

— Pourquoi, non ?

Le jeune homme se leva pour poser son verre vide sur la table :

— Fred et moi, nous sommes en train de nous monter une jolie petite affaire de police privée, ici. Encore un an ou deux et nous serons tout à fait lancés. Je vous aime bien, Beaumont, mais pas assez pour m'attaquer au type qui tient le patelin dans le creux de sa main.

Ned Beaumont dit d'un ton placide :

— Il est sur la mauvaise pente. Toute la bande s'apprête à le balancer. Farr et Rainey sont...

— Qu'ils le fassent. Je ne veux pas entrer dans le coup et je ne les croirai capables de le faire que lorsqu'ils auront réussi. Peut-être qu'ils l'embêteront un peu, mais le déboulonner, c'est une autre affaire ! Vous le connaissez mieux que moi. Vous savez qu'il en a plus dans le ventre que tout le reste ensemble. Il a du cran !

— Oui, il a du cran et c'est ce qui le perd. Enfin si vous ne voulez pas, vous ne voulez pas.

Jack répéta :

— Je ne veux pas, et prit son chapeau : Pour tout autre chose, je travaillerai pour vous avec plaisir, mais...

Il fit de la main un bref geste de conclusion.

Ned Beaumont se leva. Ce fut sans aucun ressentiment dans ses manières ou dans sa voix qu'il remarqua :

— J'avais bien pensé que vous le prendriez comme ça.

Il passa l'ongle de son pouce sur sa moustache et regarda dans le vague par-dessus l'épaule de Jack.

— Vous voudrez peut-être me donner un renseignement ?  
Savez-vous où je pourrais trouver Shad ?

Jack secoua la tête :

— Depuis la dernière fois qu'ils ont fait une descente dans sa boîte – la fois où les deux roussins ont été tués – il s'est planqué... Bien qu'ils n'aient pas l'air de lui en vouloir particulièrement.

Il retira la cigarette de sa bouche :

— Vous connaissez Whisky Vassos ?

— Oui.

— Si vous le connaissez assez pour lui demander, il pourra vous le dire. Il est en ville. On peut toujours le trouver la nuit, à un moment ou un autre, au bar de Tim Walker, dans Smith Street.

— Merci, Jack, j'essaierai.

— C'est ça, dit Jack.

Il hésita :

— Je ne peux pas vous dire combien je regrette que vous soyez brouillé avec Madvig. Je souhaite que vous...

Il s'interrompit et se tourna vers la porte :

— Vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire.

## II

Ned Beaumont alla rendre visite à l'attorney de district. Cette fois, il n'eut aucune difficulté pour arriver jusqu'à lui.

Farr ne se leva pas et ne lui tendit pas la main.

— Comment allez-vous ? dit-il. Asseyez-vous.

Il s'exprimait avec une politesse distante. Son visage agressif paraissait moins rouge que de coutume ; son regard était direct et menaçant.

Ned Beaumont s'assit, croisa confortablement les jambes et dit :

— Je voudrais vous mettre au courant de ce qui est arrivé quand je suis allé voir Paul en vous quittant, hier après-midi.

— Oui ? dit Farr, toujours avec la même froideur polie.

— Je lui ai dit que je vous avais trouvé en pleine panique, continua Ned Beaumont avec son plus brillant sourire, et comme s'il eût raconté une anecdote amusante mais futile. Je l'ai averti que vous essayiez de rassembler assez de courage pour l'inculper du meurtre de Taylor Henry. Il a commencé par me croire mais quand je lui ai expliqué que la seule manière de se sauver était de livrer le véritable assassin, il m'a répondu que ce n'était pas possible. Il m'a alors déclaré être le véritable coupable bien que, d'après lui, la mort de Taylor Henry soit due à un accident. En état de légitime défense, il l'aurait frappé légèrement et c'est dans la chute occasionnée par ce coup qu'il se serait fendu le crâne.

Farr avait pâli et les plis autour de sa bouche s'étaient creusés, mais il ne dit rien. Ned Beaumont leva les sourcils :

— Je ne vous importune pas ? interrogea-t-il.

— Continuez, dit froidement l'attorney de district.

Ned Beaumont se balançait avec sa chaise. Son sourire devint moqueur :

— Vous croyez que je blague, hein ?

Il secoua la tête et murmura :

— Vous êtes une âme timorée, Farr.

Farr répondit :

— Je suis heureux d'écouter les renseignements que vous pouvez avoir à me donner, mais je suis très occupé et je suis obligé de vous prier de...

Ned Beaumont se mit à rire et répliqua :

— C'est bon. Je pensais que vous tiendriez à prendre ma déposition officiellement.

— Très bien !...

Farr pressa un bouton.

Une femme en vert, aux cheveux gris, entra.

— M. Beaumont désire dicter une déclaration, lui dit Farr.

Elle dit :

— Bien, monsieur, s'assit devant le bureau de Farr, posa son bloc-notes sur le bureau et, levant un portemine d'argent, fixa sur Beaumont des yeux indifférents. (Il dicta :) Hier après-midi, dans son bureau du Nebel Building, Paul Madvig m'a déclaré qu'il avait dîné à la maison du sénateur Henry, la nuit où Taylor Henry fut tué ; que lui et Taylor Henry avaient eu une discussion ; que lorsqu'il quitta la maison, Taylor Henry courut après lui, le rattrapa et tenta de le frapper avec une canne rustique de couleur brune.

« Que lui, Madvig, en essayant de s'emparer de la canne de Taylor Henry, avait accidentellement frappé ce dernier sur le front, le jetant à terre. Qu'ensuite il avait emporté la canne pour la brûler. Il a ajouté que la seule raison pour laquelle il avait caché son rôle dans la mort de Taylor Henry était son désir de le laisser ignorer à Janet Henry. C'est tout. »

Farr dit à la sténo :

— Tapez-moi ça tout de suite.

Elle sortit.

Ned Beaumont reprit :

— Je pensais que mes nouvelles vous intéresseraient davantage.

Il soupira.

— Je croyais que vous feriez des entrechats de joie.

L'attorney de district le regarda fixement. Nullement impressionné, Ned Beaumont continua :

— Je croyais que vous alliez au moins faire empoigner Paul pour le confronter avec cette... – il secoua la main – « grave révélation », c'est le juste terme, hein ?

L'attorney de district répliqua avec une colère rentrée :

— Ayez la bonté de me laisser diriger mon service comme je l'entends.

Ned Beaumont recommença à rire, puis redevint silencieux jusqu'à ce que la secrétaire aux cheveux gris fût revenue avec un exemplaire dactylographié et sa déposition.

— Faut-il prêter serment ? demanda-t-il.

— Non, dit Farr ; signez, ce sera suffisant.

Ned Beaumont signa.

— J’aurais cru m’amuser davantage, déplora-t-il ironiquement.

La mâchoire de Farr se contracta :

— Je n’en doute pas, dit-il avec une âpre satisfaction.

— Vous êtes une âme timorée, Farr, répéta Ned Beaumont. Faites attention aux taxis en traversant les rues.

Il s’inclina :

— À bientôt.

Mais une fois dans la rue, son visage se crispa en une grimace de colère.

### III

Le soir du même jour, Ned Beaumont sonnait à la porte d’une sombre maison de trois étages située dans Smith Street. Un petit homme à tête minuscule et aux larges épaules entrouvrit l’huis d’un demi-pied, dit « très bien » et ouvrit toute grande la porte. Ned Beaumont dit :

— ’soir !

Il entra, fit dix pas dans le corridor obscur et, passant deux portes sur sa droite, poussa une porte à gauche et descendit un escalier de bois jusqu’à un sous-sol où se trouvait un bar où une radio jouait en sourdine.

Derrière le bar s'ouvrait une porte vitrée, marquée « Toilettes ». Cette porte s'ouvrit et livra passage à un individu à la peau brune, simiesque par la courbe de ses vastes épaules, la longueur de ses bras épais, le prognathisme de son visage et la déformation de ses jambes torses. C'était Jeff Gardner.

Il aperçut Beaumont et ses petits yeux de singe pétillèrent :

— Nom d'une patate ! Si ce n'est pas Punching-Ball Beaumont ! rugit-il en découvrant ses belles dents en un large rictus.

Ned Beaumont répondit :

— Bonsoir, Jeff, tandis que tout le monde se regardait.

Jeff s'avança jusqu'à lui d'un pas allègre, lui jeta le bras gauche autour des épaules, saisit la main de Beaumont de sa main droite et s'adressa aux spectateurs d'un ton emphatique :

— C'est le plus chic type sur lequel je me sois jamais écorché les jointures et j'en ai bosselé plus d'un !

Il traîna Beaumont au comptoir :

— Nous allons prendre un petit quelque chose et, ensuite, je vous montrerai comment on fait. Sacré nom de Dieu ! vous allez voir ça !

Il grimaça dans le visage de Ned Beaumont :

— Qu'est-ce que vous en dites, hein, p'tite tête ?

Baissant un peu la tête, Ned Beaumont examina froidement l'affreux visage rapproché du sien et dit :

— Whisky !

Jeff prit un air ravi et s'adressa de nouveau aux spectateurs :

— Vous voyez, il aime ça ! C'est un – il hésita, fronça les sourcils et s'humecta les lèvres – c'est un « massacriste », voilà ce que c'est que ce type-là !

Il grimaça de nouveau un sourire, tout près du visage de Ned Beaumont :

— Vous savez ce que c'est qu'un « massacriste », hein ?

— Oui.

Jeff parut déçu :

— Rye whisky, dit-il au barman.

Quand celui-ci eut posé leurs verres devant eux, il lâcha la main de Ned Beaumont tout en gardant son bras autour de ses épaules. Ils burent. Jeff reposa son verre et saisit le poignet de l'autre :

— Je connais un coin en haut qui fera tout à fait l'affaire, dit-il : la pièce est si petite que vous ne pourrez pas tomber. Vous rebondirez sur les murs. Comme ça, je ne perdrai pas de temps à vous remettre debout.

— Je paie un verre, dit Beaumont.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, acquiesça Jeff.

Ils burent.

Quand Ned Beaumont eut payé, Jeff le poussa vers l'escalier :

— Excusez-nous, messieurs ! cria-t-il aux autres consommateurs du bar, mais nous allons répéter notre petit numéro.

Il caressa l'épaule de Ned Beaumont :

— Moi et mes amours !

Ils montèrent deux étages et pénétrèrent dans un cabinet qu'encombraient un canapé, deux tables et une demi-douzaine de chaises. Des verres sales et des assiettes contenant des reliefs de sandwiches traînaient sur une des tables. Jeff darda son regard de myope tout autour de la pièce et demanda :

— Où diable est-elle passée ?

Il lâcha le poignet de Beaumont, enleva le bras qu'il avait posé sur ses épaules et demanda :

— Vous ne voyez pas de poule, ici, hein ?

— Non.

Jeff hocha la tête avec une gravité comique :

— Elle est partie, constata-t-il.

Il fit un pas en arrière en titubant et appuya un doigt sale sur le bouton fixé près de la porte. Puis, agitant la main, il fit une révérence grotesque :

— Asseyez-vous, invita-t-il.

Ned Beaumont prit place devant la moins sale des deux tables.

— Asseyez-vous dans n'importe laquelle des nom de Dieu de chaises que vous voudrez ! répéta Jeff avec un geste large : si celle-ci ne vous plaît pas, prenez-en une autre. Je vous considère comme mon invité et le diable vous emporte si vous n'êtes pas content !

— C'est une chaise superbe, dit Beaumont.

— C'est une chaise dégueulasse, rétorqua Jeff : il n'y en a pas une seule dans ce foutu bastringue qui vaille quelque chose. Regardez !

Soulevant une des chaises, il en arracha un pied :

— Vous appelez ça une chaise superbe ? Écoutez-moi, Beaumont, vous n'y connaissez rien en chaises.

Il reposa la chaise et jeta le pied sur le canapé :

— Vous ne pouvez pas me la faire ! Je vous connais... Vous croyez que je suis soûl, hein ?

Ned Beaumont ricana :

— Non, vous n'êtes pas soûl.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, alors ! Je suis plus soûl que vous... Je suis plus soûl que n'importe qui dans cette boîte ! Je suis soûl perdu et ne vous y trompez pas, mais...

Il dressa un doigt sale.

Un garçon parut à la porte et dit :

— Ça sera, pour ces messieurs ?

Jeff répondit :

— J'amène mon meilleur ami pour lui payer un verre et un pouilleux de garçon nous fait attendre une heure ! Ce n'est pas étonnant qu'il l'ait mauvaise, mon copain...

— Qu'est-ce que vous prenez ? répéta le garçon indifférent.

— Je veux savoir où diable est passée la poule que j'ai amenée ici ?

— Oh ! la poule ? Elle est partie.

— Partie où ?

— Je ne sais pas.

Jeff grimaça :

— Eh bien, tâchez de la trouver, et au trot ! Qu'est-ce que ça veut dire de ne pas savoir où elle est passée ? Foutue baraque où personne...

Une lueur de ruse s'alluma dans son œil rouge :

— Je vais vous dire ce que vous allez faire : montez aux lavabos des dames pour voir si elle y est.

— Elle n'y est pas, dit le garçon, elle est sortie.

— La putain ! ragea Jeff en se tournant vers Ned Beaumont. Qu'est-ce que vous dites d'une sale vache comme ça ? Je vous amène ici parce que je veux vous la présenter, parce que je sais qu'elle vous plaira et que vous lui plairez et madame est trop mal polie pour attendre et cette garce-là se fait la paire.

Ned Beaumont, qui allumait un cigare, ne répondit pas.

Jeff se gratta la tête et grommela :

— Eh bien, amenez-nous quelque chose à boire, alors.

Il s'assit de l'autre côté de la table, devant Ned Beau-moût et aboya :

— Rye-whisky, pour moi !

— Scotch, dit Ned Beaumont.

Le garçon s'éclipsa.

Jeff fixa un regard haineux sur Ned Beaumont :

— Et n'allez pas croire que je ne sais pas ce que vous mijotez ! jeta-t-il d'un ton bilieux.

— Je ne mijote rien, répliqua Ned Beaumont avec insouciance. Je voudrais voir Shad et j'ai pensé que je trouverais peut-être Whisky Vassos ici et qu'il me le dirait.

— Vous ne croyez donc pas que je sais où est Shad ?

— Vous devez le savoir.

— Alors, pourquoi ne me le demandez-vous pas ?

— Très bien : où est-il ?

Jeff claqua violemment la table de sa main ouverte et hurla :

— Vous mentez ! Vous vous en foutez, de Shad. C'est à moi que vous en avez.

Ned Beaumont sourit et secoua la tête.

— C'est après moi que vous êtes, insista le gorille. Vous savez bougrement bien que...

Un homme d'une quarantaine d'années, d'allure jeune, l'œil rond et la bouche rouge, parut à la porte.

— Ferme ça, Jeff, dit-il. Tu fais plus de bruit à toi tout seul que tous les autres ensemble.

Jeff se tourna sur sa chaise :

— C'est ce sacré cochon, dit-il en désignant Beaumont du pouce. Il croit que je ne connais pas son jeu. Mais je le connais. C'est un jean-foutre et voilà ce que c'est... Et je vais lui casser la gueule, voilà ce que je vais faire...

Debout dans l'embrasement de la porte, l'homme dit calmement :

— Tu n’as pas besoin de faire autant de bruit pour lui casser la gueule, cligna de l’œil vers Ned Beaumont et se retira.

Jeff dit d’un ton morose :

— Tim devient un jean-foutre comme les autres, après quoi il cracha par terre.

Le garçon revint avec les consommations.

Ned Beaumont leva son verre et dit : « À la vôtre », puis il but.

— Je ne bois pas à votre santé, dit sourdement Jeff ; vous êtes un jean-foutre.

— Vous êtes cinglé.

— Vous êtes un menteur. Mais je ne suis pas assez soûl pour ne pas voir clair dans votre jeu.

Il vida un verre et s’essuya la bouche du dos de la main :

— Et je dis que vous êtes un jean-foutre.

Ned Beaumont, souriant aimablement, répondit :

— Comme vous voudrez.

Jeff avança un peu sa trogne de chimpanzé :

— Vous vous croyez malin, hein ?

Ned Beaumont ne répondit rien.

— Vous croyez que c’est malin de venir ici me soûler pour me donner aux flics après ?

— C’est ça, dit Ned Beaumont avec indifférence. Vous êtes bien recherché pour avoir descendu Francis West, n’est-ce pas ?

Jeff dit :

— Au diable, Francis West !

Ned Beaumont haussa les épaules :

— Je ne le connaissais pas.

Jeff répéta :

— Vous êtes un jean-foutre.

Ned Beaumont répondit :

— Je paie un verre.

Le chimpanzé acquiesça d'un air solennel, inclina sa chaise en arrière pour atteindre le bouton et déclara :

— Mais vous êtes quand même un jean-foutre !

Il n'eut que le temps de se rejeter en avant pour éviter de basculer avec sa chaise :

— Saloperie ! ragea-t-il en la rapprochant de la table.

Il y posa ses coudes et appuya sa joue sur son poing :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute qu'on me donne ? Vous ne croyez pas qu'ils vont m'asseoir sur la chaise, hein ?

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Bon Dieu ! Parce que je ne serai jamais jugé avant les élections et qu'après, Shad aura tout en main.

— Peut-être !

— Il n'y a pas de peut-être !

Le garçon entra et ils commandèrent de nouveau.

— Peut-être que Shad vous laissera tomber, dit négligemment Ned Beaumont, quand ils furent seuls : ça s'est déjà vu.

— Oui, il y a des chances, ironisa Jeff : avec tout ce que je sais sur lui...

Ned Beaumont souffla un peu de fumée :

— Qu'est-ce que vous savez sur lui ?

Le gorille éclata bruyamment d'un rire dédaigneux. Il frappa plusieurs fois sur la table de sa main ouverte :

— Bon Dieu ! rugit-il, il croit que je suis assez soûl pour le lui dire !

Une voix tranquille, musicale, teintée d'un chantant accent irlandais s'éleva sur le seuil de la porte :

— Vas-y, Jeff, dis-le-lui.

Shad O'Rory était debout à la porte. Ses yeux bleus considéraient Jeff avec une certaine tristesse.

Jeff cligna gaiement de l'œil vers le nouveau venu et dit :

— Comment allez-vous, Shad ? Entrez et prenez quelque chose. Vous connaissez M. Beaumont ? C'est un jean-foutre.

O'Rory dit doucement :

— Je t'avais dit de rester planqué.

— Bon Dieu, Shad, je commençais à devenir enragé ! Et je suis à couvert, ici, puisque la boîte est à vous.

O'Rory considéra Jeff un moment, puis se tourna vers Ned Beaumont.

— Bonsoir, Beaumont.

— 'lo, Shad.

O'Rory sourit aimablement et, indiquant Jeff d'un petit mouvement de tête :

— Vous en avez tiré quelque chose ?

— Pas grand-chose que je ne sache déjà, répliqua Ned Beaumont : il débloque sans arrêt, mais ça n'a ni queue ni tête.

— Vous êtes une paire de jean-foutre, dit Jeff. Le garçon apparut avec les consommations. O'Rory l'arrêta :

— Rempportez ça, ils ont assez bu.

Le garçon remporta les verres. Shad O'Rory entra dans la pièce et dit :

— Tu parles trop, Jeff ; je te l'ai déjà dit.

Ned Beaumont fit délibérément un clin d'œil à Jeff.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria Jeff, avec rage. Ned Beaumont se mit à rire.

— Je te parle, Jeff, insista O'Rory.

— Bon Dieu, je le sais bien ! O'Rory poursuivit :

— Si ça continue, je vais cesser de te parler.

Jeff se leva :

— Ne faites pas le jean-foutre, Shad, dit-il, qu'est-ce qu'il y a ?

Il fit le tour de la table :

— Vous et moi on a toujours été copains et on le sera toujours.

Il tendit les bras pour embrasser O'Rory et s'avança vers lui en titubant :

— Sûr que je suis noir, mais...

O'Rory posa une main blanche sur la poitrine du chimpanzé, le repoussa :

— Assieds-toi.

Il n'avait pas élevé la voix. Le poing gauche de Jeff passa en sifflant devant le visage d'O'Rory. La tête de celui-ci s'inclina tout juste assez pour esquiver le coup. Son long et fin visage était devenu grave. Sa main droite glissa vers sa hanche.

Ned Beaumont sauta de sa chaise et, se laissant tomber sur les genoux pour peser davantage, saisit le bras droit d'O'Rory à deux mains.

Jeff, que son élan avait jeté contre le mur, se retourna et saisit la gorge d'O'Rory à deux mains. Sa face de singe, jaune et convulsée, était hideuse. Il semblait soudain dégrisé.

— Vous tenez son feu ? haleta-t-il.

— Oui.

Ned Beaumont se releva et fit un pas en arrière, un revolver noir braqué sur O'Rory.

Les yeux de celui-ci étaient vitreux et exorbités, son visage marbré et gonflé. Il ne résistait pas.

Jeff regarda Beaumont par-dessus son épaule et ricana. Son vaste rictus était joyeux, stupidement bestial. Ses petits yeux aux

paupières rouges luisaient de gaieté. Il déclara d'une grosse voix rauque et cordiale :

— Vous voyez ce qui nous reste à faire, hein ? – Il faut le buter !

— Je n'en suis pas, dit Ned Beaumont.

Sa voix était égale mais ses narines frémirent.

— Non ? ricana Jeff avec dérision : vous croyez peut-être qu'il oubliera ce qu'on vient de lui faire ? (Il passa la langue sur ses lèvres :) Il oubliera, soyez tranquille. Je vais m'arranger pour ça.

Avec un vaste sourire à l'égard de Beaumont, sans regarder l'homme dont il tenait la gorge, Jeff commença à haleter. Sa veste se gonfla aux épaules, son dos se bomba et ses muscles saillirent sous ses manches. Son visage repoussant se couvrit de sueur.

Ned Beaumont avait pâli. Lui aussi respirait à grands coups et des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes. Par-dessus l'épaule de Jeff, il fixait le visage de Shad O'Rory. Les yeux aveugles saillaient de leurs orbites. Une langue cyanosée avait jailli de ses lèvres congestionnées. Son corps mince se tordit. Mécaniquement une de ses mains commença à battre derrière lui. Son rictus toujours dirigé vers Beaumont, sans même regarder l'homme qu'il étranglait, Jeff écartait un peu les jambes et bomba encore le dos.

La main d'O'Rory cessa de battre le mur. Il y eut un craquement étouffé et, presque aussitôt, un bruit plus sec. O'Rory ne se tortillait plus. Il s'effondra aux pieds de Jeff.

Celui-ci eut un rire de gorge :

— Et voilà ! dit-il.

Il écarta une chaise du pied et lança le corps d'O'Rory sur le canapé. Le cadavre y tomba la face en avant, une main et un pied traînant sur le plancher. Jeff s'essuya les mains à son pantalon et se tourna vers Ned Beaumont :

— Je suis un bon mec, moi, dit-il. On peut s'essuyer les pieds sur moi, je ne dis jamais rien.

— Vous aviez peur de lui, déclara Ned Beaumont.

Jeff se mit à rire :

— Et comment ! Fallait être fou pour ne pas en avoir peur. Vous n'en aviez pas peur, vous ?

Il se remit à rire :

— Tirons-nous avant que quelqu'un vienne.

Il tendit la main.

— Passez-moi le flingue, je l'escamoterai.

— Non, dit Ned Beaumont.

Il remonta obliquement la main jusqu'à ce que le revolver fût pointé sur le ventre de Jeff.

— Nous dirons que c'était un cas de légitime défense. Je vous soutiendrai. Nous nous en tirerons à l'enquête.

— Bon Dieu ! vous parlez d'une idée ! s'exclama Jeff. Moi qui ai une inculpation de meurtre sur le dos pour l'affaire West !

Le regard de ses petits yeux rouges passait alternativement du visage de Ned Beaumont à l'arme. Les lèvres de Ned eurent un sourire glacé :

— C'est bien à quoi je pensais, dit-il doucement.

— Ne faites pas l'imbécile, bredouilla Jeff en faisant un pas.  
Vous...

Ned Beaumont mit une table entre eux deux :

— Souvenez-vous que nous avons un compte à régler.

Jeff s'arrêta et se gratta la tête.

— Quel genre de salaud est-ce que vous êtes ? interrogea-t-il d'un ton perplexe.

— Un copain.

Ned Beaumont avança brusquement son arme :

— Asseyez-vous.

Après un moment d'hésitation furieuse, Jeff obéit.

Ned Beaumont tendit la main gauche et pressa le bouton d'appel.

Jeff se leva.

— Asseyez-vous ! répéta Beaumont.

Jeff s'assit.

Ned Beaumont ordonna :

— Les mains sur la table !

Jeff secoua la tête d'un air profondément dégoûté :

— Quel couillon vous faites, au fond ! geignit-il : vous ne croyez pas qu'ils vont vous laisser me traîner hors d'ici ?

Ned Beaumont passa devant la table et s'assit de manière à surveiller à la fois la porte et Jeff.

Jeff déclara :

— Le mieux, c'est de me donner le pétard et d'espérer que j'oublierai ce que vous avez voulu faire. Bon Dieu ! Ned, je suis chez moi, ici ! Vous n'avez pas la moitié d'une chance de me faire une entourloupette.

Ned Beaumont ordonna :

— Ne touchez pas au pot à moutarde.

À la porte, le garçon ouvrit des yeux effarés.

— Dites à Tim de monter, commanda Ned Beaumont.

Puis à Jeff qui voulait parler :

— Fermez ça.

— Vous êtes un jean-foutre, dit Jeff.

Le quadragénaire rondelet aux lèvres rouges et aux yeux ronds entra rapidement et referma la porte derrière lui. Ned Beaumont lui dit :

— Jeff a tué O'Rory : téléphonez à la police. Vous aurez le temps de vider les lieux avant qu'ils arrivent. Il faudrait aussi appeler un docteur, au cas où il ne serait pas mort.

Jeff eut un rire méprisant :

— S'il n'est pas mort, je suis le pape !

Il cessa de rire et s'adressa au petit homme replet avec une négligente familiarité :

— Qu'est-ce que tu penses de cézigue, qui croit que tu vas le laisser faire ? Dis-lui qu'il se goure, Tim.

Tim jeta les yeux sur le cadavre étendu sur le canapé, puis sur Ned Beaumont. Ses yeux ronds étaient graves. Il s'adressa à Beaumont d'une voix lente.

— C'est un sale coup pour la maison. On ne peut pas le traîner dans la rue et le laisser découvrir là ?

Ned Beaumont secoua la tête :

— Faites de l'ordre dans votre boîte avant que les flics rappellent et vous n'aurez pas d'ennuis. Je m'arrangerai pour.

Pendant que Tim réfléchissait, Jeff éleva la voix :

— Écoute, Tim, tu me connais, tu sais...

— Pour l'amour du Ciel, ferme-la ! répondit Tim sans grande chaleur.

Ned Beaumont sourit.

— On ne vous connaît plus, Jeff, maintenant que Shad est mort.

— Non ?

Le chimpanzé se carra confortablement sur sa chaise et ses traits se détendirent :

— Eh bien, donnez-moi. Maintenant que je sais quels fumiers vous êtes, j'aime mieux y passer que de vous demander un service.

Sans s'occuper de Jeff, Tim se renseigna :

— Vous êtes obligé de le jouer comme ça ?

Ned Beaumont opina.

— Alors, je crois que je peux encaisser le coup, dit Tim en mettant la main sur la poignée de la porte.

— Voulez-vous voir si Jeff a un revolver ? demanda Ned Beaumont.

Tim secoua la tête :

— Ça s'est passé ici, mais je ne veux pas m'en mêler et je ne m'en mêlerai pas, dit-il en sortant.

Confortablement installé sur sa chaise, les mains sur la table, Jeff fit les frais de la conversation jusqu'à l'arrivée de la police. Il invectiva Ned Beaumont avec bonne humeur, le décorant de toutes sortes d'insultes truculentes et obscènes et l'accusant d'une quantité de vices compliqués.

Ned Beaumont l'écoutait avec une attention polie.

Un lieutenant de police entra, un individu osseux aux cheveux blancs, suivi d'une douzaine de détectives. Ned Beaumont lui dit :

— 'soir, Brett ! Je crois qu'il a un revolver.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? interrogea Brett, en examinant le corps étendu sur le canapé, tandis que deux détectives se glissaient derrière lui pour se saisir de Jeff.

Ned Beaumont mit Brett au courant en évitant toutefois de lui dire qu'O'Rory avait été tué après avoir été désarmé.

Pendant que Ned Beaumont parlait, un docteur entra, s'approcha du corps d'O'Rory et l'examina rapidement puis se releva. Le lieutenant regarda le docteur :

— Fichu, dit celui-ci, et il sortit aussitôt de la petite pièce encombrée.

— Voulez-vous que je vous accompagne maintenant ? Ou demain, ça suffit ?

— Il vaudrait mieux que vous veniez maintenant, dit Brett.

#### IV

Minuit était depuis longtemps passé quand Ned Beaumont quitta le quartier général de la police. Il souhaita bonne nuit à deux reporters qui sortirent en même temps et prit un taxi. L'adresse qu'il donna au chauffeur était celle de Paul Madvig.

Le rez-de-chaussée de la maison était éclairé. Ned Beaumont gravit le perron. La porte lui fut ouverte par Mme Madvig, habillée de noir, un châle jeté sur ses épaules.

— 'lo, maman, dit-il. Qu'est-ce que vous faites debout si tard ?

Elle répondit :

— Je croyais que c'était Paul.

Mais le regard qu'elle posait sur lui n'exprimait pas le désappointement.

— Il n'est pas là ? Je voulais le voir.

Il la fixa d'un regard pénétrant.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

La vieille dame se recula, tirant la porte avec elle :

— Entrez, Ned.

Elle ferma la porte et dit :

— Opal a essayé de se suicider.

Il baissa les yeux et murmura :

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elle s'est ouvert le poignet avant que la nurse ait pu l'arrêter. Heureusement, elle n'a pas perdu beaucoup de sang, et il n'y a rien à craindre si elle ne recommence pas.

Sa voix ne trahissait pas plus de faiblesse que ses traits. La voix de Ned Beaumont était mal assurée.

— Où est Paul ?

— Je ne sais pas. Nous n'avons pas pu mettre la main sur lui. Il devrait être déjà rentré ! Je ne sais pas où il est.

De sa main osseuse, elle saisit le bras de Ned Beaumont et sa voix eut un léger tremblement :

— Vous et Paul, est-ce que vous... vous êtes... ?

Elle s'interrompit, lui serrant le bras.

Il baissa la tête :

— C'est pour de bon, cette fois.

— Oh ! Ned, mon enfant, vous ne pouvez pas essayer de vous raccommoder ? Vous et lui...

Elle s'interrompit.

Il releva la tête et la regarda. Ses yeux étaient humides. Il dit gentiment :

— Non, maman, c'est pour de bon. Il vous en a parlé ?

— Quand je lui ai raconté que je vous avais téléphoné au sujet de l'homme qui était venu de la part de l'attorney de

district, il m'a seulement dit que je ne devrais jamais plus faire ça, que vous... que vous n'étiez plus amis, désormais.

Ned Beaumont s'éclaircit la gorge :

— Écoutez, maman, dites-lui que je suis venu le voir. Dites-lui que je rentre chez moi et que je l'attendrai ; que je l'attendrai toute la nuit.

Il s'éclaircit la gorge et répéta futillement :

— Dites-le-lui.

Mme Madvig plaça une main émaciée sur ses épaules :

— Vous êtes un bon garçon, Ned. Je ne veux pas que vous et Paul restiez fâchés. Vous êtes le meilleur ami qu'il ait jamais eu, quoi qu'il advienne entre vous. Qu'est-ce que c'est ? C'est cette Janet ?

— Demandez à Paul, dit-il d'une voix basse et amère.

Il secoua impatiemment la tête :

— Il faut que je me sauve, maman... À moins que je puisse faire quelque chose pour Opal ou pour vous. Puis-je vous être utile ?

— Non, à moins que vous vouliez monter la voir. Elle ne dort pas et peut-être que vous lui feriez du bien en lui parlant. Elle vous écoutait, avant.

Il secoua la tête.

— Non, dit-il. Et elle ne voudrait pas me voir – sa gorge se serra – elle non plus.

## X

# LA CLÉ BRISÉE

## I

Ned Beaumont rentra chez lui. Il se fit du café, le but, lut un journal, une revue et la moitié d'un livre. De temps en temps, il s'arrêtait de lire pour marcher et bricoler dans son appartement. Le téléphone resta muet.

À huit heures du matin, il prit un bain, se rasa et mit un complet frais repassé. Puis il se fit monter son petit déjeuner et mangea.

À neuf heures, il alla au téléphone, obtint le numéro de Janet Henry et la fit appeler :

— Bonjour, dit-il... Oui, très bien, merci... Eh bien, nous sommes prêts à monter le feu d'artifice. Oui. Si votre père est là, nous commencerons par le mettre au courant de tout... Mais pas un mot avant mon arrivée... Aussitôt que je pourrai. Je pars... Bon, à tout de suite.

Il quitta le téléphone, l'œil dans le vague, claqua ses mains l'une contre l'autre et se frotta les paumes. Sous la moustache, sa bouche était une ligne morose, mince et, entre ses paupières baissées, ses yeux luisaient sournoisement. Il alla dans sa

chambre et enfila rapidement son manteau. Puis, il prit son chapeau et quitta la pièce. Il sifflait *Little lost lady* entre ses dents. Une fois dans la rue, il partit à grands pas.

— Miss Henry m’attend ? dit-il à la bonne qui lui ouvrait.

Elle répondit :

— Oui, monsieur.

Elle le conduisit à la pièce tendue de clair où le sénateur et sa fille prenaient leur petit déjeuner.

Janet Henry se leva d’un bond et vint à lui, les deux mains tendues.

— Oh ! bonjour ! cria-t-elle.

Le sénateur se leva plus lentement en considérant sa fille d’un air de surprise polie. Tendait la main à Ned Beaumont, il le salua :

— Bonjour, monsieur Beaumont. Je suis heureux de vous voir. Voulez-vous ?...

De la main il désigna la table.

— Non, merci. J’ai déjeuné.

Janet Henry frémissait. L’énervement la rendait pâle ; ses yeux lui donnant l’apparence d’une droguée.

— Nous avons quelque chose à te dire, papa, quelque chose qui...

Sa voix était tendue et mal assurée. Elle se tourna brusquement vers Ned Beaumont :

— Dites-lui ! Dites-lui !

Ned Beaumont lui jeta un coup d'œil oblique. Ses sourcils se froncèrent. Il se tourna vers le sénateur. Celui-ci était demeuré debout près de sa chaise.

— Nous possédons la preuve formelle – y compris un aveu – que Paul Madvig a tué votre fils, dit Ned Beaumont.

Les yeux du sénateur se rétrécirent ; il posa une main à plat sur la table.

— Quelle preuve ? interrogea-t-il.

— Eh bien, monsieur, la principale, c'est naturellement l'aveu. Il prétend que, cette nuit-là, votre fils a couru après lui et a essayé de le frapper avec une grosse canne de bois brun et que, en la lui enlevant, il l'a accidentellement frappé. Il prétend aussi avoir emporté la canne et l'avoir brûlée, mais votre fille – il s'inclina légèrement vers Janet Henry – dit que cette canne est toujours ici.

— Elle y est ! insista-t-elle. C'est celle que le major Sawbridge t'a rapportée.

Le visage du sénateur avait pris la pâleur et la froideur du marbre :

— Continuez, dit-il.

Ned Beaumont Et un petit geste de la main.

— Évidemment, si votre fils n'avait pas de canne, ça démolit son histoire d'accident et de légitime défense.

Il haussa légèrement les épaules :

— Hier, j'ai raconté tout cela à Farr. Apparemment il a eu peur de prendre ses responsabilités – vous connaissez l'homme –

mais je ne vois pas comment, aujourd'hui, il pourrait se dispenser d'arrêter Paul.

Janet Henry regarda Ned Beaumont en fronçant les sourcils. Évidemment surprise par quelque chose, elle fit mine de parler, mais se ravisa et pinça les lèvres.

Le sénateur passa sa serviette sur sa bouche, la laissa tomber sur la table et dit :

— Y a-t-il... heu... d'autres preuves ?

La réponse de Ned Beaumont ne fut qu'une question prononcée d'un ton détaché :

— Ça ne suffit pas ?

— Mais il y en a d'autres, n'est-ce pas ? insista Janet à son tour.

— Je peux vous donner d'autres détails, mais vous avez maintenant les grandes lignes de l'histoire. Ça suffit, n'est-ce pas ?

— Oui, ça suffit, répondit le sénateur.

Il passa une main sur son front.

— Mais je n'arrive encore pas à le croire ! Si vous voulez m'excuser un moment – il se tourna vers sa fille – et toi aussi, ma chérie, j'aimerais être seul un instant pour réfléchir, pour m'accoutumer à... Non, non ! Restez ici. Je préfère passer dans ma chambre.

Il s'inclina gracieusement :

— Ne vous en allez pas, monsieur Beaumont. Je ne serai pas long... juste un instant... pour m'accoutumer à l'idée que cet

homme avec lequel j'ai travaillé épaulé contre épaule depuis des mois, est l'assassin de mon fils.

Il s'inclina de nouveau et sortit, la taille droite et le pas assuré.

Ned Beaumont posa une main sur le poignet de Janet Henry et la questionna d'une voix basse et tendue.

— Dites donc, il ne va pas faire un coup de tête ?

Elle le regarda, saisie.

— Il est capable de se précipiter à la recherche de Paul, précisa-t-il. Il ne faut pas ! On ne sait pas ce qui pourrait arriver.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Il fit une grimace impatiente.

— Nous ne pouvons pas le laisser faire. On ne pourrait pas se poster quelque part près de la porte de la rue pour l'arrêter, au cas où il tenterait de sortir ?

— Si...

Elle était visiblement effrayée.

Elle le conduisit sur le devant de la maison, dans une petite pièce que les rideaux tirés rendaient obscure. Ils demeurèrent debout l'un près de l'autre, derrière la porte entrouverte ; tous deux tremblaient. Janet Henry voulut dire quelque chose. Mais Ned Beaumont la fit taire.

Bientôt des pas assourdis se firent entendre sur le tapis du hall et le sénateur Henry, coiffé d'un chapeau et vêtu de son pardessus, se dirigea rapidement vers la porte.

Ned Beaumont sortit de sa cachette :

— Un moment, monsieur le sénateur, murmura-t-il.

Le sénateur se retourna. Son visage était dur et froid, ses yeux impérieux :

— Vous voudrez bien m’excuser, dit-il. Il faut que je sorte.

— Je crains que cela ne soit impossible, dit Ned Beaumont. Cela ne ferait que causer de nouveaux ennuis.

Janet Henry s’approcha de son père :

— N’y va pas, père, supplia-t-elle. Écoute M. Beaumont.

— J’ai écouté M. Beaumont, dit le sénateur. Je suis parfaitement disposé à l’écouter encore s’il a d’autres renseignements à me communiquer. Dans le cas contraire, je serai obligé de le prier de m’excuser.

Il sourit à Ned Beaumont.

— J’agis d’après ce que vous venez de me dire.

Ned Beaumont le considéra avec calme :

— Je ne suis pas d’avis que vous alliez le voir.

Le sénateur le toisa avec hauteur.

— Mais, papa..., dit Janet Henry.

Le regard de son père la fit taire.

Ned Beaumont toussota. Il rougit. Tendait rapidement la main gauche, il tâta la poche du pardessus du sénateur.

Le sénateur fit un pas en arrière d’un air indigné.

Ned Beaumont eut un hochement de tête qui s’adressait à lui-même :

— Ça ne va pas du tout, dit-il avec gravité.

Ses yeux se posèrent sur Janet Henry.

— Il a un revolver dans sa poche.

— Père ! s'écria-t-elle en portant la main à sa bouche.

Ned Beaumont fit la moue :

— Eh bien, dit-il en s'adressant au sénateur, il est clair que nous ne pouvons pas vous laisser sortir avec un revolver.

— Retenez-le, Ned ! cria Janet.

Les yeux du sénateur étincelèrent de mépris :

— Je crois que vous vous oubliez, tous les deux, dit-il. Janet, monte dans ta chambre.

Elle fit deux pas hésitants, puis s'arrêta et cria :

— Non, non ! Je ne te laisserai pas sortir... Ne le laissez pas, Ned !

Ned Beaumont s'humecta les lèvres :

— Il n'ira pas, promit-il.

Le sénateur, fixant sur lui un regard glacé, posa une main sur la poignée de la porte.

Ned Beaumont se pencha et posa une main sur celle du sénateur.

— Écoutez, monsieur, dit-il respectueusement, je ne peux pas vous laisser faire. Ce n'est pas de l'indiscrétion...

Il retira sa main et fouilla dans la poche intérieure de son veston d'où il tira un papier plié, souillé et froissé.

— Voici ma nomination d'enquêteur spécial attaché au bureau de l'attorney de district. Elle date du mois dernier.

Il la tendit au sénateur.

— Elle n'a jamais été annulée, que je sache. Par conséquent...

Il haussa les épaules.

— Je ne peux pas vous laisser aller tirer sur quelqu'un.

Le sénateur ne jeta même pas les yeux sur le papier. Il prononça d'une voix méprisante :

— Vous essayez de sauver la vie de l'assassin parce qu'il est votre ami.

— Vous savez que ce n'est pas cela.

Le sénateur se redressa :

— En voilà assez ? fit-il.

Et sa main fit jouer la poignée de la porte. Ned Beaumont déclara :

— Faites un pas sur le trottoir avec ce revolver dans la poche, et je vous arrête.

— Oh ! père..., gémit Janet Henry.

Pendant un instant, le sénateur et Beaumont s'affrontèrent. Tous deux respiraient bruyamment.

Le sénateur fut le premier à reprendre la parole. Il s'adressa à sa fille :

— Veux-tu nous laisser une minute, ma chérie ? J'aimerais dire certaines choses à M. Beaumont.

Elle regarda Ned Beaumont d'un air interrogateur.

Il inclina la tête.

— Oui, répondit-elle, si vous me promettez de ne pas sortir sans me revoir.

Il sourit :

— Tu me reverras.

Les deux hommes la regardèrent s'éloigner, se retourner vers eux, et disparaître.

À contrecœur, le sénateur déclara :

— Je crains que vous n'ayez pas une bonne influence sur ma fille. D'ordinaire, elle n'est pas si... si... obstinée.

Ned Beaumont eut un sourire de regret mais ne répondit pas.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ? interrogea le sénateur.

— Vous voulez dire nos recherches au sujet du meurtre ? Seulement un jour ou deux. Votre fille s'en occupe depuis le début. Elle a toujours cru que Paul était le coupable.

— Quoi ?

La bouche du sénateur s'ouvrit.

— Elle a toujours pensé que c'était lui. Vous ne le saviez pas ? Elle le hait... Elle l'a toujours détesté.

— Elle... le haïr ? haleta le sénateur. Grands dieux, non !

Ned Beaumont hocha la tête et adressa un curieux sourire à l'homme adossé à la porte.

— Vous ne le saviez pas ?

Le sénateur eut un bref soupir.

— Entrez ici, dit-il, en pénétrant lui-même dans la pièce sombre où Beaumont et Janet Henry s'étaient dissimulés.

Le sénateur alluma l'électricité pendant que Ned Beaumont fermait la porte.

— Je veux vous parler d'homme à homme, monsieur Beaumont, commença-t-il. Nous pouvons oublier votre – il sourit – votre caractère officiel, n'est-ce pas ?

Ned Beaumont fit un signe d'assentiment :

— Oui. Farr l'a probablement oublié lui-même.

— Absolument. Maintenant, monsieur Beaumont, laissez-moi vous dire que je ne suis pas sanguinaire, mais je veux être maudit si je supporte l'idée que l'assassin de mon fils se promène impuni quand...

— Je vous ai dit qu'ils seraient obligés de l'arrêter.

Les preuves sont trop fortes et tout le monde est au courant.

Le sénateur eut un sourire glacial :

— Entre nous deux, vous n'allez pas me dire que Paul Madvig risque d'être puni pour quoi que ce soit qu'il ait pu faire dans cette ville ?

— Si. Paul est lessivé. Ils le lâchent tous. La seule chose qui les arrête, c'est qu'ils sont habitués à marcher au doigt et à l'œil et qu'ils ont besoin d'un peu de temps pour rassembler leur courage.

Le sénateur Henry eut un sourire et secoua la tête :

— Vous me permettrez de n’être pas de votre avis. Paul est leur chef et, en dépit de rébellions temporaires, il le demeurera.

— Je ne crois pas que nous soyons du même avis, dit Ned Beaumont. Paul est coulé.

Il fronça les sourcils.

— Et maintenant, au sujet de ce revolver. C’est une mauvaise affaire. Vous feriez mieux de me le donner.

Le sénateur plongea sa main droite dans la poche de son pardessus.

Ned Beaumont fut d’un bond au côté du sénateur et lui posa la main sur le poignet :

— Donnez-moi ça !

Le sénateur lui jeta un coup d’œil furieux.

— Très bien, dit Ned Beaumont, vous m’y obligez...

Et, après une brave bousculade dans laquelle ils renversèrent une chaise, il s’empara de l’arme. Il fourrait l’arme dans sa poche-revolver quand Janet Henry entra, blême et affolée.

— Qu’est-ce que c’est ? cria-t-elle.

— Il ne voulait pas entendre raison, grommela Beaumont. J’ai été obligé de le désarmer.

Le visage du sénateur avait des tics nerveux et il haletait bruyamment. Il fit un pas vers Ned Beaumont :

— Sortez d’ici ! ordonna-t-il.

— Non, dit Ned Beaumont.

Il eut un rictus menaçant. La colère s'alluma dans ses yeux. Il tendit une main et empoigna brutalement le bras de Janet Henry :

— Asseyez-vous et écoutez. Vous l'avez cherché, vous allez l'avoir.

Il s'adressa au sénateur :

— J'en ai long à raconter et vous feriez peut-être aussi bien de vous asseoir aussi.

Ni l'un ni l'autre n'obéirent. Elle fixait sur lui des yeux agrandis par la frayeur ; lui le considérait d'un regard dur et méfiant. Tous les deux étaient livides.

— Vous avez tué votre fils, dit Ned Beaumont.

Le visage du sénateur resta impassible. Il ne fit pas un geste.

Pendant un long moment, Janet Henry demeura aussi rigide que son père. Puis une expression d'horreur insensée envahit ses traits et elle s'affaissa lentement sur le sol. Elle ne tomba pas. Ses genoux fléchirent et elle glissa assise sur le parquet, appuyée sur sa main droite, son visage stupéfait levé vers les deux hommes. Aucun des deux ne la regarda.

Ned Beaumont dit au sénateur :

— Vous voulez tuer Paul pour qu'il ne puisse pas révéler que vous avez tué votre fils. Vous savez que vous pourriez le tuer et vous en tirer... L'histoire classique du vieillard vengeant la mort de son fils... Vous leur auriez fait avaler le bluff que vous avez essayé sur nous.

Il s'interrompt.

Le sénateur resta muet.

Ned Beaumont continua :

— Vous savez que Paul cessera de vous couvrir si on l'arrête parce qu'il ne voudra pas laisser croire à Janet qu'il a tué son frère ?

— Il eut un rire amer.

— Elle est bien bonne !

Il passa les doigts dans ses cheveux.

— Voici à peu près ce qui est arrivé : quand Taylor a entendu dire que Paul avait embrassé Janet, il a couru après lui, canne en main et chapeau sur la tête, bien que ce dernier détail n'ait pas tellement d'importance. Quand vous avez pensé au risque couru par votre élection...

Le sénateur l'interrompit d'une voix rauque en furieuse :

— C'est absurde ! Je ne permettrai pas que ma fille...

Ned Beaumont eut un rire brutal :

— Comment donc ! Et le fait que vous avez ramené avec vous la canne avec laquelle vous l'avez tué et le chapeau qu'il portait parce que vous aviez couru nu-tête derrière lui, c'est absurde aussi, mais c'est une absurdité qui vous coûtera cher.

Le sénateur répliqua d'une voix dédaigneuse :

— Et la confession de Paul ? Qu'en faites-vous ?

Ned Beaumont sourit :

— Le plus grand usage. Je vais vous dire ce que nous allons en faire... Janet, téléphonez-lui et dites-lui de venir tout de suite. Alors, nous lui raconterons que votre père voulait aller le trouver avec un revolver et nous verrons ce qu'il dira.

Janet remua mais ne se leva pas. Son père déclara :

— C'est ridicule. Nous n'en ferons rien.

Ned Beaumont ordonna d'un ton péremptoire :

— Téléphonnez-lui, Janet.

Elle se leva, le visage vide, et négligeant le sec « Janet ! » du sénateur, elle ouvrit la porte.

Le sénateur dit alors d'une voix changée :

— Attends, ma chérie.

Et à Ned Beaumont :

— J'aimerais vous parler seul à seul.

— Très bien, dit Ned Beaumont en se tournant vers la jeune fille restée indécise sur le seuil.

Mais avant qu'il ait pu lui parler, elle dit d'un ton obstiné :

— Je veux rester ici. J'ai le droit de rester !

— Janet, ma chérie, fit le sénateur, j'essaie de t'épargner.

— Je ne veux pas qu'on m'épargne, dit-elle d'une voix blanche. Je veux savoir.

Le sénateur écarta les bras, les paumes en dehors, d'un geste impuissant.

— Alors, je ne dirai rien.

— Téléphonnez à Paul, Janet, dit Ned.

Sans laisser à sa fille le temps de répondre, le sénateur reprit :

— Ne le fais pas... On me rend les choses inutilement difficiles, mais...

Il sortit son mouchoir et s'essuya les mains.

— Je vais vous dire exactement ce qui est arrivé et je ne vous demanderai ensuite qu'une seule faveur... une faveur que vous ne me refuserez pas, je crois. Quoi qu'il en soit...

Il s'interrompt pour regarder sa fille.

— Entre, ma chérie, puisque tu veux entendre, et ferme la porte.

Elle ferma la porte et s'assit sur une chaise à côté de l'entrée, le buste raidi, le visage tendu et penché en avant.

Le sénateur plaça les mains derrière son dos et, fixant sur Ned Beaumont un regard dénué d'hostilité, déclara :

— Cette nuit-là, j'ai couru après Taylor parce que je ne me souciais pas de perdre l'amitié de Paul à cause de ma tête brûlée de fils. Je les ai rattrapés dans China Street. Paul lui avait enlevé la canne. Es se querellaient ou – du moins – Taylor l'invectivait violemment. J'ai demandé à Paul de nous laisser, de me laisser parler à mon fils. Il l'a fait et m'a rendu la canne. Taylor m'a alors parlé comme aucun fils ne doit parler à son père et a essayé de me pousser de côté pour poursuivre Paul. Je ne sais pas exactement comment cela est arrivé – je veux dire, le coup – mais... la chose s'est produite... il est tombé et sa tête a heurté le bord du trottoir. Paul est alors revenu sur ses pas – il n'était pas très loin – et nous avons constaté que Taylor était mort sur le coup. Paul a conseillé de le laisser sur place et de ne rien dire. Il prétendait que d'une façon ou d'une autre, ce serait un terrible scandale pour les prochaines élections et... et je me suis laissé persuader. C'est lui qui a ramassé le chapeau de Taylor et qui me l'a donné pour m'en coiffer jusqu'à la maison... car j'étais sorti nu-tête. Il m'a assuré que l'enquête de la police serait arrêtée si

elle nous menaçait de trop près. Plus tard – la semaine dernière – quand je me suis inquiété des rumeurs qui couraient sur son compte au sujet du meurtre de Taylor, je suis allé le voir pour lui demander si nous ne ferions pas mieux de tout avouer. Il a ri de mes inquiétudes et m’a juré qu’il était parfaitement capable de se défendre.

Il s’essuya la face avec son mouchoir et dit :

— Voilà ce qui est arrivé.

Sa fille cria d’une voix étranglée :

— Et vous l’avez laissé comme ça... dans la rue !

Il frémit mais ne répondit rien.

Après un moment de silence songeur, Ned Beaumont déclara :

— Un discours électoral... la vérité un peu arrangée...

Il fit une grimace.

— Vous aviez une faveur à demander ?

Le sénateur baissa les yeux vers le sol, puis les releva vers Ned Beaumont :

— Vous devez être seul à l’entendre.

Ned Beaumont secoua la tête.

— Pardonne-moi, chérie, dit le sénateur à sa fille.

Puis, il se tourna vers Beaumont :

— Je vous ai dit la vérité, mais je me rends parfaitement compte de la position dans laquelle je me suis mis. La faveur que je demande, c’est que vous me rendiez mon revolver et me

laissez seul cinq minutes – une minute, même – seul dans cette pièce.

— Non, dit Ned Beaumont.

Le sénateur vacilla et porta à sa poitrine la main où pendait le mouchoir.

## II

Ned Beaumont gagna la porte d'entrée avec Farr, sa sténographe aux cheveux gris, deux détectives, et le sénateur.

— Vous ne venez pas de mon côté ? interrogea Farr.

— Non, mais je vous reverrai.

Farr lui secoua la main avec enthousiasme.

— Venez bientôt et revenez souvent, Ned, dit-il. Vous me faites des blagues, mais je ne peux pas vous en vouloir quand je vois ce qui en résulte.

Ned Beaumont lui sourit, échangea un signe de tête avec les détectives, s'inclina devant la sténographe et ferma la porte. Il gravit les marches jusqu'à la pièce blanche au piano. Janet Henry se leva du canapé au dossier en forme de lyre.

— Ils sont partis, dit-il d'une voix volontairement sèche.

— Ont-ils... ont-ils ?...

— Ils ont obtenu une déclaration... très complète-plus complète que le récit qu'il nous a fait.

— Me direz-Vous la vérité ?

— Oui, promet-il.

— Que...

Elle ne put continuer.

— Que vont-ils lui faire, Ned ?

— Pas grand-chose, probablement. Son âge, sa position et le reste lui serviront. Il y a des chances pour qu'il soit condamné pour homicide involontaire... et l'application de la sentence sera suspendue.

— C'était un accident, vous croyez ?

Ned Beaumont secoua la tête. Ses yeux redevinrent durs. Il déclara brutalement :

— Je crois qu'il est devenu furieux en voyant sa réélection en péril et qu'il a frappé.

Elle ne protesta pas. Elle croisa les mains. Ce fut avec difficulté qu'elle formula la question suivante :

— Partait-il pour... allait-il... allait-il tuer Paul ?

— Il y allait. Il s'en serait tiré avec l'attitude du grand-vieillard-vengeant-la-mort-que-la-loi-ne-pouvait-pas-vengeur. Il savait que Paul parlerait s'il était arrêté. Paul se taisait parce qu'il soutenait votre père aux élections et pour vous. Cela ne lui aurait servi à rien auprès de vous de soutenir qu'il avait tué votre frère. Il ne se souciait pas de ce que les autres pensaient, mais il ne savait pas que *vous* le pensiez, sans quoi, il se serait excusé aussitôt.

Elle inclina misérablement la tête.

— Je le détestais, dit-elle. Je l'ai mal jugé et je le déteste toujours.

Elle sanglota :

— Dites-moi pourquoi, Ned ?

Il fit un geste impatient de la main :

— Ne me posez pas de charades.

— Et vous, dit-elle pensivement... vous m'avez bafouée et ridiculisée et je ne vous hais pas.

— Autre énigme, dit-il.

— Depuis quand, Ned, demanda-t-elle, depuis quand saviez-vous que papa... ?

— Je ne peux pas dire. C'est une idée qui me trottait par la tête... C'était à peu près la seule chose qui pouvait expliquer les sottises de Paul. S'il avait tué Taylor, il me l'aurait dit depuis le début. Il n'avait pas de raison de me le cacher. Mais il y avait une raison pour qu'il me cache le crime de votre père. Il savait que je n'aimais pas votre père. Je le lui avais assez laissé voir. Il savait qu'il ne pouvait pas avoir confiance en moi en ce qui concernait votre père. Il savait que j'aurais eu *sa* peau. C'est pourquoi, quand je lui ai annoncé que j'allais éclaircir l'affaire malgré ce qu'il m'avait dit, il m'a donné cette pseudo-confession pour me faire tenir tranquille.

Elle demanda :

— Pourquoi n'aimiez-vous pas mon père ?

Parce que, dit-il violemment, je n'aime pas les maquereaux.

Elle rougit et baissa les yeux. Elle interrogea d'une voix étouffée et honteuse :

— Et vous ne m'aimez pas parce que je ?...

Il ne répondit rien.

Elle se mordit les lèvres et cria :

— Répondez-moi !

— Ce n'est pas la même chose, dit-il, mais vous ne vous êtes pas bien conduite envers Paul. Tous deux, vous n'étiez que du poison pour lui. J'ai essayé de le lui montrer. J'ai essayé de lui montrer que vous le considériez tous les deux comme un animal inférieur et une proie désignée. J'ai essayé de lui montrer que votre père était un homme à qui tout avait réussi trop facilement et que, dans un cas difficile, il perdrait la tête ou deviendrait mauvais. Mais il était amoureux de vous et...

Il serra les dents et s'avança vers le piano.

— Vous me méprisez, dit-elle d'une voix basse et âpre. Vous pensez que je suis une prostituée ?

— Je ne vous méprise pas, dit-il avec irritation sans se retourner vers elle. Quoi que vous ayez fait, vous en avez été payée et vous avez payé ; c'est ce que nous faisons tous.

Il tourna le dos au piano comme dans un sursaut et consulta sa montre-bracelet.

— Je vais vous dire adieu, maintenant.

Une lueur d'étonnement s'alluma dans ses yeux.

— Vous ne partez pas ?

Il fit signe que si.

— Je peux encore attraper le train de quatre heures trente.

— Vous ne partez pas pour de bon ?

— Si... si je peux éviter de revenir pour témoigner dans l'un des procès, et je ne crois pas que ce soit difficile.

Elle tendit soudain les mains :

— Emmenez-moi !

Il cligna des yeux :

— Vous voulez réellement partir avec moi ou bien ce sont vos nerfs ? interrogea-t-il.

Le visage de Janet était devenu écarlate. Avant qu'elle ait pu répondre, il reprit :

— Ça ne fait rien, d'ailleurs. Si vous voulez venir, je vous emmène.

Ses sourcils se froncèrent.

— Mais tout ça – il agita la main pour indiquer la pièce – qui s'en occupera ?

Elle répondit amèrement :

— N'importe qui... nos créanciers !

— Il y a encore une chose à laquelle vous devriez penser, remarqua-t-il lentement. Tout le monde va dire que vous avez abandonné votre père aussitôt qu'il a été dans le malheur.

— Je l'abandonne, déclara-t-elle, et je veux que tout le monde le sache. Je ne me soucie pas de ce qu'ils diront... si vous voulez m'emmener.

Elle sanglota.

— Je ne le ferais pas si seulement il n'était pas parti en le laissant tout seul, mort, dans cette rue sombre...

Ned Beaumont l'interrompit brusquement :

— Ne vous occupez pas de ça, maintenant. Si vous voulez partir, préparez vos affaires. Ne prenez que de quoi emplir une ou deux valises. Nous vous ferons expédier le reste plus tard.

Elle eut un rire aigu et nerveux et sortit en courant. Il alluma un cigare, s'assit au piano et joua en sourdine jusqu'à son retour. Elle avait posé un chapeau noir sur sa tête, enfilé un manteau noir et portait deux valises.

### III

Use rendirent jusque chez lui en taxi et restèrent silencieux la plus grande partie du trajet. Elle dit tout à coup :

— Je ne vous avais pas raconté... dans mon rêve... la clé était en verre, alors elle s'est rompue dans nos mains quand nous avons ouvert la porte et nous avons été obligés de forcer la serrure.

Il lui jeta un regard de côté :

— Eh bien ? dit-il.

Elle frissonna :

— Nous n'avons pas pu enfermer les serpents. Ils nous ont recouverts en grouillant et je me suis réveillée en larmes.

— Ce n'était qu'un rêve, dit-il. Oubliez-le.

Il sourit sans joie.

— Vous avez aussi rejeté ma truite à la rivière... dans mon rêve.

Le taxi s'arrêta devant la maison. Ils montèrent chez lui. Elle lui offrit de l'aider à faire ses malles, mais il refusa.

— Non, je peux les faire seul. Asseyez-vous et reposez-vous. Nous avons une heure avant le départ du train.

Elle s'assit sur une des chaises en peluche rouge.

— Où partez... Où partons-nous ? interrogea-t-elle timidement.

— New York, pour commencer.

Il venait de finir une de ses valises quand la sonnette de la porte retentit :

— Vous feriez mieux de passer dans la chambre à coucher, lui dit-il.

Et il y porta ses valises.

En ressortant, il ferma la porte de communication.

Puis il alla ouvrir.

Paul Madvig dit :

— Je suis venu te dire que tu avais raison et que je le sais, maintenant.

— Tu n'es pas venu la nuit dernière ?

— Non, je ne savais pas encore ce que je sais. Je suis rentré immédiatement après ton départ.

Ned Beaumont hocha la tête :

— Entre, dit-il en s'écartant.

Madvig pénétra dans le salon. Il remarqua immédiatement les bagages mais laissa ses yeux parcourir la pièce avant de dire :

— Tu pars ?

— Oui.

Madvig s'assit sur la chaise que Janet avait occupée. Sa figure avait vieilli et il se laissa tomber lourdement.

— Comment va Opal ? demanda Beaumont.

— Elle va bien, pauvre petite. Ce ne sera rien, maintenant.

— C'est ta faute si elle a fait ça.

— Je le sais, Ned. Bon Dieu ! Je ne le sais que trop.

Madvig tendit ses jambes et examina ses souliers.

— J'espère que tu ne crois pas que je suis fier de moi ?

Après une courte pause, il ajouta :

— Je pense... je suis sûr qu'Opal aimerait te voir avant ton départ.

— Il faudra que tu lui dises adieu pour moi... et à maman aussi. Je prends le train de quatre heures trente.

Madvig leva ses yeux bleus que l'angoisse ternissait.

— Tu as raison, Ned, bien sûr, déclara-t-il avec effort ; mais... enfin... Dieu sait que tu as raison !

Il se remit à contempler ses souliers. Ned Beaumont interrogea :

— Qu'est-ce que tu vas faire à tes infidèles partisans ? Les secouer un peu jusqu'à ce qu'ils lèchent tes bottes ? Ou se sont-ils remis à les lécher d'eux-mêmes ?

— Farr et le reste de la bande ?

— Oui.

— Je vais leur donner une leçon.

Madvig parlait d'un ton déterminé mais sans enthousiasme et il ne quitta pas ses souliers des yeux.

— Ça me demandera quatre ans, mais je les utiliserai à nettoyer la machine et à mettre sur pied une organisation qui tiendra debout.

Ned Beaumont leva les yeux.

— Tu vas les laisser tomber au moment du vote ?

— Les laisser tomber ? Et comment ! Je vais les faire sauter à la dynamite... Shad est mort. Je vais laisser sa bande mener la ville pendant les quatre années qui viennent. Il n'y en a aucun qui soit de force à s'implanter. Je reprendrai les rênes la fois prochaine et, entre-temps, j'aurai fait maison nette.

— Tu pourrais l'emporter, cette fois-ci, dit Ned Beaumont.

— Oui, mais je ne veux pas gagner la partie avec ces gens-là.

Ned Beaumont fit un signe d'approbation.

— C'est la meilleure chose à faire ; ça demande de la patience et du cran, mais tu en as.

— C'est tout ce que j'ai, dit Madvig d'un ton misérable. Je n'aurai jamais de tête.

Son regard quitta ses souliers pour se fixer sur la cheminée.

— Tu es forcé de partir, Ned ? dit-il d'une voix presque imperceptible.

— Forcé.

Madvig se racla la gorge.

— Je ne voudrais pas faire l'imbécile, dit-il, mais j'aimerais penser que, parti ou resté, tu n'as plus rien contre moi, Ned.

— Je n'ai rien contre toi, Paul.

Madvig releva vivement la tête.

— Veux-tu que nous nous serrions la main ?

— Volontiers.

Madvig se mit sur pied d'un bond :

— Ne pars pas. Ned ! Reste avec moi ! Dieu sait que j'ai besoin de toi maintenant ! Et même si je ne... je ferai l'impossible pour réparer tout ça.

Ned Beaumont secoua la tête.

— Tu n'as rien à réparer envers moi.

— Alors, tu veux bien ?

Ned Beaumont secoua la tête de nouveau.

— Je ne peux pas, je suis forcé de partir.

Madvig relâcha sa main et se rassit, disant mélancoliquement :

— C'est tout ce que je mérite.

Ned Beaumont eut un geste d'impatience.

— Ça n'a rien à voir avec ça !

Il s'interrompit et se mordit la lèvre. Puis il dit brutalement :

— Janet est ici.

Madvig ouvrit de grands yeux.

Janet Henry ouvrit la porte de la chambre et entra dans le salon. Son visage était pâle et tiré mais elle redressait la tête. Elle alla directement à Paul Madvig et dit :

— Je vous ai fait beaucoup de mal, Paul, j'ai...

Le beau visage de Madvig était aussi pâle que le sien. Le sang l'envahissait d'un seul coup.

— Non, Janet, dit-il d'une voix lourde, rien de ce que vous avez pu faire...

La suite de ses paroles se perdit dans un murmure confus.

Elle recula, violemment émue. Ned Beaumont déclara :

— Janet part avec moi.

Les lèvres de Madvig s'ouvrirent. Il regarda lourdement Ned Beaumont et tandis qu'il le regardait, le sang quitta son visage. Livide, il murmura quelque chose où seul le mot « chance » restait compréhensible. Puis il se détourna gauchement, gagna la porte, l'ouvrit et sortit sans la refermer.

Janet Henry regarda Ned Beaumont. Les yeux de Ned étaient fixés sur la porte ouverte.

1) Speaky, pour speakeasy.

## Table des matières

### I LE CADAVRE DE CHINA STREET

I  
II  
III  
IV  
VI  
VII  
VIII

### II LE COUP DU CHAPEAU

I  
II  
III  
IV  
V  
VI

### III LE COUP DU LAPIN

I  
II  
III  
IV  
V  
VI  
VII

### IV LE « DOG HOUSE »

I  
II  
III  
IV

V L'HÔPITAL

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

VI L' « OBSERVER »

I

II

III

IV

V

VI

VII LES PARTISANS

I

II

III

IV

V

VIII LA RUPTURE

I

II

III

IV

IX LES JEAN-FOUTRE

I

II

III

IV  
X LA CLÉ BRISÉE  
I  
II  
III